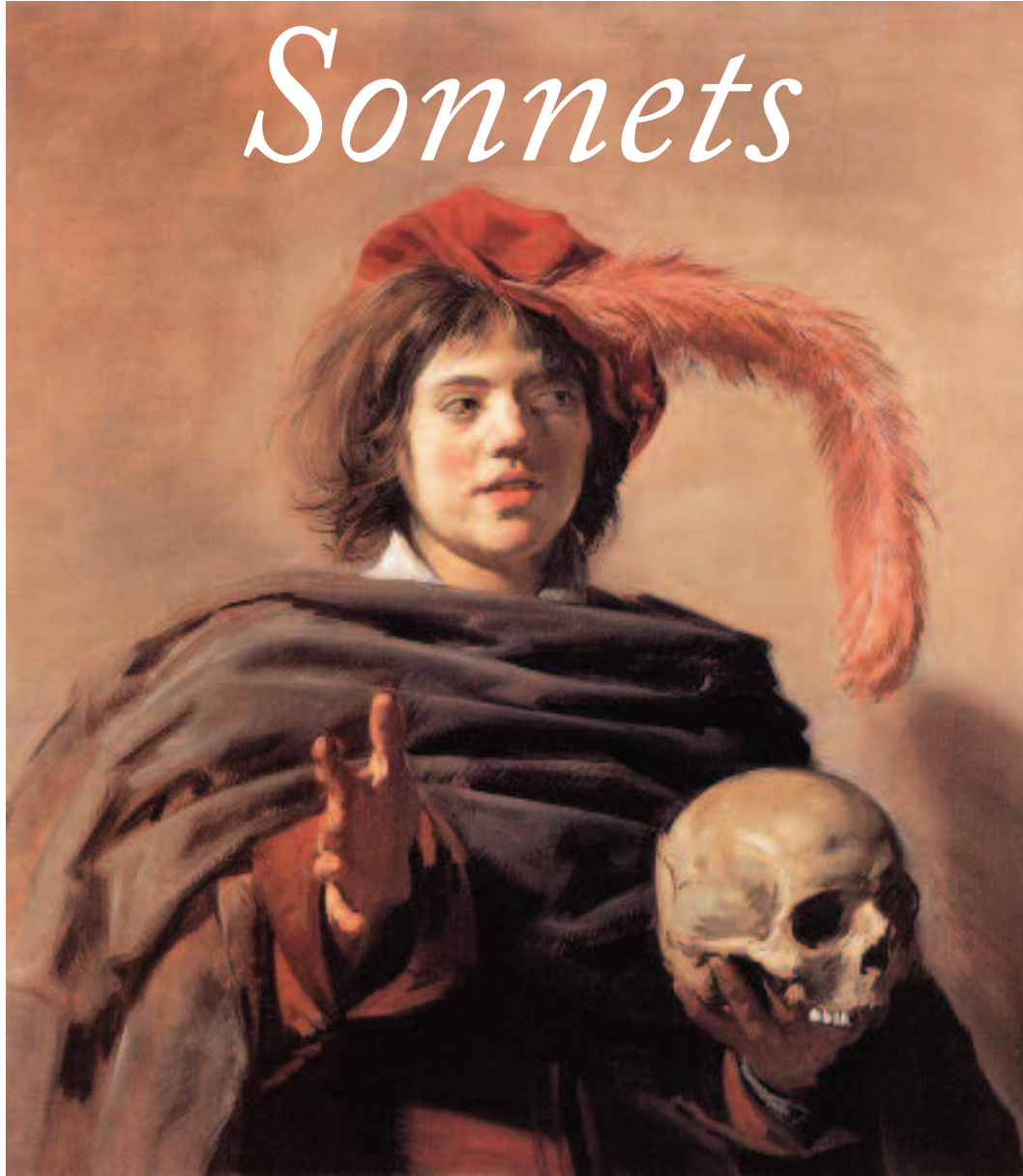


William Shakespeare

# *Sonnets*



*Avec le  
texte original*

Traduction rythmée & rimée  
par Claude NEUMAN

**R**essouvenances

Les 154 Sonnets de Shakespeare parus, en volume in-quarto, en 1609, étaient connus de ses proches depuis une dizaine d'années déjà, sans doute plutôt récités que lus.

La forme et la langue font le caractère exceptionnel de cette œuvre plus que les thèmes abordés, qui, comme le plus souvent en poésie, sont moins originaux que celles-là, et leur servent d'aliment, pour ne pas dire de prétexte : « Celui ou celle que j'aime est une beauté ou ne l'est pas, est fidèle ou non, pauvre de moi la passion m'aveugle, le temps détruira tout... » On peut gloser sur ce à l'infini sans pour autant approcher en quoi la façon dont Shakespeare nous en parle en fait le prix.

Pourquoi et comment ces vers s'incrument-ils dans notre œil et notre oreille ?

Par le caractère oraculaire et incantatoire de la musique de leurs mots.

Par la qualité de leur rhétorique, mot aujourd'hui déprécié, alors qu'il signifie « art de l'éloquence ».

Le rythme du pentamètre iambique et la rime sont les instruments principaux de la rhétorique qui rend la langue de Shakespeare inoubliable car comme sortant de la bouche d'un oracle dans un rythme imperturbable comme le destin.

À quoi s'ajoutent les assonances et allitérations, et les répétitions et échos de mots identiques ou cousins, dans un Sonnet, et d'un Sonnet au précédent ou au suivant.

Si la langue de Shakespeare est incomparable, c'est d'abord par ses caractères « physiques » : sa sonorité, son rythme, sa musique.

L'ambition du traducteur aura été d'en donner une idée en jouant le même jeu, de produire une sorte de « calque » utilisant les mêmes procédés et le même rythme, pour donner au lecteur ignorant l'anglais un écho de ce qui est à l'œuvre dans cette langue, et au lecteur lisant l'anglais mais ne « l'entendant » pas nécessairement, un outil qui l'y aide en reflétant, autant que les moyens ont pu en être trouvés, les spécificités métriques et prosodiques du texte original.

Ill. de couverture : Frans Hals, *Jeune homme tenant un crâne* (vanité, 1626-1628).

## *Sonnets*



*Livre accompagné d'un disque offert.*

[www.ressouvenances.fr](http://www.ressouvenances.fr)

I.S.B.N. 978-2-84505-209-3

NOVEMBRE 2016 - 22 €

William Shakespeare

# SONNETS

Traduction rythmée & rimée

par

Claude Neuman

*Avec le texte original en regard*

Du même traducteur

Friedrich HÖLDERLIN, *Poèmes à la Fenêtre*,  
textes allemand & français, Ressouvenances, 2016.

•

F. HÖLDERLIN, *Poèmes à la Fenêtre & Poems at the window*  
texte allemand & traductions en français & en anglais .  
Ressouvenances, 2017.

*Toutes illustrations : D.R.*

© Ressouvenances, 2016.

ISBN : 978-2-84505-209-3 - DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2016.

Ressouvenances, 02600 Villers-Cotterêts

Ressouvenances

## Préface

*To hear with eyes belongs to love's fine wit.*

Sonnet 23

Les 154 Sonnets de Shakespeare ont paru, en volume *in-quarto*, en 1609, mais étaient connus de ses proches depuis une dizaine d'années déjà, sans doute plutôt récités que lus – ce dont on se souviendra lorsque l'on parlera de leurs qualités sonores.

Leurs dates de composition exactes sont controversées, probablement 1592-1598 pour l'essentiel ; deux Sonnets (les 138 et 144) ont paru, dans des versions ensuite révisées par l'auteur, en 1599 dans le volume *The Passionate Pilgrim*.

Le texte du Quarto de 1609, moins que fiable en certains endroits, a fait l'objet de « corrections » au fil du temps, qui pour certaines font l'objet d'inépuisables controverses (un exemple : Sonnet 23, vers 9 : doit-on lire « *books* » ou « *looks* » ? – books à mon avis).

La présente édition est basée le plus souvent sur le texte tel que présenté par Gerard Rhodes Ledger, disponible sur son site <http://www.shakespeares-sonnets.com>. (mais pas toujours, comme dans l'exemple du Sonnet 23 !)

Les Sonnets sont composés, selon la tradition du sonnet anglais initiée par Henry Howard, Earl of Surrey dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, de quatorze vers en pentamètres

(vers de cinq pieds, cinq accents toniques) le plus souvent iambiques (pieds de deux syllabes, l'accent tonique étant sur la seconde), de dix ou parfois onze syllabes, rimés *abab cdcd, efef gg*, le distique final constituant en général une conclusion, une réaffirmation, ou au contraire une remise en question des trois quatrains qui le précèdent.

Les 126 premiers concernent un beau jeune homme, les 26 suivants une perverse dame brune, les deux derniers sont des épigrammes au dieu de l'amour.

Les 17 premiers invitent le jeune homme à procréer afin que sa beauté ne s'éteigne avec lui, les 109 suivants décrivent la passion du poète pour le jeune homme, à travers les thèmes du temps destructeur, de l'immortalisation par la poésie ou de l'indignité de celle-ci, de l'absence, de l'infidélité...

Les sonnets à la dame brune composent pour l'essentiel une sorte de contre-blason de cette bougresse, le poète se demandant ce qu'il peut bien lui trouver qui lui inspire pourtant l'amour et se désolant de sa fausseté et de ses infidélités (y compris avec le jeune homme précité...).

Seuls trois sonnets sont « irréguliers » : le 99 qui comporte 15 vers, le 126 qui n'en comporte que douze, au schéma de rimes différent – et un distique « vide », entre parenthèses, comme si, étant le dernier sonnet au jeune homme, et après son dernier quatrain sinistre, plus rien ne pouvait être dit-, et le 145 en tétramètres de huit syllabes.

Une bonne partie de la critique, comme souvent enchantée de trouver à parler d'autre chose que du texte, a passé quatre siècles à débattre de l'identité supposée des protagonistes – si tant est qu'ils en aient eu une –, du fait de savoir si Shakespeare était homosexuel ou bisexuel, platonique ou pratiquant, etc...

Les volumes traitant de ces questions, à mon humble avis sans intérêt, sont légions ; il n'est donc pas nécessaire que

j'ajoute mon opinion sur ces sujets, et tant mieux car je n'en ai pas :

« *What do you read, my lord ?*

*Words, words, words.*

*What is the matter, my lord ?*

*Between who ? »* (Hamlet, acte II, scène 2)...

Pour ce qui est de l'exégèse proprement dite concernant le sens, les influences, la généalogie du sonnet élisabéthain et le contexte historique, tout a été dit – et son contraire – en centaines d'ouvrages souvent excellents ; l'objectif de cette édition n'étant pas de le redire encore une fois, je me contenterai donc de reporter le lecteur à mes préférés :

*Shakespeare's Sonnets* (Stephen Booth, Yale University Press, 1977) ;

*The Art of Shakespeare Sonnets* (Helen Vendler, Harvard University Press, 1997) ;

*Les Sonnets de Shakespeare* (Jean Fuzier, Armand Colin, 1970) – épuisé, mais facilement trouvable en occasion ;

Sur Internet, le site de Gerard Rhodes Ledger cité plus haut (et s'il n'en restait qu'un ce serait celui-là : je conseillerais d'ailleurs au lecteur qui se débrouille en anglais de lire le présent volume en jetant au fur et à mesure un œil au commentaire du Sonnet correspondant que propose ce site).

Je voudrais ici insister sur la forme et la langue, qui à mon sens font le caractère exceptionnel de cette œuvre plus que les thèmes abordés, qui comme le plus souvent en poésie, sont moins originaux que celles-là, et leur servent d'aliment, pour ne pas dire de prétexte : « celui ou celle que j'aime est une beauté ou ne l'est pas, est fidèle ou non, pauvre de moi la passion m'aveugle, le temps détruira tout »... on peut gloser sur ce à l'infini sans pour autant toucher du doigt en quoi la façon dont Shakespeare nous en parle en fait le prix. Les anciens et les modernes ne s'en sont pas privés, ces derniers

se posant bien sûr les questions que requiert l'air de notre temps : les Sonnets de Shakespeare sont-ils, au choix, homophiles, misogynes, dépressifs, révoltés, politiques... ? Ils sont tout cela (ils annoncent même le réchauffement climatique : « *Sometime too hot the eye of heaven shines* », *Sonnet 18*)... et rien de tout cela.

Plus sérieusement, pourquoi et comment ces vers s'incrustent-ils dans notre œil et notre oreille ?

Par le caractère oraculaire et incantatoire de la musique de leurs mots.

Par la qualité de leur rhétorique, mot aujourd'hui déprécié, alors qu'il signifie « art de l'éloquence ».

Un exemple (Sonnet 36) :

*I may not evermore acknowledge thee* (vers 9)

*Nor thou with public kindness honour me* (vers 11)

Traduction plate : « Il ne faut plus jamais que je te salue » / « Ni que tu m'honores de bonté publique » (sinon ta réputation en souffrirait).

Pourquoi ces vers « sonnent-ils », au lieu d'être des plattitudes ?

Parce que leurs rimes (*thee / mee* - *toi / moi*) enfoncent le clou du binôme et de la séparation.

Parce que leur rythme, – les cinq accents toujours présents du pentamètre iambique, qui sont produits comme on les attend – leur donne un caractère inévitable, comme dictés par une langue qui aurait un caractère organique auquel elle ne peut échapper : « ce que j'écris sonne comme il faut de tout temps que cela sonne, et est donc incontestable ».

Et ce n'est pas par hasard, c'est là l'art et l'artisanat aural de Shakespeare.

Je citerai ici un traducteur français contemporain que je ne nommerai pas, mon propos n'étant pas la polémique (l'activité de traduction est toujours une activité de faussaire,

et chacun a sa théorie pour dissimuler son forfait ; j'ai la mienne que j'exposerai plus loin) : « Shakespeare ne s'est pas donné comme projet d'écrire en pentamètres iambiques très rimés, il se trouve simplement qu'il y a le pentamètre iambique dans la langue anglaise. »

Et bien si, bien sûr que c'est ce qu'il s'est (aussi) donné comme projet : sinon il aurait sans doute écrit *nevermore* (comme il est, et l'était aussi à son époque, plus naturel de l'écrire, et comme il l'écrit lui-même par ailleurs le plus souvent), et non pas « *not evermore* ».

Mais « *I may nevermore acknowledge thee* » aurait aussi bien pu s'entendre comme un tétramètre, de neuf syllabes, et non pas un pentamètre en décasyllabe comme attendu, et la forme et le son n'auraient pas eu le caractère obligatoire, indiscutable, oraculaire, que leur donne la répétition, comme physiquement inévitable, du pentamètre. Et donc :

« *I may not evermore aknowledge thee* » (qui, le mètre enrichissant le sens, peut se lire « il ne faut plus jamais », mais aussi « il ne faut plus que sans cesse »)

Qu'est-ce que ce pentamètre iambique, introduit dans la poésie anglaise par Chaucer deux siècles avant Shakespeare ?

Cinq pieds de deux syllabes, la seconde accentuée : un rythme qui pousse vers l'avant. Parfois onze syllabes, quand la rime est féminine (ce qui en anglais veut dire que le vers se termine par une syllabe non accentuée – et non par un e muet, ce qui est la définition française). Le Sonnet 20 consacré au caractère féminin du jeune homme est entièrement constitué d'hendécasyllabes à rimes féminines. (Au fait, contrairement à ce qu'on lit trop souvent en France quand il est question de versification, un pied n'est pas une syllabe : c'est un groupe de syllabes – une à trois, très rarement quatre –, dont une est longue – dans la poésie grecque ou latine – ou accentuée, ou amène une respiration, une coupe – notamment dans une langue peu accentuée comme le français).



Cela, c'est le schéma principal, majoritaire : tous les vers des Sonnets de Shakespeare (et d'une grande partie de ses pièces écrites en « blank verse », c'est-à-dire en pentamètres iambiques, mais à la différence des Sonnets, non rimés) sont des pentamètres - ou des pentamètres potentiels, pourvu qu'on porte l'accent parfois flottant sur les bonnes syllabes, le lecteur de l'époque étant complice de l'auteur pour produire des pentamètres (iambiques le plus souvent mais pas toujours, en décasyllabes le plus souvent, mais parfois en hendécasyllabes – en principe à rimes féminines... mais pas toujours).

La collaboration du lecteur – ou plutôt du diseur : la poésie élisabéthaine était faite pour être récitée- avec l'auteur était attendue, en accord avec un certain nombre de conventions partagées, la première étant que le langage n'a qualité musicale qu'une fois « organisé ».

Et le lecteur, ou l'acteur, ainsi instruit savait aussi comment ces principes d'accentuation apportaient du sens au texte : dans le fameux monologue de Macbeth, « *Tomorrow, and tomorrow, and tomorrow* » ne se dit pas « *Tomorrow, / and tomorrow, / and tomorrow* », mais « *Tomorrow, AND tomorrow, AND tomorrow* », ce qui, pour donner un pentamètre net, met l'accent sur *AND*, et donc sur l'accumulation des lendemains.

Shakespeare recourt d'ailleurs à tous les moyens à sa disposition pour faire de son texte une partition qui aide le lecteur dans sa récitation : ponctuation, apocopes et contractions orthographiques (ne'er, o'ercharged, t'anticipate, 'cide (pour decide), stol'n, th'expense, th'uncertain...), jeu sur deux prononciations possibles (à l'époque) : *spirit* ou « *spryte* », *bless'd* ou *blessèd*...

Par exemple, le distique final du Sonnet 4 doit « s'interpréter » (comme on interprète une partition) :

*Thy unus'd / beauty / must / be tomb'd / with thee,*  
*Which usèd / lives / th'exe / cutor / to be.*

En l'occurrence les trois élisions sont indiquées dans le Quarto de 1609 – mais ce n'est pas toujours le cas dans d'autres sonnets (et encore moins dans les éditions ultérieures).

La prononciation plus « naturelle » du dernier vers (« *Which us'd lives the executor to be* ») aurait bien produit un décasyllabe, mais aussi facilement un tétramètre ou un hexamètre qu'un pentamètre, d'où l'allongement « usèd » et l'élision « th'executor » pour produire un pentamètre plus incontestable et plus iambique et guider le lecteur dans sa scansion.

Voici à quoi les poètes élisabéthains jouaient, et qui n'a pas d'équivalent dans la poésie française, qui n'a pas eu ce souci d'un rythme porteur régulier, et qui au XVII<sup>e</sup> siècle a décidé de la prononciation systématique du e muet pour s'assurer du compte des syllabes. La poésie élisabéthaine n'avait rien de muet.

Les recettes de cette cuisine phonétique ont été largement oubliées, y compris en Angleterre – il suffit d'écouter sur Youtube bien des acteurs par ailleurs remarquables, comme John Gielgud dans ses récitations des Sonnets qui ne produisent pas un pentamètre régulier –, jusqu'à ce qu'elles soient retrouvées, grâce à la tradition qui s'était perpétuée à Cambridge, lors de la fondation de la Royal Shakespeare Company au début des années 1960 par Peter Hall et John Barton (un peu à la façon dont les « baroqueux » à la même époque ont permis de retrouver l'esprit de la musique baroque).

« *To study Shakespeare without regard for his form is like studying a score when you have never heard a note of music* » ; « *With few exceptions, scholarship reads the text, it does not hear it* » (Peter Hall) : « *Let no such man be trusted. Mark the music.* » (*Le Marchand de Venise*, acte V, scène 1)...

Pour bien comprendre l'importance d'une bonne accentuation et donc de la production du rythme correct dans les écrits de Shakespeare, y compris les Sonnets, on peut lire :

– *Exposed by the mask, form and language in drama* (Peter Hall, Oberon Books, 2000)

– *Playing Shakespeare, an actor's guide* (John Barton, Anchor Books, 1984) – et visionner sur Youtube les neuf heures d'ateliers que le livre consigne, ainsi que les ateliers de Cicely Berry, « voice director » de la RSC.

Tout cela pour dire que le rythme – et la rime quand elle est utilisée comme dans les Sonnets – sont des instruments essentiels de la rhétorique qui rend la langue de Shakespeare inoubliable car comme sortant de la bouche d'un oracle dans un rythme imperturbable comme le destin.

À quoi s'ajoutent les assonances et allitérations, et les répétitions et échos de mots identiques ou cousins, dans un Sonnet, et d'un Sonnet au précédent ou au suivant.

Les Sonnets qui ne « répondent » pas de cette façon à leurs voisins (y compris parfois par les rimes) sont l'exception plutôt que la règle, ce qui soit dit en passant balaie la théorie d'une partie de la critique pensant que ce n'est pas Shakespeare mais son éditeur qui a décidé de leur ordre au petit bonheur la chance...

Le rythme régulier du pentamètre n'est pas une monotonie mais un soubassement rythmique fiable que l'oreille attend et qui porte les variations du poète, comme en jazz la rythmique régulière porte l'improvisateur.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le jazz, musique syncopée accentuée sur le deuxième temps, est né dans un pays anglophone où la poésie, le théâtre et la chanson populaire continuaient l'héritage du pentamètre iambique accentué sur la deuxième syllabe, comme on peut l'entendre dans tant de musiques et paroles du blues (Saint Louis Blues : « *I hate to see that evening sun go down* ») et des chansons de

Broadway et Tin Pan Alley qui ont constitué le répertoire du jazz et se sont mariées à lui (« *Your lips were like a red and ruby chalice; The clouds were like an alabaster palace; Each star its own aurora borealis* » : « Midnight Sun », musique de Lionel Hampton, paroles de Johnny Mercer).

Il est remarquable que, alors que la poésie française moderne, voulant sortir du corset de l'alexandrin, est passée dans son immense majorité au vers libre, la poésie anglophone, qui n'a jamais ressenti le pentamètre iambique comme une contrainte mais comme un vieil ami, ne l'a pas abandonné (Dylan Thomas : « *Do not go gentle into that good night* »).

Le poète américain Robert Frost (1874-1963) disait : « Il n'y a que deux sortes de mètre : le iambique strict ou relâché » – et aussi : « Écrire en vers libre, c'est comme jouer au tennis sans filet »-...

Concernant la rime, je citerai un autre traducteur français contemporain, pour me permettre de le contredire : « La rime est secondaire. Elle l'était déjà pour Shakespeare, qui multiplie les rimes pour l'œil. »

Non, elle n'est pas secondaire, et Shakespeare ne rime pas pour l'œil : la prononciation de l'anglais depuis son époque a changé, ce qui n'est pas une révélation, des générations d'étudiants anglophones en ont été informés, et à ce sujet je conseille de se reporter aux travaux du grand linguiste anglais David Crystal (*Pronouncing Shakespeare*, Cambridge University Press), qui, continuant ceux de linguistes comme Helge Kokeritz à Harvard un demi-siècle plus tôt, a reconstitué la prononciation originelle en se basant notamment sur les ouvrages de grammaire de l'époque (dont celui de Ben Jonson), et a été à l'origine des productions de pièces de Shakespeare en *Original Pronunciation* (la première au Globe Theater en 2004, et depuis un peu partout dans les pays anglo-saxons), comme cela avait déjà été tenté en 1952



par John Barton à Cambridge, et en 1954 par Helge Kokeritz à Yale.

On trouve, dans 96 des Sonnets, 142 paires de rimes qui rimaient à l'époque mais plus aujourd'hui. Si le lecteur souhaite entendre les Sonnets comme ils sonnaient, je l'enjoins à se rendre à l'url <http://originalpronunciation.com/shop> et à télécharger pour un prix fort modique les 154 Sonnets récités par David Crystal en prononciation originelle. On y entend une langue dont le son évoque les accents irlandais, écossais, gallois, « *West Country* » ou du Yorkshire, et même australien, néo-zélandais ou certains accents américains, c'est-à-dire tous les accents qui ont survécu à l'imposition de l'accent anglais « officiel » d'aujourd'hui (« received pronunciation »), policé sous la reine Victoria pour devenir l'accent de l'aristocratie et des acteurs Shakespeariens qui jouaient pour elle, alors qu'il est tout le contraire de la langue rugueuse, rhotique et musculeuse de l'époque de Shakespeare.

Cela permet de mieux entendre combien la voix de Shakespeare dans ses Sonnets n'est ni grandiloquente ni douceuse, mais vive, légère ou mordante, leur ton et leur rhétorique étant souvent distancés (« tongue in cheek ») et parfois même parodiques par rapport aux conventions de la poésie amoureuse.

Le fait que cette voix choisit de se plier à une prosodie prédéterminée qui appelle et structure la parole (comme une « machine à penser », pour citer Aragon), étant également un élément de distanciation par rapport au sujet, au sens littéral : « *the truest poetry is the most feigning* » (*As you like it*, act III, scène 3)

## *La traduction*

Si la langue de Shakespeare est incomparable c'est d'abord par ses caractères « physiques » : sa sonorité, son rythme, sa musique.

Mon ambition, immodeste et peut-être irréaliste, aura été en tant que traducteur d'en donner une idée en jouant le même jeu, de jouer au tennis avec l'auteur en abaissant le moins possible le filet, de produire, pour utiliser un mot généralement déprécié par les traducteurs, une sorte de « calque » utilisant les mêmes procédés et le même rythme, pour donner au lecteur ignorant l'anglais un écho de ce qui est à l'œuvre dans cette langue, et au lecteur lisant l'anglais mais ne « l'entendant » pas nécessairement, un outil qui l'y aide en reflétant, autant que j'en ai trouvé le moyen, les spécificités métriques et prosodiques du texte original.

Est-il possible qu'en même temps la traduction produise de la poésie ? Robert Frost a aussi écrit : « *La poésie c'est ce qui se perd en traduction* »... Sans doute, mais se soumettre aux mêmes contraintes que l'auteur permet à mon avis de mieux rendre hommage à son travail, et de reproduire sa démarche, les contraintes (au sens de l'Oulipo) qui ont participé à la création du texte original participant également à celle du texte français.

Citons à ce propos David Bellos, traducteur américain de Georges Perec, « lorsque votre esprit est engagé dans la poursuite de schèmes à plusieurs niveaux, vous trouvez des ressources dans votre langue dont vous n'aviez jamais su qu'elles s'y trouvaient » – réflexion pertinente aussi bien pour ce qui concerne la création poétique qui s'impose des contraintes préétablies, que pour sa traduction.

Je me suis donc attaché à :

- rimer, et avec le même ordonnancement de rimes,
- reproduire les répétitions et échos de mots dans un sonnet, contrairement à une certaine tradition de la traduction française qui « corrige » l'auteur en évitant les répétitions – un peu comme si un interprète supprimait des répétitions de motifs musicaux de la partition qu'il a devant les yeux – ; si Shakespeare répète c'est volontairement, c'est un de ses outils rythmiques, Dieu sait que ce n'est pas par pauvreté de vocabulaire, lui qui utilise dans son œuvre dix fois plus de mots différents que Racine,

- reproduire autant que j'en ai trouvé le moyen les échos de mots et de rimes d'un Sonnet avec les Sonnets qui l'entourent. À ce sujet je conseillerais au lecteur, s'il picore dans les Sonnets plutôt que de les lire dans l'ordre du 1<sup>er</sup> au 154<sup>e</sup>, de jeter toujours un œil aussi aux Sonnets précédent et suivant. De plus, certains sonnets se font écho à distance : 36 et 39 ; 36 et 96 (même distique) ; 137 et 148 ; 147 et 152 (même début du distique),

- reproduire les répons des débuts de vers,
- reproduire l'occurrence des conjonctions de coordination (mais ou et donc or ni car), qui scandent et articulent la rhétorique, notamment dans ses antithèses et chiasmes fréquents,

- reproduire quand j'ai pu en trouver le moyen – autrement- certaines assonances et allitérations (parfois en leur donnant préséance sur le sens littéral),

- pointer quelques-uns des nombreux jeux de mots présents dans le texte. anglais (Sonnet 135-136 : will / Will (vœu / veut / moi William) – vœu / veut / moi, ton vieux (puisque au Sonnet 138 « *I am old* ») ; Sonnet 138 : « *I lie with her* » (mentir / coucher) - « au lit je lui mens »),

- et, surtout, à reproduire le rythme en construisant des « pentamètres français ».

Tout cela amène bien sûr à des choix de traduction, des tournures, des inversions, un mélange des styles parlé et précieux, qui ne seraient pas nécessaires si l'on ne se préoccupait que du sens ; mais Shakespeare pratique lui-même l'inversion ou non, l'abandon de l'article ou non etc., pour conserver son rythme.

La recherche du rythme conduit aussi à utiliser des mots « chevilles » (typiquement : « là »), pratique généralement décriée par ceux qui oublient que, comme tout bon artisan, le poète en utilisait lui-même et dans le même but.

### *Un pentamètre français ?*

Compte tenu de l'importance dans les Sonnets d'un rythme régulier, j'ai voulu le faire entendre dans la traduction française ; non pas *un* rythme personnel dont je prétendrais qu'il répond à celui de Shakespeare, mais *ce* rythme, celui du pentamètre.

Cette rythmique régulière fait partie de la tradition poétique de l'anglais, langue accentuée, pas de la tradition poétique française, qui s'attache au nombre de syllabes plutôt qu'au nombre d'accents toniques. Justement, mon but a été de faire entendre en français le rythme du texte d'origine, plutôt que de le « franciser ». C'est-à-dire de faire entendre (pas nécessairement sous forme iambique, car ce n'est pas la nature du français), pour chaque vers cinq accents toniques, ou plutôt (dans une langue peu accentuée comme le français) cinq « groupes phoniques » ou « unités de souffle », ainsi que dans l'original ; non pas en dix syllabes par vers mais en douze (pour peu que l'on prononce en élidant les e muets, comme nous le faisons naturellement quand nous ne nous astreignons pas à la prononciation artificielle de la poésie classique française), les mots français plus longs que les

anglais requérant cela si l'on ne veut pas trop amputer de sens, et notamment tâcher de ne pas passer à la trappe les adjectifs qualificatifs (il s'agira donc de dodécasyllabes, mais non pas d'alexandrins classiques à hémistiche). Nombre de syllabes fixes (douze en français) pour nombre de syllabes fixe (dix en anglais), sachant que lorsque Shakespeare se permet dans un Sonnet d'ajouter une syllabe à certains vers, je me le permets parfois aussi – mais pas plus souvent que lui.

Il se trouve aussi qu'il est plus facile de produire en français des pentamètres en dodécasyllabes qu'en vers plus courts ou plus longs.

Une traduction en dodécasyllabe ne permet pas de reproduire la césure du vers de Shakespeare, mais je pense que celle-ci n'est pas la caractéristique la plus importante de son vers, son emplacement étant fort variable.

Les tentatives de reproduction en traduction française du même rythme qui s'entend dans les poèmes écrits dans une langue accentuée ont été, après quelques essais au XVI<sup>e</sup> siècle, étonnamment rares. À ma connaissance : le belge André Van Hasselt et le suisse Amiel au XIX<sup>e</sup> siècle pour quelques poèmes et lieders allemands, le poète Jean Tardieu pour la traduction de *L'Archipel* d'Hölderlin, Philippe Brunet aujourd'hui pour la traduction des poèmes de Sappho et de l'Iliade ; et, si je puis me permettre, ma propre traduction récente de poèmes tardifs d'Hölderlin (*Poèmes à la Fenêtre*, Ressouvenances, 2016).

Je citerai donc Jean Tardieu, à propos de sa traduction de *L'Archipel* : « *Il serait absurde, il serait inutile de vouloir faire passer dans la langue française un tel poème, où la musique joue le rôle d'un indispensable, d'un primordial élément, si l'on se bornait à traduire uniquement ce qu'il est convenu d'appeler le « sens », si l'on n'essayait pas de donner simultanément un équivalent français du rythme et de la mélodie [...] le seul moyen de traduire l'hexamètre hölderlinien paraît être*

*d'employer un vers français [...] qui aurait six accents principaux. [...] Peu importe le préjugé admis qui veut que l'accent dans la langue française soit ou semble être peu prononcé [...] l'accent tonique français est cependant nettement perceptible. »* (Hölderlin, Cahier de l'Herne, 1989).

J'ajouterais que le préjugé en question est dû, tout autant qu'à la nature de la langue française, au fait qu'il se trouve que sa tradition poétique, en tout cas à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, s'est préoccupée du nombre de syllabes par vers, mais pas du nombre d'accents.

C'est pourquoi, si Shakespeare a, comme on l'a vu, « annoté sa partition » pour aider ses lecteurs, qui pourtant y étaient aguerris, à réciter en pentamètres, j'ai voulu le faire également dans ma traduction, pour un lecteur français qui n'en a pas l'habitude, par l'utilisation des apocopes et de la ponctuation.

Pour employer une comparaison musicale approximative, disons que la mesure des Sonnets est 5 / 10 (5 accents, 10 syllabes), et celle de mes traductions est 5 / 12.

Encore une fois, le rythme est déterminé par le nombre de pieds, d'accents, pas par le nombre de syllabes, comme en musique une mesure est à x temps, quel que soit le nombre de notes (le rythme est un terme musical, et en musique il n'y a pas de débat comme en poésie sur ce que signifie le mot rythme, c'est un terme technique, qui est déterminé par le nombre de temps dans la mesure).

Bien sûr, comme c'est le cas dans le texte anglais, certains vers peuvent s'entendre autrement qu'en pentamètres, le tout étant que le pentamètre soit un des choix naturels d'accentuation, venant s'imposer au lecteur par le rythme général environnant.

Pour entendre ce pentamètre français, l'écueil principal à éviter est la prononciation du e muet.

## *Une diction française non-poétique*

« *Speak the speech, I pray you, as I pronounced it to you, trippingly on the tongue.* » (*Hamlet*, acte III, scène 2).

La prononciation du e muet dans la diction poétique, alors qu'il est élidé dans la langue française telle qu'elle est parlée (sauf dans le midi) est une spécificité française, qui ralentit le rythme et « prend de la place ». L'anglais n'a pas de procédé équivalent : c'est une langue plus accentuée et rythmée et sa poésie ne recourt donc pas à une diction artificielle pour produire une musique conventionnelle signalant que « ceci est de la poésie » – diction qui d'ailleurs le plus souvent n'est plus respectée aujourd'hui là où elle devrait l'être, même par les acteurs de la Comédie Française...

Je me suis donc imposé comme règle pour ces traductions que le e muet doit toujours être prononcé de façon naturelle, c'est-à-dire élidé en général, comme il l'est dans le français que nous parlons (en cas de choc de consonnes dentales ou chuintantes ou identiques, ou d'accumulation de plus de deux consonnes en cas d'élision, ou dans les cas où son absence rendrait la prononciation difficile, le e est par contre prononcé naturellement : il suffit de se fier à son oreille).

J'ai essayé de marquer l'élision en apposant des apocopes par apostrophes là où la prononciation du e muet modifierait le rythme du vers (et j'en ai certainement oublié). Là où je n'en ai pas indiqué, si prononcer le e muet ne changerait pas le fait qu'on entendrait un pentamètre il n'empêche qu'il doit tout autant être élidé, pour rester en dodécasyllabes.

Je suis bien conscient que tout ceci est contraire à la police de la poésie qui surveille le vers français depuis le dix-septième siècle qui a vu Richelieu fonder l'Académie Française pour imposer une langue de cour distincte de la langue du peuple,

mais encore une fois, cette dichotomie entre la langue académique et la langue parlée n'existe pas en anglais.

Rappelons que les poètes de la Pléiade par exemple utilisaient souvent l'apocope :

« Ronsard prit position dans son *Art Poétique* : “Tu accourciras aussi (je dis en tant que tu y seras contraint) les vers trop longs : comme *don'ra* pour *donnera*, *saut'ra* pour *sautera*.” » (*Histoire du vers français*, Georges Lote).

Auparavant cette pratique était courante, marquée ou nom par une apocope, sous le nom de césure ou coupe épique où le e muet était élidé, par référence à la poésie épique du Moyen Âge qui l'employait fréquemment.

Avant la période classique, la poésie française faisait confiance à l'oreille du lecteur, comme le faisaient les élisabéthains.

Mais cette liberté était contraire au désir d'ordre qui a ensuite dominé la poésie française, déjà apparent en 1548, quand un dénommé Sibilet peste dans son *Art poétique* contre « ce e vulgairement appelé féminin, aussi fâcheux à gouverner qu'une femme, de laquelle il retient le nom ».

Il est à remarquer que la gouvernance de la poésie arrive avec Malherbe qui est l'exact contemporain de Shakespeare, lui qui au contraire utilise toutes les libertés, apocopes, contractions orthographiques, pour arriver à ses fins rythmiques.

Citons encore Remy de Gourmont : « Il faut que les poètes sachent bien que la croyance à l'*e* est une survivance, comme la croyance aux fantômes » (« Le problème du style : questions d'art, de littérature et de grammaire », 1902).

Le disque joint à ce livre permettra, s'il le veut, au lecteur d'entendre, après le texte anglais, quelques-unes de ces traductions dans la diction voulue par leur auteur.

Le propre d'une traduction étant d'être toujours

perfectible, les éventuelles évolutions de celles-ci, ainsi que mes autres traductions de l'anglais et de l'allemand et mes réflexions sur la pratique de la traduction pourront être consultées sur le site internet que je construis à cet effet : [www.traduirelefondetlaforme.com](http://www.traduirelefondetlaforme.com)

Claude NEUMAN



Rembrandt, *Titus, fils de l'artiste* (1657)



*From fairest creatures we desire increase,  
That thereby beauty's rose might never die,  
But as the ripener should by time decease,  
His tender heir might bear his memory :*

*But thou, contracted to thine own bright eyes,  
Feed'st thy light's flame with self-substantial fuel,  
Making a famine where abundance lies,  
Thyself thy foe, to thy sweet self too cruel.*

*Thou that art now the world's fresh ornament  
And only herald to the gaudy Spring,  
Within thine own bud buriest thy content  
And, tender churl, makest waste in niggarding.*

*Pity the world, or else this glutton be,  
To eat the world's due, by the grave and thee.*

*When forty winters shall besiege thy brow,  
And dig deep trenches in thy beauty's field,  
Thy youth's proud livery so gazed on now,  
Will be a tatter'd weed of small worth held :*

*Then being asked, where all thy beauty lies,  
Where all the treasure of thy lusty days ;  
To say, within thine own deep sunken eyes,  
Were an all-eating shame, and thriftless praise.*

*How much more praise deserv'd thy beauty's use,  
If thou couldst answer 'This fair child of mine  
Shall sum my count, and make my old excuse,'  
Proving his beauty by succession thine !*

*This were to be new made when thou art old,  
And see thy blood warm when thou feel'st it cold.*

L'on veut que procréent les plus belles des créatures,  
Pour jamais que ne meur' la rose de la beauté,  
Mais puisqu'avec le temps doit périr la plus mûre,  
Que perpétue sa mémoire son tendre héritier :

Mais toi, marié au brillant de tes propres yeux,  
Nourrie de ta substanc' même ta flamme étincelle,  
Causant la famine où d'abondance est le lieu,  
Toi-mêm' de ton doux toi-même enn' mi trop cruel.

Toi qui du monde est le frais ornement encor  
Et le héraut uniqu' du printemps qui scintille,  
Tu enterr's dans ton propre bulbe ton trésor  
Et, tendre ladre, par avaric' tu gaspilles.

Du monde aie pitié, ou alors ce glouton sois,  
Que dévorent le dû de ce monde la tombe et toi.

Quand auront quarante hivers ton front assailli,  
Et creusé ton champ de beauté de lourds sillons,  
Ta jeune et fière livrée, tant prisée aujourd'hui,  
Sera tenue pour de peu de prix, un haillon :

Qu'alors de ta toute beauté l'on demande le lieu,  
Où gît donc tout le trésor de tes jours fertiles,  
Dire en les cernes si lourds de tes propres yeux,  
Serait honte engouffrant tout, et louange futile.

Combien plus on louerait de ta beauté l'usage,  
Si tu pouvais répondre « Ce bel enfant mien  
Va solder mon compte et faire excuser mon âge »,  
Prouvant qu'est son beau profil par succession tien !

Ce serait, quand viendrait l'âge, être à neuf refait,  
Et voir ton sang chaud quand froid tu le sentirais.

*Look in thy glass and tell the face thou viewest  
Now is the time that face should form another;  
Whose fresh repair if now thou not renewest,  
Thou dost beguile the world, unbless some mother.*

*For where is she so fair whose unpared womb  
Disdains the tillage of thy husbandry?  
Or who is he so fond will be the tomb  
Of his self-love, to stop posterity?*

*Thou art thy mother's glass and she in thee  
Calls back the lovely April of her prime;  
So thou through windows of thine age shalt see,  
Despite of wrinkles, this thy golden time.*

*But if thou live, remembered not to be,  
Die single and thine image dies with thee.*

*Unthrifty loveliness, why dost thou spend  
Upon thy self thy beauty's legacy?  
Nature's bequest gives nothing, but doth lend,  
And being frank she lends to those are free:*

*Then, beauteous niggard, why dost thou abuse  
The bounteous largess given thee to give?  
Profitless usurer, why dost thou use  
So great a sum of sums, yet canst not live?*

*For having traffic with thy self alone,  
Thou of thy self thy sweet self dost deceive:  
Then how when nature calls thee to be gone,  
What acceptable audit canst thou leave?*

*Thy unus'd beauty must be tomb'd with thee,  
Which used lives th' executor to be.*

Regarde en ta glace et dis à la fac' que tu vois  
Qu'il est temps que cett' face en forme une autre à présent;  
Si à neuf à présent tu ne la refais pas,  
Le monde tu spolies, quelque mère injuriant.

Car où est-elle, si belle, à matrice inviolée,  
Qui pourrait les soins de ton labour dédaigner?  
Ou qui est-il, si fou que sera entombée  
Par son amour de soi-mêm' sa postérité?

De ta mère tu es la glace et ell' voit en toi  
Le rappel de l'aimable avril de sa prime jeunesse;  
Ainsi, toi aussi, tes jours dorés tu verras,  
En dépit des rides, aux vitres de ta vieillesse.

Mais si tu vis dans le but qu'oublié tu sois,  
Meurs seul et que meur' donc ton image avec toi.

Pourquoi, gaspilleur aimable, dépenses-tu donc  
De ta beauté sur toi-même ainsi l'héritage,  
Cadeau de Nature est prêt, mais en rien n'est don,  
Et partageuse elle prête à ceux-là qui partagent:

Alors, bel avare, dis-moi pourquoi tu abuses,  
Donné pour en faire don, d'un butin si copieux?  
Usurier sans profit, dis-moi pourquoi tu uses  
D'un' somme de sommes si grande et survivre ne peux?

Car si avec toi-même et toi seul tu t'ébats,  
Tu auras de toi-même ton doux toi-même privé:  
Alors, quand Nature à t'en aller t'appell' ras,  
Quel acceptable bilan pourras-tu laisser?

En tombe va ta beauté sans usage avec toi,  
Uses-en, que ton vivant légataire elle soit.

*Those hours, that with gentle work did frame  
The lovely gaze where every eye doth dwell,  
Will play the tyrants to the very same  
And that unfair which fairly doth excel;*

*For never-resting time leads summer on  
To hideous winter, and confounds him there;  
Sap checked with frost, and lusty leaves quite gone,  
Beauty o'er-snowed and bareness every where:*

*Then were not summer's distillation left,  
A liquid prisoner pent in walls of glass,  
Beauty's effect with beauty were bereft,  
Nor it, nor no remembrance what it was:*

*But flowers distilled, though they with winter meet,  
Leese but their show; their substance still lives sweet.*

*Then let not winter's ragged hand deface,  
In thee thy summer, ere thou be distilled:  
Make sweet some vial; treasure thou some place  
With beauty's treasure ere it be self-killed.*

*That use is not forbidden usury,  
Which happies those that pay the willing loan;  
That's for thy self to breed another thee,  
Or ten times happier, be it ten for one;*

*Ten times thy self were happier than thou art,  
If ten of thine ten times refigured thee:  
Then what could death do if thou shouldst depart,  
Leaving thee living in posterity?*

*Be not self-willed, for thou art much too fair  
To be death's conquest and make worms thine heir.*

Ces heures, dont a construit le travail bienveillant  
L'aimable regard où tout les yeux se prélassent,  
Vont jouer avec celui-là même aux tyrans,  
Et disgracier ce qui clair, excelle avec grâce.

Car le temps, jamais en repos, conduit l'été  
Jusqu'à l'hiver hideux et là-bas le confond,  
Gel figeant sève, et tout vert feuillage envolé,  
Beauté sous la neige et partout désolation.

Alors, si un distillat d'été ne restait,  
Prisonnier liquide qu'enferment des murs de verre,  
L'effet du beau avec la beauté s'éteindrait,  
Ni lui, ni non plus sa mémoire, plus que poussière.

Mais même en l'hiver hostile ne perd qu'apparence  
La fleur distillée; douce survit sa substance.

Alors ne laisse l'hiver aux mains rudes ternir,  
Avant que tu sois distillé, en toi l'été:  
Fais doux quelque vase, vas quelque lieu enrichir,  
Avant qu'elle-même ell' se tue, de ta riche beauté.

Ce n'est une usure interdite, cet usag' - là,  
Qui rend heureux qui veut bien en payer le prix,  
Ce n'est qu'à toi-mêm' d'engendrer un autre toi,  
Ou bien, dix fois plus heureux, non pas un mais dix.

Toi-même serais dix fois plus heureux que tu n'es,  
Si dix fois, dix des tiens, te reproduisaient, toi:  
Alors, que pourrait la mort faire, si tu partais,  
Pour la postérité te laissant en vie là?

Que tes vœux ne soient pour toi-même, tu es trop clair  
Pour que la mort te conquière et t'héritent les vers.

*Lo! in the orient when the gracious light  
Lifts up his burning head, each under eye  
Doth homage to his new-appearing sight,  
Serving with looks his sacred majesty;*

*And having climbed the steep-up heavenly hill,  
Resembling strong youth in his middle age,  
Yet mortal looks adore his beauty still,  
Attending on his golden pilgrimage:*

*But when from highmost pitch, with weary car,  
Like feeble age, he reeleth from the day,  
The eyes, 'fore duteous, now converted are  
From his low tract, and look another way:*

*So thou, thyself outgoing in thy noon  
Unlooked on diest unless thou get a son.*

*Music to hear, why hear'st thou music sadly?  
Sweets with sweets war not, joy delights in joy:  
Why lov'st thou that which thou receiv'st not gladly,  
Or else receiv'st with pleasure thine annoy?*

*If the true concord of well-tuned sounds,  
By unions married, do offend thine ear,  
They do but sweetly chide thee, who confounds  
In singleness the parts that thou should'st bear.*

*Mark how one string, sweet husband to another,  
Strikes each in each by mutual ordering;  
Resembling sire and child and happy mother,  
Who, all in one, one pleasing note do sing:*

*Whose speechless song being many, seeming one,  
Sings this to thee: 'Thou single wilt prove none.'*

Vois donc ! quand gracieuse, à l'orient, la lumière  
Sa tête en feu a levé, chaque œil ici-bas,  
La voyant neuve apparue, vient hommage lui faire,  
Saluant de ses regards son saint apparat ;

Et puis, gravie la colline escarpée du ciel,  
Pareille à la forte jeunesse en son plein âge,  
Reste adorée sa beauté des regards mortels  
Toujours escortant son doré pèlerinage :

Mais quand, du plus haut zénith, sur son char usé,  
Ell' titube hors du jour, tel le vieil âge faiblard,  
Les yeux, naguère attentifs, sont là détournés  
De son couchant, et portent ailleurs leurs regards :

Ainsi toi, t'éteignant toi-même en ton midi,  
Loin des regards tu mourras si tu n'as un fils.

Musique à ouïr, pourquoi triste est musique à ton ouïe ?  
Douceur ne fait guerre à douceur, la joie boit la joie :  
Pourquoi aimes-tu ce que tu reçois sans envie ?  
Ou est-ce qu'avec plaisir ton ennui tu reçois ?

Si ton ouïe, de l'hamonieuse euphonie se fâche,  
De sons unis en mariage et bien accordés,  
Ils ne font, en douceur, que te gronder, toi qui gâches  
En solo les parties que tu devrais jouer.

Entend comme épouse une corde une autre douc'ment,  
Chacune en chacune vibrant, mutuelle entente,  
Pareilles au père et la mère heureuse et l'enfant,  
Qui tous comme un vont chantant une note plaisante,

Dont le chant sans parole et multiple, semblant un,  
Ceci te chante : À toi seul tu ne seras rien.

*Is it for fear to wet a widow's eye,  
That thou consum'st thy self in single life?  
Ah! if thou issueless shalt hap to die,  
The world will wail thee like a makeless wife;*

*The world will be thy widow and still weep  
That thou no form of thee hast left behind,  
When every private widow well may keep  
By children's eyes, her husband's shape in mind:*

*Look what an unthrift in the world doth spend  
Shifts but his place, for still the world enjoys it;  
But beauty's waste hath in the world an end,  
And kept unused the user so destroys it.*

*No love toward others in that bosom sits  
That on himself such murd'rous shame commits.*

*For shame deny that thou bear'st love to any,  
Who for thy self art so unprovident.  
Grant, if thou wilt, thou art beloved of many,  
But that thou none lov'st is most evident:*

*For thou art so possessed with murderous hate,  
That 'gainst thy self thou stick'st not to conspire,  
Seeking that beauteous roof to ruinate  
Which to repair should be thy chief desire.*

*O! change thy thought, that I may change my mind:  
Shall hate be fairer lodged than gentle love?  
Be, as thy presence is, gracious and kind,  
Or to thyself at least kind-hearted prove:*

*Make thee another self for love of me,  
That beauty still may live in thine or thee.*

Est-c' donc que mouiller les yeux d'une veuve est ta crainte,  
Si toi-même tu te consumes en vie solitaire ?  
Ah ! si tu viens à mourir sans laisser d'empreinte,  
Le monde te pleurera comme épouse en jachère ;

Le monde sera ta veuve et toujours gémera  
Si null' forme laissée par toi ne te survit,  
Alors que peut bien garder toute veuve ici-bas  
En yeux d'enfants l'aspect de l'époux à l'esprit

Tout bien que dépense en ce monde un gaspilleur  
Ne chang' que de place, toujours le monde en profite ;  
Mais la beauté, gâchée, en ce monde alors meurt,  
Et, l'usager la gardant sans usage, est détruite.

Ce sein n'est de nul autre que soi amoureux,  
Qui commet sur soi-même un meurtre aussi honteux.

Honte à toi, que tu n'aimes personne viens donc nier,  
Ô toi, pour toi-même, à tel point imprévoyant.  
Je t'accorde, si tu veux, par beaucoup d'être aimé,  
Mais que tu n'aimes nul d'eux est par trop évident.

Car meurtrière haine à tel point te domine,  
Que contre toi-même, sans hésiter tu conspires,  
Cherchant à conduire cett' belle maison à sa ruine,  
Dont l'entretien devrait être tout ton désir.

Oh chang' d'idée, que puisse changer mon avis,  
Doux amour sera-il moins bien logé que haine ?  
Sois donc, comme est ton aspect, gracieux et gentil,  
Ou du moins, que gent pour toi-même ton cœur devienne :

Fais-toi un autre toi-mêm', pour l'amour de moi,  
Que beauté, toujours, puiss' vivre en les tiens ou toi.



*As fast as thou shalt wane, so fast thou grow'st  
In one of thine, from that which thou departest;  
And that fresh blood which youngly thou bestow'st,  
Thou may'st call thine when thou from youth convertest.*

*Herein lives wisdom, beauty, and increase;  
Without this folly, age, and cold decay:  
If all were minded so, the times should cease  
And threescore year would make the world away.*

*Let those whom nature hath not made for store,  
Harsh, featureless, and rude, barrenly perish:  
Look whom she best endowed, she gave the more;  
Which bounteous gift thou should'st in bounty cherish:*

*She carved thee for her seal, and meant thereby,  
Thou should'st print more, not let that copy die.*

*When I do count the clock that tells the time,  
And see the brave day sunk in hideous night;  
When I behold the violet past prime,  
And sable curls, all silvered o'er with white;*

*When lofty trees I see barren of leaves,  
Which erst from heat did canopy the herd,  
And summer's green all girded up in sheaves,  
Borne on the bier with white and bristly beard,*

*Then of thy beauty do I question make,  
That thou among the wastes of time must go,  
Since sweets and beauties do themselves forsake  
And die as fast as they see others grow;*

*And nothing 'gainst Time's scythe can make defence  
Save breed, to brave him when he takes thee hence*

Sitôt tu ploieras, aussitôt tu grandiras  
En l'un des tiens, t'éloignant de ce que tu laisses;  
Et ce jeune sang frais que tu auras transmis là,  
Tu le pourras dir' tien quand fuira ta jeunesse.

C'est là que vivent sagesse et beauté et croissance;  
Hors de là, folie et vieillesse et froid déclin:  
Les temps finiraient si tous pensaient comm' tu penses  
Et le monde en trois fois vingt ans irait à sa fin.

Ceux-là laisse, point faits par Nature pour engendrer,  
Grossiers, informes et nus, périr inféconds:  
Tous ceux qu'elle a mieux dotés elle a plus gâtés,  
Tu devrais, généreux, chérir ce généreux don.

Ell' te grava pour son sceau, et par là voulut dire:  
« Imprime donc plus, ce tirag' ne le laisse mourir. »

Quand je compte les coups à l'horloge qui dit le temps,  
Et vois le jour brave plongé en hideuse nuit,  
Quand j'aperçois la violette, passé son printemps,  
Et les noirs cheveux bouclés, tout d'argent blanchis;

Quand je vois nus, défeuillés, les arbres altiers,  
Qui des chaleurs abritaient le troupeau naguère,  
Et tout en gerbes lié, le vert de l'été,  
Avec barbe blanche et hirsute, porté en bière,

Alors ta beauté, je remets là en question:  
Parmi les déchets du temps tu devras partir,  
Car douceurs et beautés d'elles-mêmes font abandon,  
Et meur'nt aussitôt qu'ell's en voient d'autres grandir.

Et rien de la faux du Temps ne peut te défendre  
Qu'un bambin, le bravant quand il viendra te prendre.

*O! that you were your self; but, love, you are  
No longer yours, than you your self here live:  
Against this coming end you should prepare,  
And your sweet semblance to some other give:*

*So should that beauty which you hold in lease  
Find no determination; then you were  
Yourself again, after yourself's decease,  
When your sweet issue your sweet form should bear.*

*Who lets so fair a house fall to decay,  
Which husbandry in honour might uphold,  
Against the stormy gusts of winter's day  
And barren rage of death's eternal cold?*

*O! none but unthrifths. Dear my love, you know,  
You had a father: let your son say so.*

*Not from the stars do I my judgement pluck;  
And yet methinks I have Astronomy,  
But not to tell of good or evil luck,  
Of plagues, of dearths, or seasons' quality;*

*Nor can I fortune to brief minutes tell,  
Pointing to each his thunder, rain and wind,  
Or say with princes if it shall go well  
By oft predict that I in heaven find:*

*But from thine eyes my knowledge I derive,  
And, constant stars, in them I read such art  
As truth and beauty shall together thrive,  
If from thyself, to store thou wouldst convert;*

*Or else of thee this I prognosticate:  
Thy end is truth's and beauty's doom and date.*

Oh, que toi-même tu sois ! Mais tu n'es, mon amour,  
Plus longtemps tien que toi-même ici tu respîres :  
Contre cett' fin tu dois te garder, qui accourt,  
Et à quelqu'autre ta douce semblance offrir.

Ainsi devrait cett' beauté qu'en bail tu détiens  
Jamais ne trouver de terme ; alors tu serais  
Toi-même à nouveau, toi-même étant déjà loin,  
Puisque porterait là ton doux fruit tes doux traits.

Qui laiss' tomber en déclin maison aussi claire,  
Dont de bons soins conjugaux défendraient l'honneur  
Contre les vents de tempête des jours d'hiver  
Et la rag' nue de la mort d'éternelle froideur ?

Oh nul, que gaspilleurs ! Cher amour, tu le sais,  
Tu eus père : un fils à toi laisse ainsi parler.

Ni dans les astres ne vais-j' mon jug'ment cueillir,  
Et pourtant je pense connaître l'astronomie,  
Mais pas pour la bonne ou mauvaise fortune prédire,  
L'humeur des saisons, la peste ou la pénurie ;

Ni puis-je prédire à la minut' près le destin,  
Prévoir pour tous leur tonnerre, leur pluie et leur vent,  
Ou dire pour les grands princes si tout ira bien,  
Par les présages au ciel que je trouve souvent :

Mais de tes yeux je déduis cela que je sais,  
Et astres constants, en eux tel savoir je lis :  
Le beau et le vrai vont ensemble prospérer,  
Si de toi-même, en lignée tu te convertis ;

Ou sinon, pour toi ce pronostic-là je fais :  
Ta fin sera ruine et glas du beau et du vrai.

George de la Tour :  
*Saint Thomas à la pique*



15

*When I consider every thing that grows  
Holds in perfection but a little moment,  
That this huge stage presenteth nought but shows  
Whereon the stars in secret influence comment ;*

*When I perceive that men as plants increase,  
Cheered and checked even by the self-same sky,  
Vaunt in their youthful sap, at height decrease,  
And wear their brave state out of memory ;*

*Then the conceit of this inconstant stay  
Sets you most rich in youth before my sight,  
Where wasteful Time debateth with decay  
To change your day of youth to sullied night,*

*And all in war with Time for love of you,  
As he takes from you, I engraft you new.*

40

15

Quand je me dis que tout' chose ici-bas qui grandit  
En perfection ne se tient qu'un petit moment,  
Que n'est spectacle en ce grand théâtre produit,  
Qu'astre en secret n'influence en le commentant ;

Quand je vois, pareils à des plantes, les humains croître,  
Par le mêm' ciel confortés et puis contrariés,  
En leur jeun' sèv' se vanter, au zénith décroître,  
Et des mémoires leur fièr' condition s'effacer ;

Alors le constat de ce séjour d'inconstance  
Te montre encor plus riche en jeunesse à ma vue,  
Là où débattent Temps gaspilleur, déchéance,  
Comment changer ton jour jeune en nuit corrompue,

Et contre le Temps tout en guerre, pour ton amour,  
Ce qu'il te prend, je te greffe à neuf en retour.

41

*But wherefore do not you a mightier way  
Make war upon this bloody tyrant, Time ?  
And fortify your self in your decay  
With means more blessed than my barren rhyme ?*

*Now stand you on the top of happy hours,  
And many maiden gardens, yet unset,  
With virtuous wish would bear your living flowers,  
Much liker than your painted counterfeit :*

*So should the lines of life that life repair,  
Which this, Time's pencil, or my pupil pen,  
Neither in inward worth nor outward fair,  
Can make you live your self in eyes of men.*

*To give away yourself, keeps yourself still,  
And you must live, drawn by your own sweet skill.*

*Who will believe my verse in time to come,  
If it were filled with your most high deserts ?  
Though yet heaven knows it is but as a tomb  
Which hides your life, and shows not half your parts.*

*If I could write the beauty of your eyes,  
And in fresh numbers number all your graces,  
The age to come would say 'This poet lies ;  
Such heavenly touches ne'er touched earthly faces.'*

*So should my papers, yellowed with their age,  
Be scorned, like old men of less truth than tongue,  
And your true rights be termed a poet's rage  
And stretched metre of an antique song :*

*But were some child of yours alive that time,  
You should live twice, in it, and in my rhyme.*

Mais pourquoi, avec un peu plus de véhémence,  
Ne fais-tu guerre au sanglant tyran qu'est le Temps ?  
Et toi-même, ne t'armes-tu en ta déchéance  
Avec moyens plus bénis que mon pauvre chant ?

Aujourd'hui, tu te tiens au pic d'heureuses heures,  
Et point semés, voudraient bien des vierges jardins  
Avec vertu porter là tes si vives fleurs,  
Bien plus semblables à toi que ton portrait peint :

Ainsi les lignes de vie rallum'raient cette vie  
Dont ne peut, l'interne prix, l'externe beauté,  
Pinceau du Temps faire vivre, ou ma plume apprentie,  
Aux yeux des hommes ainsi qu'en toi-même montrés.

Ton don de toi-même encor toi-même maintient,  
Et tu dois vivre, gravé par ce doux art tien.

Qui croira, aux temps à venir, ma poésie,  
Si même elle est toute emplie de tes plus hauts faits ?  
Quand le ciel la sait tombeau cachant juste ta vie,  
Et ne montrant la moitié de tous tes attraits.

Si je pouvais écrire de tes yeux la splendeur,  
Et en vers plus frais dénombrer tes nombreux's grâces,  
L'âge à venir dirait Ce poète est menteur ;  
Tels traits célestes jamais n'eut pour traits mortell' face.

Ainsi seraient mes pages, jaunies par leur âge,  
Moquées, tels les vieux hommes moins vrais que bavards,  
Et tes vrais droits seraient dits d'un poète la rage  
Et pris pour chanson antique au mètre bizarre :

Mais si vivait quelque enfant de toi en ce temps,  
Par deux fois tu vivrais, en lui, et en mon chant.

*Shall I compare thee to a summer's day?  
Thou art more lovely and more temperate:  
Rough winds do shake the darling buds of May,  
And summer's lease hath all too short a date:*

*Sometime too hot the eye of heaven shines,  
And often is his gold complexion dimmed,  
And every fair from fair sometime declines,  
By chance, or nature's changing course untrimmed:*

*But thy eternal summer shall not fade,  
Nor lose possession of that fair thou ow'st,  
Nor shall death brag thou wander'st in his shade,  
When in eternal lines to time thou grow'st,*

*So long as men can breathe, or eyes can see,  
So long lives this, and this gives life to thee.*

*Devouring Time, blunt thou the lion's paws,  
And make the earth devour her own sweet brood;  
Pluck the keen teeth from the fierce tiger's jaws,  
And burn the long-lived phoenix in her blood;*

*Make glad and sorry seasons as thou fleet'st,  
And do what'er thou wilt, swift-footed Time,  
To the wide world and all her fading sweets;  
But I forbid thee one most heinous crime:*

*O, carve not with thy hours my love's fair brow,  
Nor draw no lines there with thine antique pen;  
Him in thy course untainted do allow  
For beauty's pattern to succeeding men.*

*Yet, do thy worst, old Time: despite thy wrong,  
My love shall in my verse ever live young.*

Et si à un jour d'été je te comparais ?  
Tu es combien plus aimable et plus tempéré :  
Bourrasques secouent les tendres bourgeons de mai,  
Et a bien trop court terme le bail de l'été :

Par certains temps, trop chaud l'œil du ciel étincelle,  
Et souvent, est sa complexion dorée ternie,  
Et n'est beauté qui après un temps n'est moins belle,  
Par Chance, ou le cours changeant de Nature flétrie :

Mais ne va, ton éternel été, se défaire,  
Ni perdre la beauté qui est tienne à présent,  
Ni se vanter la mort qu'en son ombre tu erres,  
Quand tu crois, en vers éternels, avec le temps,

Tant que respire un homme ou qu'encor les yeux voient,  
Tant vit ceci, et ceci te fait vivre, toi.

Émousse ses griffes au lion, ô Temps dévoreur,  
Et fait dévorer à la terre ses doux enfants,  
Arrache les crocs des mâchoires du tigre sans peur,  
Et brûle le séculaire phénix dans son sang ;

Les saisons, dans ta fuite, rends gaies et désolées,  
Et fais donc, ô Temps galopant, ce que tu veux  
Au vaste monde et à tout's ses douceurs fanées ;  
Mais un crime je t'interdis, combien plus odieux :

De tes heures, ne creus' le beau front de mon amour,  
Nul trait n'y viens de ta plume antique graver,  
Lui, permets qu'il demeure intouché par ton cours,  
Pour l'homme à venir le patron de la beauté.

Ou soit, fais le pire, vieux Temps : malgré tes méfaits  
Mon amour vivra dans mes vers jeune à jamais.



*A woman's face with nature's own hand painted,  
Hast thou, the master mistress of my passion ;  
A woman's gentle heart, but not acquainted  
With shifting change, as is false women's fashion :*

*An eye more bright than theirs, less false in rolling,  
Gilding the object whereupon it gazeth ;  
A man in hue all hues in his controlling,  
Which steals men's eyes and women's souls amazeth.*

*And for a woman wert thou first created ;  
Till Nature, as she wrought thee, fell a-doting,  
And by addition me of thee defeated,  
By adding one thing to my purpose nothing.*

*But since she prick'd thee out for women's pleasure,  
Mine be thy love and thy love's use their treasure.*

*So is it not with me as with that Muse,  
Stirred by a painted beauty to his verse,  
Who heaven itself for ornament doth use  
And every fair with his fair doth rehearse,*

*Making a couplement of proud compare  
With sun and moon, with earth and sea's rich gems,  
With April's first-born flowers, and all things rare,  
That heaven's air in this huge rondure hems.*

*O ! let me, true in love, but truly write,  
And then believe me, my love is as fair  
As any mother's child, though not so bright  
As those gold candles fixed in heaven's air :*

*Let them say more that like of hearsay well ;  
I will not praise that purpose not to sell.*

Un visage de femme tu as, que Nature a peint  
De sa propre main, maître-maîtress' de ma flamme ;  
Un doux cœur de femme mais qui ne connaît point  
La changeante inconstance que montrent, fausses, les  
[femmes.

Un œil plus clair que le leur, roulant moins fauss' ment,  
Rehaussant d'or l'objet sur lequel il se fixe ;  
Un homme d'aspect, commandant tout aspect, volant  
Les yeux des homm's, et les âmes des femm's qui transfixe.

Et c'est en femme en premier que tu fus créé,  
Puis Nature, œuvrant à toi, s'éprit de ta chair,  
Et moi, par addition, m'a de toi dépouillé,  
Par ajout d'une chose à grand-chose qui ne me sert.

Mais si, au plaisir des femm's, ell' voua ton corps,  
Soit mien ton amour, te faire l'amour leur trésor.

Il n'en va point avec moi comme avec cett' Muse  
À qui une beauté peinte a ses vers inspiré,  
Qui fait du ciel lui-même ornement dont elle use  
Et rajoute tout charme au charme de l'aimé,

Faisant accouplements fiers, qui là le compare  
À soleil et lune, aux gemm's riches de terre et mer,  
Aux fleurs d'avril premier's-nées, et à tout' chose rare  
Qu'environn' l'air du ciel en cette immense sphère.

Oh ! fidèle en amour, que j'écrive fidèle,  
Et alors crois-moi, est mon amour aussi beau  
Qu'aucun fils pour sa mère, si tant il n'étincelle  
Que, fixés dans l'air du ciel, ces dorés flambeaux.

Que celui qui se plaît aux on-dit en dise donc plus ;  
Je ne louerai point, car vendre n'est point mon but.

*My glass shall not persuade me I am old,  
So long as youth and thou are of one date;  
But when in thee time's furrows I behold,  
Then look I death my days should expiate.*

*For all that beauty that doth cover thee,  
Is but the seemly raiment of my heart,  
Which in thy breast doth live, as thine in me:  
How can I then be elder than thou art?*

*O! therefore, love, be of thyself so wary  
As I, not for myself, but for thee will;  
Bearing thy heart, which I will keep so chary  
As tender nurse her babe from faring ill.*

*Presume not on thy heart when mine is slain,  
Thou gav'st me thine not to give back again.*

*As an imperfect actor on the stage,  
Who with his fear is put beside his part,  
Or some fierce thing replete with too much rage,  
Whose strength's abundance weakens his own heart,*

*So I, for fear of trust, forget to say  
The perfect ceremony of love's rite,  
And in mine own love's strength seem to decay,  
O'ercharged with burthen of mine own love's might.*

*O! let my books be then the eloquence  
And dumb presagers of my speaking breast,  
Who plead for love, and look for recompense,  
More than that tongue that more hath more express'd.*

*O! learn to read what silent love hath writ:  
To hear with eyes belongs to love's fine wit.*

Mon miroir ne me convaincra de mon vieilliss' ment,  
Si longtemps qu'auront même âge jeunesse et toi ;  
Mais quand sur toi je verrai les sillons du temps,  
Alors, je le sais, la mort mes jours conclura.

Car tout' cett' beauté qui te recouvre n'est rien  
Que le seyant habit dont s'accoutre mon cœur,  
Qui vit en ton sein ainsi qu'en moi vit le tien :  
Comment pourrais-je alors plus que toi compter d'heures ?

Oh ! mon amour, prends donc de toi-même autant soin  
Que non de moi-même mais de toi je prendrai ;  
Portant ton cœur dont souci je n'aurai pas moins  
Que tendre nourrice gardant du mal son bébé.

N'espère en ton cœur quand le mien ne sera plus,  
Le tien tu ne me donnas pour être rendu.

Pareil à un imparfait acteur sur la scène,  
Oubliant son rôle, paralysé par sa peur,  
Ou à quelque féroce chose, de rage trop pleine,  
Dont la force abondante étiole son propre cœur,

Ainsi moi, sans confiance, peureux, j'oublie de dire  
Le parfait cérémonial du rite d'amour,  
Et semble, en mon propre amour si fort, dépérir,  
Le poids du pouvoir de mon propre amour, trop lourd.

Oh ! mais que soient mes livres alors l'éloquence  
Et les hérauts muets de mon sein épanché,  
Plaidant pour l'amour et cherchant pour récompense  
Plus que cett' langue qui plus a plus exprimé.

Oh ! sache lir' ce qu'amour silencieux a écrit :  
Entendre des yeux sied à l'amour fin d'esprit.

*Mine eye hath played the painter and hath stelled,  
Thy beauty's form in table of my heart;  
My body is the frame wherein 'tis held,  
And perspective it is best painter's art.*

*For through the painter must you see his skill,  
To find where your true image pictured lies,  
Which in my bosom's shop is hanging still,  
That hath his windows glazed with thine eyes.*

*Now see what good turns eyes for eyes have done:  
Mine eyes have drawn thy shape, and thine for me  
Are windows to my breast, where-through the sun  
Delights to peep, to gaze therein on thee;*

*Yet eyes this cunning want to grace their art,  
They draw but what they see, know not the heart.*

*Let those who are in favour with their stars  
Of public honour and proud titles boast,  
Whilst I, whom fortune of such triumph bars  
Unlook'd for joy in that I honour most.*

*Great princes' favourites their fair leaves spread  
But as the marigold at the sun's eye,  
And in themselves their pride lies buried,  
For at a frown they in their glory die.*

*The painful warrior famoused for fight,  
After a thousand victories once foiled,  
Is from the book of honour razed quite,  
And all the rest forgot for which he toiled:*

*Then happy I, that love and am beloved,  
Where I may not remove nor be removed.*

Mon œil a joué au peintre et il a fixé  
Les traits de ta beauté sur la toil' de mon cœur,  
Mon corps est le canevas où ils sont préservés,  
Et perspective est du peintre l'art le meilleur.

Car au travers du peintre on doit voir son talent,  
Pour trouver où la vraie image gît gravée,  
Qui toujours dans l'atelier de mon giron pend,  
Dont les fenêtres par tes beaux yeux sont vitrées.

Vois là comme ont les yeux pour les yeux fait merveille :  
Mes yeux croquer'nt ta forme et les tiens sont pour moi  
Fenêtres sur mon sein, que traverse soleil,  
Enchanté de percer pour t'y contempler, toi ;

Aux yeux si experts pourtant manque un art meilleur,  
Ils ne croquent que ce qu'ils voient, ignorent le cœur.

Que se vante qui de ses astres a la faveur  
De l'honneur public et des titres orgueilleux,  
Quand moi, que Fortune ne fait ainsi vainqueur,  
Ignoré, ce qu'au plus j'honore me rend joyeux ;

Les favoris des grands princes déploient leurs bell's feuilles,  
Mais guère que comme sous l'œil du soleil le souci,  
Et gît enterré en eux-mêmes tout leur orgueil,  
Car dans leur gloire ils meur'nt au fronc'ment d'un sourcil.

Mille fois triomphant, une fois ayant échoué,  
Le guerrier éprouvé, fameux pour ses combats,  
Du livre de l'honneur à jamais est rayé,  
Et tout le reste oublié, pour quoi il peina.

Alors, aimant et aimé, je suis bien béni,  
Où je ne peux ni bannir ni être banni.

*Lord of my love, to whom in vassalage  
Thy merit hath my duty strongly knit,  
To thee I send this written embassy,  
To witness duty, not to show my wit :*

*Duty so great, which wit so poor as mine  
May make seem bare, in wanting words to show it,  
But that I hope some good conceit of thine  
In thy soul's thought, all naked, will bestow it :*

*Till whatsoever star that guides my moving,  
Points on me graciously with fair aspect,  
And puts apparel on my tottered loving,  
To show me worthy of thy sweet respect :*

*Then may I dare to boast how I do love thee ;  
Till then, not show my head where thou mayst prove me.*

*Weary with toil, I haste me to my bed,  
The dear repose for limbs with travel tired ;  
But then begins a journey in my head  
To work my mind, when body's work's expired :*

*For then my thoughts--from far where I abide--  
Intend a zealous pilgrimage to thee,  
And keep my drooping eyelids open wide,  
Looking on darkness which the blind do see :*

*Save that my soul's imaginary sight  
Presents thy shadow to my sightless view,  
Which, like a jewel hung in ghastly night,  
Makes black nightauteous, and her old face new.*

*Lo ! thus, by day my limbs, by night my mind,  
For thee, and for myself, no quiet find.*

Seigneur de mon amour, dont a fait le mérite,  
De mon devoir son vassal enchaîné à lui,  
À toi je l'adresse, cette ambassade écrite,  
Par esprit de devoir, non pour montrer mon esprit :

Devoir si grand, qu'un si pauvre esprit que le mien  
Peut faire croire vide, de mots se montrant démuné,  
Sauf que j'espère, par quelque bon gré qui soit tien  
Qu'il soit, tout nu, aux pensées de ton âme admis :

Jusqu'à ce qu'un astre ou l'autre guidant mes mouv'ments,  
Se penche avec grâce sur moi, bien disposé,  
Et vête d'apparat mon amour indigent,  
Pour digne de ta douce attention me montrer :

Alors vais-je oser vanter mon amour pour toi ;  
Jusque-là, je ne montre ma tête, peu sûr de moi.

Rompu par le labeur sur mon lit je me jette,  
De membres fourbus par la route, le cher repos ;  
Oui mais alors commence un voyage en ma tête,  
Fini le travail du corps, travaill' mon cerveau,

Car alors ma pensée – d'où je réside, au loin –  
Entrepren un zélé pèlerinage vers toi,  
Et grandes ouvertes mes lourdes paupières maintient,  
Scrutant les ténèbres que les aveugles voient :

Mais la vision que mon âme imagine présente  
À ma vision occultée ton ombre qui telle  
Qu'un joyau suspendu dans une nuit terrifiante,  
La nuit noire fait belle et sa vieill' fac' renouvelle.

Ainsi mes membres le jour, mon cerveau la nuit,  
Pour toi ni pour moi ne trouvent le moindre répit.

*How can I then return in happy plight,  
That am debarred the benefit of rest?  
When day's oppression is not eas'd by night,  
But day by night and night by day oppressed,*

*And each, though enemies to either's reign,  
Do in consent shake hands to torture me,  
The one by toil, the other to complain  
How far I toil, still farther off from thee.*

*I tell the day, to please him thou art bright,  
And dost him grace when clouds do blot the heaven:  
So flatter I the swart-complexion'd night,  
When sparkling stars twine not thou gild'st the even.*

*But day doth daily draw my sorrows longer,  
And night doth nightly make grief's length seem stronger.*

*When in disgrace with fortune and men's eyes  
I all alone bewep my outcast state,  
And trouble deaf heaven with my bootless cries,  
And look upon myself, and curse my fate,*

*Wishing me like to one more rich in hope,  
Featured like him, like him with friends possessed,  
Desiring this man's art, and that man's scope,  
With what I most enjoy contented least;*

*Yet in these thoughts my self almost despising,  
Haply I think on thee, and then my state,  
Like to the lark at break of day arising  
From sullen earth, sings hymns at heaven's gate;*

*For thy sweet love remembered such wealth brings  
That then I scorn to change my state with kings.*

Comment puis-je alors retrouver heureux' condition,  
Le bénéfic' du sommeil m'étant interdit ?  
Quand la nuit n'apaise en rien du jour l'oppression,  
Mais qu'opprime la nuit le jour et le jour la nuit ?

Et bien que chacun soit enn'mi de l'autre règne,  
Qu'ils se serrent la main, tortionnaires alliés contre moi,  
L'un m'imposant labeur pour que l'autre se plaigne  
Comme est loin mon labeur, toujours plus loin de toi.

Je dis au jour, pour lui plaire, combien tu reluis,  
Et quand tachent les nues le ciel, que ta grâce le dore :  
Puis je dis, la flattant, elle au teint sombre, à la nuit,  
Quand ne brillent les astres clairs, que le soir tu décores.

Mais le jour, chaque jour, mon chagrin tire en longueur,  
Et la nuit, chaque nuit, renforce ma longue douleur.

Quand disgracié par les yeux des homm's et la chance,  
Tout seul, je vais pleurant sur mon sort de proscrit,  
Et trouble un ciel sourd de mes larmes d'impuissance,  
Et regarde en moi-même, et mon destin maudis,

Me rêvant comme celui-là, plus riche en espoir,  
Bâti comme l'un, et comm' l'autre d'amis pourvu,  
Enviant de tel homme l'art, de tel homm' les pouvoirs,  
Le moins content de ce dont je jouis le plus,

Pourtant, ce pensant, presque écœuré de moi-même,  
Je viens penser à toi, et alors ce proscrit,  
Comm' quitte au point du jour l'alouett' la terr' blême,  
Chante des hymnes aux portes du ciel qui luit.

Car, doux amour, t'évoquer rend si riche qu'alors  
Je dédaigne, avec les rois, d'échanger mon sort.



*When to the sessions of sweet silent thought  
I summon up remembrance of things past,  
I sigh the lack of many a thing I sought,  
And with old woes new wail my dear time's waste :*

*Then can I drown an eye, unused to flow,  
For precious friends hid in death's dateless night,  
And weep afresh love's long since cancelled woe,  
And moan the expense of many a vanished sight :*

*Then can I grieve at grievances foregone,  
And heavily from woe to woe tell o'er  
The sad account of fore-bemoaned moan,  
Which I new pay as if not paid before.*

*But if the while I think on thee, dear friend,  
All losses are restor'd and sorrows end.*

*Thy bosom is endeared with all hearts,  
Which I by lacking have supposed dead ;  
And there reigns Love, and all Love's loving parts,  
And all those friends which I thought buried.*

*How many a holy and obsequious tear  
Hath dear religious love stol'n from mine eye,  
As interest of the dead, which now appear  
But things removed that hidden in thee lie !*

*Thou art the grave where buried love doth live,  
Hung with the trophies of my lovers gone,  
Who all their parts of me to thee did give,  
That due of many now is thine alone :*

*Their images I loved, I view in thee,  
And thou (all they) hast all the all of me.*

Quand là, aux sessions du doux silenc' des pensées,  
Je convie la mémoire des choses qui ne sont plus,  
Je soupire au manque de tant de choses aimées,  
Et souffre à nouveau des vieux maux d'un cher temps perdu :

Alors peut'nt noyer un œil dont peu d'eau l'on tire,  
Cachés dans la mort, nuit sans fin, mes précieux amis,  
Et de caducs maux d'amour me refont gémir,  
Et pleurer, ruinées, tant de visions qui ont fuit.

Alors je peux des affects d'hier m'affecter,  
Et puis, pesamment, de maux en maux, faire encor  
La triste addition de mes pleurs hier pleurés,  
Qu'à nouveau je paie, payée hier à prix d'or.

Mais si, ami cher, je pense à toi en ces heures,  
Tout' perte est restaurée et prend fin la douleur.

Ton sein est chéri de tous les cœurs que moi-même  
J'avais crus morts car si fort ils m'avaient manqué :  
Et là règne Amour et tout' part d'amour qui aime,  
Et tous ces amis que je pensais entée  
Combien de saints et funèbres pleurs douloureux  
Ce cher amour religieux à mon œil vola,  
Tribut à ces morts, qui aujourd'hui à mes yeux  
Ne semblent que choses lointaines, en toi cachées là !

Tu es le tombeau où vit l'amour mis en terre,  
De leurs trophées mes amants perdus le décorent,  
Qui toutes les parts de moi qui fur'nt leurs te donnèrent,  
Ce dû de combien, aujourd'hui à toi seul encore.

D'eux, les images aimées je revois en toi,  
Et à toi, (eux tous), est tout le total de moi.



Sébastien Stoskopff: *La Grande Vanité* (1641)

*If thou survive my well-contented day,  
When that churl Death my bones with dust shall cover  
And shalt by fortune once more re-survey  
These poor rude lines of thy deceased lover,*

*Compare them with the bett'ring of the time,  
And though they be outstripped by every pen,  
Reserve them for my love, not for their rhyme,  
Exceeded by the height of happier men.*

*O! then vouchsafe me but this loving thought:  
'Had my friend's Muse grown with this growing age,  
A dearer birth than this his love had brought,  
To march in ranks of better equipage:*

*But since he died and poets better prove,  
Theirs for their style I'll read, his for his love.*

*Full many a glorious morning have I seen  
Flatter the mountain-tops with sovereign eye,  
Kissing with golden face the meadows green,  
Gilding pale streams with heavenly alchemy;*

*Anon permit the basest clouds to ride  
With ugly rack on his celestial face,  
And from the forlorn world his visage hide,  
Stealing unseen to west with this disgrace:*

*Even so my sun one early morn did shine  
With all triumphant splendor on my brow;  
But out! alack! he was but one hour mine,  
The region cloud hath mask'd him from me now.*

*Yet him for this my love no whit disdaineth;  
Suns of the world may stain when heaven's sun staineth.*

Si toi tu survis à mes jours bien accomplis,  
Quand l'âpre mort couvrira mes os de poussière,  
Et que, par hasard, encore une fois tu relis  
Ces pauvres vers lourds de ton amant dans la terre,

Compare-les donc aux écrits meilleurs de demain,  
Et si même ils sont par toutes les plum's surclassés,  
D'eux, retiens mon amour, et non pas leurs quatrains,  
Par la grandeur de plus heureux homm's dépassés.

Ne m'accorde alors que ceci : qu'aimant, tu penses :  
« Mon ami, sa Muse ayant crû comme croît cet âge,  
À son amour eût donné un' plus chère naissance,  
Afin qu'il marche au rang d'un meilleur équipage :

Mais puisqu'il est mort, que d'autres poètes font mieux,  
Eux je lirai pour leur style, et lui amoureux. »

Combien de glorieux matins j'ai pu voir flatter  
De leur œil souverain les sommets des monts là-haut,  
Embrassant de leur face dorée le vert des prés,  
Dorant de divine alchimie les pâles ruisseaux ;

Puis, tout soudain, permettre aux plus piètres nuages  
De tacher de laides traînées leur céleste face,  
Et cacher, au monde abandonné, leur visage,  
Filant invisibles vers l'Ouest, en disgrâce :

Ainsi même, un matin tôt sur mon front brilla  
De tout son apparat mon soleil triomphant ;  
Mais il fuit, hélas, il ne fut qu'une heure à moi,  
Les nues de l'éther me le masquent à présent.

Pourtant mon amour n'en dédaigne en rien ce mortel ;  
Le monde peut perdre soleils quand soleil perd le ciel.

*Why didst thou promise such a beauteous day,  
And make me travel forth without my cloak,  
To let base clouds o'ertake me in my way,  
Hiding thy bravery in their rotten smoke?*

*'Tis not enough that through the cloud thou break,  
To dry the rain on my storm-beaten face,  
For no man well of such a salve can speak,  
That heals the wound, and cures not the disgrace:*

*Nor can thy shame give physic to my grief;  
Though thou repent, yet I have still the loss:  
The offender's sorrow lends but weak relief  
To him that bears the strong offence's cross.*

*Ah! but those tears are pearl which thy love sheds,  
And they are rich and ransom all ill deeds.*

*No more be grieved at that which thou hast done:  
Roses have thorns, and silver fountains mud:  
Clouds and eclipses stain both moon and sun,  
And loathsome canker lives in sweetest bud.*

*All men make faults, and even I in this,  
Authorizing thy trespass with compare,  
Myself corrupting, salving thy amiss,  
Excusing thy sins more than thy sins are;*

*For to thy sensual fault I bring in sense,  
Thy adverse party is thy advocate,  
And 'gainst myself a lawful plea commence:  
Such civil war is in my love and hate,*

*That I an accessory needs must be,  
To that sweet thief which sourly robs from me.*

Pourquoi m'as-tu donc promis un' si belle journée,  
Et fait sans mon manteau m'en aller en voyage,  
Pour laisser, ta gloire cachée par leur vile fumée,  
Sur mon chemin me doubler de piètres nuages?

Ce n'est assez que tu vienn's le nuage percer  
Pour sécher, battue des pluies des tempêtes, ma face,  
Car ne pourrait aucun homme un tel baume vanter,  
Qui soigne la plaie, et ne guérit la disgrâce.

Non plus ne peut ta honte apaiser ma douleur;  
Toujours j'ai la perte, malgré ta repentance:  
N'est que faible soulas chagrin de l'offenseur  
Pour lui qui porte la croix de la lourde offense!

Ah! Mais sont perles ces pleurs que ton amour verse,  
Et richesse et rachat de toute action perverse.

N'aies plus pour ce que tu fis un chagrin pareil,  
Épin's a la rose, et boue la fontaine d'argent:  
Nuage et éclipse ternissent lune et soleil,  
Et vit au plus doux bourgeon le vers répugnant.

Tout homm' fait des faut's, et moi de même en ceci,  
Justifiant tes écarts, à d'autres comparés,  
Me corrompant moi-même, embaumant tes délits,  
T'excusant de péchés plus grands que tes péchés.

Car je confère à ta faut' sensuelle un sens,  
Ton adverse partie ton avocat se fait,  
Et contre moi-même une action légale je lance:  
Tell' guerre civile est en moi, qui t'aime et te hais,

Qu'il faut, je n'y peux rien, que complice je sois  
D'un doux voleur au larcin si amer pour moi.

*Let me confess that we two must be twain,  
Although our undivided loves are one :  
So shall those blots that do with me remain,  
Without thy help, by me be borne alone.*

*In our two loves there is but one respect,  
Though in our lives a separable spite,  
Which though it alter not love's sole effect,  
Yet doth it steal sweet hours from love's delight.*

*I may not evermore acknowledge thee,  
Lest my bewailed guilt should do thee shame,  
Nor thou with public kindness honour me,  
Unless thou take that honour from thy name :*

*But do not so, I love thee in such sort,  
As thou being mine, mine is thy good report.*

*As a decrepit father takes delight  
To see his active child do deeds of youth,  
So I, made lame by Fortune's dearest spite,  
Take all my comfort of thy worth and truth ;*

*For whether beauty, birth, or wealth, or wit,  
Or any of these all, or all, or more,  
Entitled in thy parts, do crowned sit,  
I make my love engrafted to this store :*

*So then I am not lame, poor, nor despised,  
Whilst that this shadow doth such substance give  
That I in thy abundance am sufficed,  
And by a part of all thy glory live.*

*Look what is best, that best I wish in thee :  
This wish I have ; then ten times happy me !*

Que je l'avoue : nous deux, il faut bien qu'on soit deux,  
Bien que ne soient nos amours indivis qu'un seul :  
Ainsi ces taches, qui vont demeurer à mes yeux,  
Sans ton secours, seront là portées par moi seul.

Il n'est, en nos deux amours, qu'un seul objectif,  
Malgré qu'en nos vies soit un mal nous séparant,  
Qui, s'il n'altère de l'amour l'effet exclusif,  
Vole aux délices de l'amour douces heures pourtant.

Jamais plus je ne dois te rendre hommage, à toi,  
De peur que ma faute pleurée ne te fasse affront,  
Ni toi de bonté, en public, m'honorer, moi,  
À moins de retrancher cet honneur de ton nom.

Mais n'en fais rien, mon amour pour toi est si fort  
Que toi étant mien, est mien ton flatteur rapport.

Comm' se délecte un père décrépit en voyant  
Son fils alerte jouer aux jeux de jeunesse,  
Ainsi moi, qu'a fait bancal le sort s'acharnant,  
Me sont tout confort ta valeur et vraie tendresse ;

Car, que beauté, naissance, ou richesse, ou esprit,  
Ou l'un d'entre eux tous, ou tous, ou bien plus encor,  
Se couronnent en toi, titre à tes parts ayant pris  
Je fais mon amour se greffer sur ce trésor.

Ainsi je ne suis pauvre, bancal, ni moqué,  
Si longtemps que me donne cette ombre telle substance  
Que par ton abondance je suis rassasié,  
Et vis là comme un' part de toute ta brillance.

Le meilleur qui soit, ce meilleur je veux en toi :  
Ce vœu s'exauce, alors donc, dix fois heureux moi !



*How can my muse want subject to invent,  
While thou dost breathe, that pour'st into my verse  
Thine own sweet argument, too excellent  
For every vulgar paper to rehearse ?*

*O ! give thy self the thanks, if aught in me  
Worthy perusal stand against thy sight ;  
For who's so dumb that cannot write to thee,  
When thou thy self dost give invention light ?*

*Be thou the tenth Muse, ten times more in worth  
Than those old nine which rhymers invoke ;  
And he that calls on thee, let him bring forth  
Eternal numbers to outlive long date.*

*If my slight muse do please these curious days,  
The pain be mine, but thine shall be the praise.*

*O ! how thy worth with manners may I sing,  
When thou art all the better part of me ?  
What can mine own praise to mine own self bring ?  
And what is't but mine own when I praise thee ?*

*Even for this, let us divided live,  
And our dear love lose name of single one,  
That by this separation I may give  
That due to thee which thou deserv'st alone.*

*O absence ! what a torment wouldst thou prove,  
Were it not thy sour leisure gave sweet leave,  
To entertain the time with thoughts of love,  
Which time and thoughts so sweetly doth deceive,*

*And that thou teachest how to make one twain,  
By praising him here who doth hence remain.*

Comment manquerais ma mus' de sujet l'inspirant,  
Si longtemps que tu respères, versant en mes vers  
Ton propre doux argument, bien trop excellent  
Pour être repris sur tous les papiers vulgaires ?

Oh, rends-toi grâce à toi-mêm', si un rien en moi  
Vaut qu'il soutienn' de tes yeux la consultation ;  
Car qui, sot muet, ne pourrait écrire sur toi,  
Quand tu donnes, toi-même, lumière à l'inspiration ?

Soit donc la dixième Mus', qui vaut dix fois plus  
Que ces neuf vieill's invoquées par les rimailleurs,  
Et lui qui à toi fait appel, qu'il soit pourvu  
D'éternels mètres vivant tout au long des heures.

Si plaît mon humble muse à ces jours si malins,  
Que mien soit l'effort, mais l'éloge, lui, sera tien.

Oh, mais comment chanter ta valeur comme il faut,  
Quand en fait, tu es tout' la meilleure part de moi ?  
Qu'apporte mon propre éloge à mon propre écho ?  
Et que fais-je sinon mon propre éloge, en toi ?

Pour cela même, que donc nous vivions divisés,  
Et que perdent nos chers amours le nom d'un seul,  
Que je puiss', par cett' séparation, te donner  
Ce dû qui est tien, que tu mérites toi seul.

Oh absence ! Mais quel tourment tu te révélerais,  
S'il n'était, que ton amer loisir, en douceur,  
Le temps de passer en pensers d'amour permet,  
Qui sont, pour temps et pensers, de si doux menteurs,

Et que là tu m'apprends comment d'un seul faire deux,  
Ici le louant, qui demeure loin de mes yeux.

*Take all my loves, my love, yea take them all;  
What hast thou then more than thou hadst before?  
No love, my love, that thou mayst true love call;  
All mine was thine, before thou hadst this more.*

*Then, if for my love, thou my love receivest,  
I cannot blame thee, for my love thou usest;  
But yet be blam'd, if thou thy self deceivest  
By wilful taste of what thyself refusest.*

*I do forgive thy robbery, gentle thief,  
Although thou steal thee all my poverty:  
And yet, love knows it is a greater grief  
To bear love's wrong, than hate's known injury.*

*Lascivious grace, in whom all ill well shows,  
Kill me with spites yet we must not be foes.*

*Those pretty wrongs that liberty commits,  
When I am sometime absent from thy heart,  
Thy beauty, and thy years full well befits,  
For still temptation follows where thou art.*

*Gentle thou art, and therefore to be won,  
Beauteous thou art, therefore to be assailed;  
And when a woman woos, what woman's son  
Will sourly leave her till he have prevailed?*

*Ay me! but yet thou mightst my seat forbear,  
And chide thy beauty and thy straying youth,  
Who lead thee in their riot even there  
Where thou art forced to break a twofold truth:*

*Hers by thy beauty tempting her to thee,  
Thine by thy beauty being false to me.*

Mon amour, prends tous mes amours, oui tous, prends-les ;  
Qu'as-tu là, de plus, qu'avant tu n'avais donc point ?  
Nul amour que tu puiss's, mon amour, dire amour vrai ;  
Avant d'avoir ce surplus, tout le mien était tien.

Si là, pour l'amour de moi, tu accueilles qui j'aime,  
Je ne puis te blâmer, de mon amour tu uses ;  
Mais pourtant, sois blâmé si tu t'abuses toi-même  
Par goût pervers de cela que toi-mêm' tu refuses.

Je veux pardonner ton larcin, tendre voleur,  
Bien que tu t'appropries tout mon pauvre domaine :  
Et pourtant, sait l'amour qu'est un plus grand malheur  
Le crime d'amour que la plaie qu'on sait fruit de la haine.

Grâce lascive en laquell' tout le mal paraît bon,  
Tue-moi de mépris, pourtant ennemis ne soyons.

Ces crimes mignons que la liberté commet,  
Quand je suis, de temps en temps, absent de ton cœur,  
Conviennent à ta beauté et tes ans tout à fait,  
Car où tu es te suit tentation en toute heure.

Tu es tendre, et c'est pourquoi tu es à gagner,  
Tu es beau, c'est pourquoi tu es à assaillir,  
Et quel fils de femme, quand femme s'en vient courtiser,  
Tant qu'il n'a point prévalu, cruel, va la fuir ?

Las ! Tu pourrais pourtant épargner ma maison,  
Et gronder ta beauté et ton errante jeunesse,  
Qui t'amènent là-même, de par leur dépravation,  
Où tu es forcé de briser double promesse :

La sienn', ta beauté la poussant, tentante, vers toi,  
La tienn', ta beauté se montrant traître envers moi.

*That thou hast her it is not all my grief,  
And yet it may be said I loved her dearly;  
That she hath thee is of my wailing chief,  
A loss in love that touches me more nearly.*

*Loving offenders thus I will excuse ye:  
Thou dost love her, because thou know'st I love her;  
And for my sake even so doth she abuse me,  
Suffering my friend for my sake to approve her.*

*If I lose thee, my loss is my love's gain,  
And losing her, my friend hath found that loss;  
Both find each other, and I lose both twain,  
And both for my sake lay on me this cross:*

*But here's the joy; my friend and I are one;  
Sweet flattery! then she loves but me alone.*

*When most I wink, then do mine eyes best see,  
For all the day they view things unrespected;  
But when I sleep, in dreams they look on thee,  
And darkly bright, are bright in dark directed.*

*Then thou, whose shadow shadows doth make bright,  
How would thy shadow's form form happy show  
To the clear day with thy much clearer light,  
When to unseeing eyes thy shade shines so!*

*How would, I say, mine eyes be blessed made  
By looking on thee in the living day,  
When in dead night thy fair imperfect shade  
Through heavy sleep on sightless eyes doth stay!*

*All days are nights to see till I see thee,  
And nights bright days when dreams do show thee me.*

Que tu l'aies n'est pas ce qui fait toute ma douleur,  
Et pourtant l'on peut dire que je l'aimais tendrement;  
Qu'elle t'ait, toi, est la caus' principal' de mes pleurs,  
Une perte en amour qui me touch' plus intimement.

Amoureux offenseurs, ainsi je vous excuse:  
Tu l'aimes, en fait, car tu sais mon amour pour elle;  
Et pour mon bien, pour la même raison ell' m'abuse,  
Souffrant, pour mon bien, que mon ami goûte d'elle.

Si je te perds, mon aimée a ma perte pour gain,  
Et moi la perdant, mon ami cette perte a trouvé;  
Chacun d'eux trouve l'autre, et je perds les deux et chacun,  
Et tous deux, pour mon bien, cett' croix me font porter.

Mais là est la joie: mon ami et moi font un seul;  
Douce illusion! Alors donc, elle n'aim' que moi seul...

C'est quand ils sont le plus clos qu'au mieux mes yeux voient  
Car tout le jour ils regardent des riens dédaignés;  
Mais quand je sommeille, en rêve ils t'observent, toi,  
Et brillant sombrement, brill'nt vers le sombre tournés.

Alors toi, dont a fait l'ombre qu'ombres brillèrent,  
Comm' l'ombre de ta forme aurait forme gracieuse  
Offerte au jour clair dans ta lumièr' bien plus claire,  
Quand est ton ombre aux yeux qui ne voient si radieuse!

Comme mes yeux, je le dis, seraient faits bénis,  
De t'observer alors que vivant est le jour,  
Quand ta belle ombre imparfaite en la morte nuit  
Garde en le lourd sommeil d'yeux sans vue son séjour!

Tous les jours je vois nuits tant que je ne te vois,  
Et les nuits, jours brillants, quand t'offre un rêve à moi.

*If the dull substance of my flesh were thought,  
Injurious distance should not stop my way;  
For then despite of space I would be brought,  
From limits far remote, where thou dost stay.*

*No matter then although my foot did stand  
Upon the farthest earth removed from thee;  
For nimble thought can jump both sea and land  
As soon as think the place where he would be.*

*But ah! thought kills me that I am not thought,  
To leap large lengths of miles when thou art gone,  
But that, so much of earth and water wrought,  
I must attend time's leisure with my moan,*

*Receiving nought by elements so slow  
But heavy tears, badges of either's woe.*

*The other two, slight air and purging fire,  
Are both with thee, wherever I abide;  
The first my thought, the other my desire,  
These present-absent with swift motion slide.*

*For when these quicker elements are gone  
In tender embassy of love to thee,  
My life, being made of four, with two alone  
Sinks down to death, oppressed with melancholy;*

*Until life's composition be recured  
By those swift messengers return'd from thee,  
Who even but now come back again, assured  
Of thy fair health, recounting it to me:*

*This told, I joy; but then no longer glad,  
I send them back again and straight grow sad.*

Si la brute substanc' de ma chair était penser,  
La blessante distanc' n'arrê'trait point mon cours,  
Car alors je serais malgré l'espace porté  
Des plus lointains des confins jusqu'à ton séjour.

Qu'importerait alors que mon pied sur la terre  
Soit posé, qui soit la plus éloignée de toi,  
Car peut l'agile pensée enjamber terre et mer  
Aussitôt qu'elle pense à l'emplac'ment de son choix.

Mais ah! la pensée me tue de n'être pensée,  
Pour faire des bonds de cent lieues quand tu es absent,  
Mais d'être pétri de tant d'eau et terre mêlées,  
Qu'en pleurs je dois me soumettre aux caprices du temps.

Ne recevant, d'éléments si lents, aide en rien,  
Mais lourdes larmes, témoins de nos deux chagrins.

Les deux autres, air vif et feu pour assainir,  
Avec toi, sont tous deux, partout où je réside;  
Le premier, ma pensée, et l'autre mon désir,  
Ils glissent, présents-absents, d'un mouv'ment trop rapide.

Car lorsque sont partis ces plus vifs éléments  
En tendre ambassade d'amour auprès de toi,  
Ma vie, des quatre étant faite, avec deux seul'ment,  
Oppressée de mélancolie, dans la mort choit,

Tant que n'est point le tissu de la vie réparé  
Par ces rapid's messagers retournés de toi,  
Qui encor reviennent à l'instant même, assurés  
De ta belle santé, cela me contant à moi;

J'écoute, avec joie; mais alors, peu longtemps gai,  
Je les renvoie et m'attriste encor sans délai.

*Mine eye and heart are at a mortal war,  
How to divide the conquest of thy sight;  
Mine eye my heart thy picture's sight would bar,  
My heart mine eye the freedom of that right.*

*My heart doth plead that thou in him dost lie,  
A closet never pierced with crystal eyes,  
But the defendant doth that plea deny,  
And says in him thy fair appearance lies.*

*To 'cide this title is impannelled  
A quest of thoughts, all tenants to the heart;  
And by their verdict is determined  
The clear eye's moiety, and the dear heart's part:*

*As thus: mine eye's due is thine outward part,  
And my heart's right, thine inward love of heart.*

*Betwixt mine eye and heart a league is took,  
And each doth good turns now unto the other:  
When that mine eye is famish'd for a look,  
Or heart in love with sighs himself doth smother,*

*With my love's picture then my eye doth feast,  
And to the painted banquet bids my heart;  
Another time mine eye is my heart's guest,  
And in his thoughts of love doth share a part:*

*So, either by thy picture or my love,  
Thy self away, art present still with me;  
For thou not farther than my thoughts canst move,  
And I am still with them, and they with thee;*

*Or, if they sleep, thy picture in my sight  
Awakes my heart, to heart's and eyes' delight.*

Mon œil et mon cœur à mort se livrent la guerre :  
Comment diviser le butin de ton image ?  
Mon œil à mon cœur veut ton image soustraire,  
Mon cœur à mon œil, ce droit à son libre usage.

Mon cœur vient plaider que c'est en lui qu'est ta vie,  
Coffret jamais percé par des yeux de cristal,  
Mais cela qu'il plaid', le défendeur le dénie,  
Et dit qu'est en lui ta belle apparence vitale.

Pour décider de ce titre est constitué  
Un jury de pensers, tous locataires du cœur ;  
Et par leur verdict ainsi sont déterminés  
La part de l'œil clair, du cher cœur le lot meilleur :

À mon œil est due de droit ta part extérieure,  
Et à mon cœur l'amour intérieur de ton cœur.

Entre mon œil et mon cœur un pacte est conclu,  
Et chacun, à présent, pour l'autre a des bontés :  
Quand est mon œil affamé de ne t'avoir vu,  
Ou de soupirs d'amour mon cœur même étouffé,

Mon œil, de l'image de mon amour fait festin,  
Et alors invite à ce banquet peint mon cœur,  
D'autres fois, de mon cœur l'hôte, mon œil le rejoint,  
Et prend part à ses pensers d'amour les meilleurs.

Ainsi donc, par ton image ou par mon amour,  
Toi-même absent, tu demeures présent près de moi ;  
Car toi, pas plus loin que mes pensers tu ne cours,  
Et je demeure avec eux, et eux avec toi.

Ou encor, s'ils dorment, la vue de ton image,  
Éveille mon cœur ; ce délice yeux et cœur partagent.



*How careful was I when I took my way,  
Each trifle under trueſt bars to thruſt,  
That to my use it might unused ſtay  
From hands of falſehood, in ſure wards of truſt !*

*But thou, to whom my jewels trifles are,  
Moſt worthy comfort, now my greateſt grief,  
Thou beſt of deareſt, and mine only care,  
Art left the prey of every vulgar thief.*

*Thee have I not locked up in any cheſt,  
Save where thou art not, though I feel thou art,  
Within the gentle closure of my breaſt,  
From whence at pleaſure thou mayſt come and part ;*

*And even thence thou wilt be ſtol'n I fear,  
For truth proves thievish for a prize ſo dear.*

*Against that time, if ever that time come,  
When I ſhall ſee thee frown on my defects,  
When as thy love hath caſt his utmoſt ſum,  
Called to that audit by advis'd reſpects ;*

*Against that time when thou ſhalt ſtrangely paſs,  
And ſcarcely greet me with that ſun, thine eye,  
When love, converted from the thing it was,  
Shall reaſons find of ſettled gravity ;*

*Against that time do I enſconce me here,  
Within the knowledge of mine own deſert,  
And this my hand, againſt my ſelf uprear,  
To guard the lawful reaſons on thy part :*

*To leave poor me thou haſt the ſtrength of laws,  
Since why to love I can allege no cauſe.*

Comme, en partant, j'eus ſouci de mettre en sûr'té,  
Chaqu' petit rien derrièr' les barreaux les plus sûrs,  
Qu'on n'en use, qu'à mon usage il ſoit réſervé,  
Loin des mains traîtres, ſous garde fidèle et sûre !

Mais toi, auprès de qui ne ſont rien mes rubis,  
Réconfort ſuprême, à préſent ma pire miſère,  
Toi, le meilleur des plus chers, et mon ſeul ſouci,  
En proie je te laiſſe à tous les voleurs vulgaires.

Toi, je ne t'ai enfermé dans aucun écriin,  
Sinon où tu n'es, mais pour mes ſens es pourtant,  
Dans l'enclos tendre et aimant de mon propre ſein,  
Où tu peux être, à loisir, préſent et abſent ;

Et là même où tu ſeras ravi, j'en ai peur,  
Car prix ſi cher, l'ami le plus sûr rend voleur.

Contre ce temps, ſi arrive jamais ce temps-là,  
Où je verrai ton ſourcil froncé ſur mes torts,  
Où ton amour aura fait ſon ſuprême conſtat,  
Exhorté par de ſages conſeils à ce rapport ;

Contre ce temps où tu vas paſſer, étranger,  
Et à peine me ſalueront ces ſoleils, tes yeux,  
Où l'amour, n'étant plus la choſe qu'il a été,  
Trouv'ra reaſons pour prendre un ton grave et ſérieux ;

Contre ce temps je me carre et m'encogne ici,  
Sachant combien eſt pauvre ma propre valeur,  
Et ceci, ma main, contre moi-mêm' je brandis,  
Défendant les légitimes reaſons qu'a ton cœur.

Tu as, pauvre moi, force des lois pour me fuir,  
Car de motif à l'amour je ne peux fournir.

*How heavy do I journey on the way,  
When what I seek, my weary travel's end,  
Doth teach that ease and that repose to say,  
'Thus far the miles are measured from thy friend!'*

*The beast that bears me, tired with my woe,  
Plods dully on, to bear that weight in me,  
As if by some instinct the wretch did know  
His rider lov'd not speed being made from thee.*

*The bloody spur cannot provoke him on,  
That sometimes anger thrusts into his hide,  
Which heavily he answers with a groan,  
More sharp to me than spurring to his side;*

*For that same groan doth put this in my mind,  
My grief lies onward, and my joy behind.*

*Thus can my love excuse the slow offence  
Of my dull bearer when from thee I speed:  
From where thou art why should I haste me thence?  
Till I return, of posting is no need.*

*O! what excuse will my poor beast then find,  
When swift extremity can seem but slow?  
Then should I spur, though mounted on the wind,  
In winged speed no motion shall I know,*

*Then can no horse with my desire keep pace.  
Therefore desire, (of perfect'st love being made)  
Shall neigh, no dull flesh, in his fiery race;  
But love, for love, thus shall excuse my jade-*

*Since from thee going, he went wilful-slow,  
Towards thee I'll run, and give him leave to go.*

Combien c'est pesamment que je fais ce trajet,  
Quand mon but, la fin de mon voyage éreinté,  
Apprend à dire à ce cher repos et cett' paix :  
« Ainsi sont les lieues comptées, de toi à l'aimé! »

La bête de bât portant, lassée, mon chagrin  
Se traîne, abattue de porter ce poids en moi,  
Comm' si la pauvre savait de par quelque instinct  
Que n'aime son maître trop vite s'enfuir loin de toi.

La stimuler ne peut point le sanglant éperon  
Dont quelquefois je perce sa peau, enrageant,  
À quoi, pesamment, d'un geignement ell' répond,  
Pour moi plus cruel que l'éperonn' ment à son flanc;

Car me remet à l'esprit ce geignement-là  
Qu'en avant gît ma peine, et en arrière ma joie.

Ainsi peut l'amour excuser la lente offense  
De mon si triste porteur, quand de toi je fuis :  
Pourquoi me hâter de quitter là ta présence ?  
Jusqu'au retour, nul autre coursier n'est requis.

Quelle excuse, alors, va ma bête piteuse trouver,  
Quand vif galop ne pourra que me sembler lent ?  
Alors qu'ép'onnant, tant bien sur le vent monté,  
En fuite ailée je ne percevrai nul mouv' ment :

Alors ne pourra nul cheval freiner mon désir.  
Aussi, le désir (d'amour parfait étant fait)  
N'étant null' triste chair, feu courant, va hennir ;  
Mais pour l'amour, l'amour excus'ra mon baudet –

Puisqu'à de toi s'en aller, sciemment il fut lent,  
Vers toi je courrai, et le laisserai s'en allant.

*So am I as the rich, whose blessed key,  
Can bring him to his sweet up-locked treasure,  
The which he will not every hour survey,  
For blunting the fine point of seldom pleasure.*

*Therefore are feasts so solemn and so rare,  
Since, seldom coming in the long year set,  
Like stones of worth they thinly placed are,  
Or captain jewels in the carcanet.*

*So is the time that keeps you as my chest,  
Or as the wardrobe which the robe doth hide,  
To make some special instant special-blest,  
By new unfolding his imprisoned pride.*

*Blessed are you whose worthiness gives scope,  
Being had, to triumph, being lacked, to hope.*

*What is your substance, whereof are you made,  
That millions of strange shadows on you tend?  
Since every one hath, every one, one shade,  
And you but one, can every shadow lend.*

*Describe Adonis, and the counterfeit  
Is poorly imitated after you;  
On Helen's cheek all art of beauty set,  
And you in Grecian tires are painted new:*

*Speak of the Spring, and foison of the year,  
The one doth shadow of your beauty show,  
The other as your bounty doth appear;  
And you in every blessed shape we know.*

*In all external grace you have some part,  
But you like none, none you, for constant heart.*

Ainsi je suis, tel le rich', dont la clé bénie  
Peut le conduire à son doux trésor enfermé :  
Il sait qu'il ne faut point qu'à toute heure il l'épie,  
Pour n'émousser le fin dard du plaisir espacé.

Aussi sont les fêtes si solennell's et si rares,  
Puisque arrivant espacées dans la longue année,  
Tels des bijoux de valeur sertis trop épars,  
Ou tels, au collier, les plus précieux des camées.

Ainsi, tel mon écrin est le temps te gardant,  
Ou garde-robe où la robe est cachée à l'œil,  
Pour faire uniqu' ment béni quelque unique instant,  
En déployant, tout nouveau, son captif orgueil.

Béni es-tu donc, dont la valeur donn' licence,  
Étant eu, au triomphe, étant loin, à l'espérance.

Qu'est donc ta substanc', de quelle étoffe es-tu fait,  
De millions d'ombres étranges pour être escorté ?  
Quand n'a chacun qu'une ombre, chacun qu'un reflet,  
Et que toi, un seul, tu peux chaque ombre incarner.

Qu'on décrive Adonis, et la contrefaçon  
Est pauvrement d'après ton modèle imitée ;  
Qu'aux joues d'Hélène tout art et beauté nous mettions,  
Et toi, tu es peint tout de neuf en grecque livrée.

Qu'on parle du printemps et de l'an foisonnant,  
L'un a de l'ombre de ta beauté l'apparence,  
Pour l'autre, c'est comme toi qu'il paraît abondant,  
Et à toi, chaqu' forme bénie qu'on voie, l'on pense.

Tu prends quelque part dans toute la grâce extérieure,  
Mais toi, comme nul, nul toi, plus constant est ton cœur.

*O! how much more doth beauty beauteous seem  
By that sweet ornament which truth doth give.  
The rose looks fair, but fairer we it deem  
For that sweet odour, which doth in it live.*

*The canker blooms have full as deep a dye  
As the perfumed tincture of the roses,  
Hang on such thorns, and play as wantonly  
When summer's breath their masked buds discloses :*

*But, for their virtue only is their show,  
They live unwoo'd, and unrespected fade ;  
Die to themselves. Sweet roses do not so ;  
Of their sweet deaths are sweetest odours made :*

*And so of you, beauteous and lovely youth,  
When that shall vade, my verse distills your truth.*

*Not marble, nor the gilded monuments  
Of princes, shall outlive this powerful rhyme ;  
But you shall shine more bright in these contents  
Than unswept stone, besmear'd with sluttish time.*

*When wasteful war shall statues overturn,  
And broils root out the work of masonry,  
Nor Mars his sword, nor war's quick fire shall burn  
The living record of your memory.*

*'Gainst death, and all oblivious enmity  
Shall you pace forth ; your praise shall still find room  
Even in the eyes of all posterity  
That wear this world out to the ending doom.*

*So, till the judgment that yourself arise,  
You live in this, and dwell in lovers' eyes.*

Oh ! combien plus paraît la beauté embellie  
Du doux ornement que lui donne la loyauté.  
La rose on voit jolie, mais on tient plus jolie  
Du doux parfum qui vit, en son sein abrité.

Les fleurs d'églantier ont couleur tout aussi vive  
Que la teinture odoriférante des roses,  
Aux mêmes haies pendent, et jouent aussi lascives  
Quand souffles d'été leurs bourgeons masqués déclosent.

Mais, leur vertu étant en leur seule apparence,  
Ell's vivent sans soupirant et se fan'nt sans respect,  
Mourant seules. Si douces, les roses ont plus de chance :  
De leurs morts douces sont les plus doux parfums faits.

Et ainsi, toi fanée, jeune et belle âme aimée,  
Ta loyauté par mes vers sera distillée.

Ni marbre, ni monuments tout décorés d'or  
Des princes, n'auront plus longu' vie que ces vers puissants ;  
Mais toi, en ces mètres, tu vas briller plus fort  
Que pierre oubliée que souille un temps négligent.

Quand guerre ruineuse mettra les statues à terre,  
Et que querelles ras'ront le travail des maçons,  
Ni Mars et son fer, ni le feu vif de la guerre  
De ta mémoire le livre vivant ne brûl'ront.

Contre la mort et toute oublieuse âcreté  
Tu vas, t'avancant ; et va, ta louange, toujours  
Trouver place, aux yeux mêm's de toute postérité  
Qui use ce mond' jusqu'à la fin de ses jours.

Ainsi, attendant qu'au Jug'ment tu ressuscites,  
Tu vis ici et les yeux des amants habites.

*Sweet love, renew thy force ; be it not said  
Thy edge should blunter be than appetite,  
Which but to-day by feeding is allayed,  
To-morrow sharpened in his former might :*

*So, love, be thou, although to-day thou fill  
Thy hungry eyes, even till they wink with fulness,  
To-morrow see again, and do not kill  
The spirit of love, with a perpetual dulness.*

*Let this sad interim like the ocean be  
Which parts the shore, where two contracted new  
Come daily to the banks, that when they see  
Return of love, more blest may be the view ;*

*As call it winter, which being full of care,  
Makes summer's welcome, thrice more wished, more rare.*

*Being your slave what should I do but tend  
Upon the hours, and times of your desire ?  
I have no precious time at all to spend ;  
Nor services to do, till you require.*

*Nor dare I chide the world without end hour,  
Whilst I, my sovereign, watch the clock for you,  
Nor think the bitterness of absence sour,  
When you have bid your servant once adieu ;*

*Nor dare I question with my jealous thought  
Where you may be, or your affairs suppose,  
But, like a sad slave, stay and think of nought  
Save, where you are, how happy you make those.*

*So true a fool is love, that in your will,  
Though you do anything, he thinks no ill.*

Doux amour, renouvelle ta force ; qu'on ne dise  
Ton désir plus que ton appétit émuoussé,  
Qui n'est calmé qu'aujourd'hui par la gourmandise,  
Demain aussi puissamment qu'hier aiguisé :

Amour, sois ainsi, si même aujourd'hui tu remplis  
Tes yeux affamés, au point que pleins ils se ferment,  
Demain, que tu voies encore, et n'aies point occis  
L'esprit de l'amour d'un somnolence sans terme.

Fais que ce triste intérim soit tel l'océan,  
Qui sépare les bords où deux nouveaux compagnons  
Vont tous les jours au rivag', pour qu'alors voyant  
L'amour qui revient, soit plus bénie la vision.

Ou nomme cela hiver, qui étant plein d'égards,  
Rend l'été bienvenu, trois fois plus chéri, plus rare.

Étant ton esclave, que faire, sinon m'attacher  
Aux heur's et à tous les instants de ton désir ?  
Je n'ai aucun temps précieux à me réserver,  
Ni de service à faire si n'est là ton plaisir,

Ni n'ose gronder le monde infini de ces heures,  
Quand j'ai moi, mon prince, pour toi sur l'horloge les yeux,  
Ni même penser que l'amère absence a aigreur,  
Une fois qu'à ton serviteur tu as dis adieu ;

Ni n'osent s'enquérir mes pensers si jaloux  
De là où tu peux être, ou sonder tes affaires,  
Mais triste esclave, j'attends et ne pens' rien du tout,  
Sinon comme heureux, où tu es, tu dois les faire.

Un si vrai fol est l'amour, que, dans tes instincts,  
Quoi que tu fasses il pens' que de mal n'est point.



*That god forbid, that made me first your slave,  
I should in thought control your times of pleasure,  
Or at your hand the account of hours to crave,  
Being your vassal, bound to stay your leisure !*

*O ! let me suffer, being at your beck,  
The imprison'd absence of your liberty ;  
And patience, tame to sufferance, bide each check,  
Without accusing you of injury.*

*Be where you list, your charter is so strong  
That you yourself may privilege your time  
To what you will ; to you it doth belong  
Yourself to pardon of self-doing crime.*

*I am to wait, though waiting so be hell,  
Not blame your pleasure be it ill or well.*

*If there be nothing new, but that which is  
Hath been before, how are our brains beguil'd,  
Which labouring for invention bear amiss  
The second burthen of a former child.*

*Oh that record could with a backward look,  
Even of five hundred courses of the sun,  
Show me your image in some antique book,  
Since mind at first in character was done,*

*That I might see what the old world could say  
To this composed wonder of your frame ;  
Whether we are mended, or where better they,  
Or whether revolution be the same.*

*Oh sure I am the wits of former days,  
To subjects worse have given admiring praise.*

Ne veuille ce dieu, qui d'abord ton esclave me fit,  
Que j'aïlle, en pensée, contrôler tes temps de plaisir,  
Ou qu'à ta main je demande des heures récit,  
Étant ton vassal qui doit servir tes loisirs.

Oh ! étant là à tes ordres, laiss'-moi l'absence  
Prisonnière souffrir, qu'engendre ta liberté ;  
Et par souffrance soumise, qu'endur' la patience  
Tout rejet, sans t'accuser de m'avoir blessé.

Sois donc où tu veux, tu as si total blanc-seing  
Que toi-même tu peux choisir où passer ton temps  
Au gré de tes instincts ; c'est à toi qu'appartient  
De toi-même t'absoudre, contre toi-même fautant.

J'attendrai, quoique un enfer ainsi soit d'attendre,  
Ton plaisir ne blâmant, qu'il soit malin ou tendre.

Si rien n'est nouveau mais que ce qui est vivant  
Fut déjà, combien nos cerveaux sont abusés,  
Qui mal à propos, à l'invention s'efforçant,  
Portent le second poids d'un enfant du passé.

Oh, si pouvait l'histoire, d'un regard en arrière  
Sur bien cinq cents parcours du soleil pour le moins,  
M'offrir ton image en quelque album séculaire  
Du temps où connut l'âm' son premier écrivain,

Que je voie ce qu'aurait pu dire un monde si vieux  
De ce miracle limpide de ta charpente ;  
Si amendés l'on est, ou si eux valaient mieux,  
Ou si la révolution est équivalente.

Oh, j'en suis sur, les esprits des époques passées,  
De pires objets ont fait la louange extasiée.

Sébastien Stoskopff :  
*Vanité au cadran solaire*  
(1630)



60

*Like as the waves make towards the pebbled shore,  
So do our minutes hasten to their end;  
Each changing place with that which goes before,  
In sequent toil all forwards do contend.*

*Nativity, once in the main of light,  
Crawls to maturity, wherewith being crown'd,  
Crooked eclipses 'gainst his glory fight,  
And Time that gave doth now his gift confound.*

*Time doth transfix the flourish set on youth  
And delves the parallels in beauty's brow,  
Feeds on the rarities of nature's truth,  
And nothing stands but for his scythe to mow :*

*And yet to times in hope, my verse shall stand  
Praising thy worth, despite his cruel hand.*

88

60

Tout comme les vagues se press'nt vers la plag' de galets,  
Ainsi nos minutes se précipit'nt vers leur fin,  
Chacun' prend la place de cell' qui la précédait,  
Tout's à leur tour s'empres'nt de courir à demain.

La naissance, autrefois au cœur de la lumière,  
Se traîn' jusqu'à l'âge adulte, son couronn' ment,  
Où à sa gloire de torves éclipses font guerre,  
Et le Temps qui donna, alors son don reprend.

Le Temps, la jeunesse en sa floraison perfore,  
Et il creuse, au front de la beauté, les sillons,  
Ce qu'a Nature de rare et de vrai, il dévore  
Et rien ne vit dont ne fasse sa faux moisson :

Et pourtant, j'ai espoir qu'au temps survivront mes rimes,  
Louant ta valeur, malgré sa main qui abîme.

89

*Is it thy will, thy image should keep open  
My heavy eyelids to the weary night?  
Dost thou desire my slumbers should be broken,  
While shadows like to thee do mock my sight?*

*Is it thy spirit that thou send'st from thee  
So far from home into my deeds to pry,  
To find out shames and idle hours in me,  
The scope and tenor of thy jealousy?*

*O, no! thy love, though much, is not so great:  
It is my love that keeps mine eye awake:  
Mine own true love that doth my rest defeat,  
To play the watchman ever for thy sake:*

*For thee watch I, whilst thou dost wake elsewhere,  
From me far off, with others all too near.*

*Sin of self-love possesseth all mine eye  
And all my soul, and all my every part;  
And for this sin there is no remedy,  
It is so grounded inward in my heart.*

*Methinks no face so gracious is as mine,  
No shape so true, no truth of such account;  
And for myself mine own worth do define,  
As I all other in all worths surmount.*

*But when my glass shows me myself indeed  
Beated and chopp'd with tanned antiquity,  
Mine own self-love quite contrary I read;  
Self so self-loving were iniquity.*

*'Tis thee, myself, that for myself I praise,  
Painting my age with beauty of thy days.*

Est-c' donc ton vœu, que maintienn' ton image ouvertes  
Mes lourdes paupières au long de ma lasse nuit ?  
Désirerais-tu que mes sommeils me désertent  
Pendant que des ombres de toi de ma vue se rient ?

Est-c' donc ton esprit que tu envoies hors de toi  
Si loin de chez lui, mes actes pour qu'il épie,  
Pour honte et heure indolente trouver en moi,  
La profondeur et teneur de ta jalousie ?

Oh non ! ton amour, bien que grand, n'est point si haut :  
C'est mon amour qui mon œil éveillé maintient :  
Mon propre vrai amour qui défait mon repos,  
Pour, à jamais, jouer au veilleur pour ton bien :

Pour toi je veille, et tu veilles ailleurs cependant,  
De moi fort loin, des autres trop près t'approchant.

Tout mon œil, péché d'amour de soi-même obsède,  
Et tout en mon âme, et toute ma part extérieure,  
Et il n'existe pour ce péché nul remède,  
Enraciné qu'il est, si profond dans mon cœur.

Null' face aussi gracieus' que la mienn', m'est avis,  
Null' forme aussi vraie, nul homme aussi véridique ;  
Et par moi-même est mon propre prix défini,  
Puisque, tout prix qu'ait tout autre, je suis unique.

Mais quand moi-même me montre ma glace, vraiment,  
Battu et haché, tanné par l'antiquité,  
Mon propre amour de moi-même, je lis autrement ;  
Un soi s'aimant tant soi-même est iniquité.

C'est toi (moi-mêm'), pour moi-mêm', que je loue tou-  
Peignant mon âge avec la beauté de tes jours. [jours,

*Against my love shall be as I am now,  
With time's injurious hand crushed and o'erworn;  
When hours have drained his blood and filled his brow  
With lines and wrinkles; when his youthful morn*

*Hath travelled on to age's steepy night,  
And all those beauties whereof now he's king  
Are vanishing, or vanished out of sight,  
Stealing away the treasure of his spring:*

*For such a time do I now fortify  
Against confounding age's cruel knife,  
That he shall never cut from memory  
My sweet love's beauty, though my lover's life.*

*His beauty shall in these black lines be seen,  
And they shall live, and he in them still green.*

*When I have seen by Time's fell hand defaced  
The rich proud cost of outworn buried age;  
When sometime lofty towers I see down-razed,  
And brass eternal slave to mortal rage;*

*When I have seen the hungry ocean gain  
Advantage on the kingdom of the shore,  
And the firm soil win of the watery main,  
Increasing store with loss, and loss with store;*

*When I have seen such interchange of state,  
Or state itself confounded to decay;  
Ruin hath taught me thus to ruminat  
That Time will come and take my love away.*

*This thought is as a death which cannot choose  
But weep to have that which it fears to lose.*

Pour le jour où, comme moi, sera mon ami,  
Par l'injurieux' main du temps usé et brisé,  
Quand heures auront drainé tout son sang et rempli  
Son front de lignes et rides, qu'aura voyagé

Son jeune matin jusqu'à l'âge à l'abrupte nuit,  
Et tout' beauté qu'à ce jour il régite encor  
En partie fui, ou bien hors de vue déjà fui,  
En lui volant de son cher printemps le trésor :

Pour un tel temps aujourd'hui je me fortifie,  
Que l'âge si destructeur au couteau cruel  
Jamais ne retranch' des mémoires, s'il prend sa vie,  
Beauté qu'eut mon doux amour, mon amour mortel.

En lignes noir's feront voir sa beauté ces vers,  
Et ils vivront, et en eux, il restera vert.

Quand je vois, d'une main létale, le Temps défaire  
Le riche prix fier des tombeaux où usé gît l'âge;  
Quand des tours, jadis haut's, je vois rasées, à terre,  
Et esclave, le bronze éternel, d'un' mortell' rage;

Quand je vois, ainsi qu'un affamé, l'océan  
Au royaum' du rivag' reprendre du terrain  
Et la terr' ferme loin dans la mer avançant,  
Gain accroissant avec perte, et perte avec gain;

Quand je vois donc que tels sont, changeants, les états,  
Ou que l'état lui-même est détruit et broyé;  
M'apprend la ruine à ruminer là ce constat:  
Le Temps va venir et mon amour me voler.

Cette idée, elle est comme un' mort, dont le choix n'est  
Que pleurer, d'avoir ce dont la perte l'effraie.



*Since brass, nor stone, nor earth, nor boundless sea,  
But sad mortality o'ersways their power,  
How with this rage shall beauty hold a plea,  
Whose action is no stronger than a flower?*

*O! how shall summer's honey breath hold out,  
Against the wrackful siege of battering days,  
When rocks impregnable are not so stout,  
Nor gates of steel so strong but Time decays?*

*O fearful meditation! where, alack,  
Shall Time's best jewel from Time's chest lie hid?  
Or what strong hand can hold his swift foot back?  
Or who his spoil of beauty can forbid?*

*O! none, unless this miracle have might,  
That in black ink my love may still shine bright.*

*Tired with all these, for restful death I cry,  
As to behold desert a beggar born,  
And needy nothing trimm'd in jollity,  
And purest faith unhappily forsworn,*

*And gilded honour shamefully misplaced,  
And maiden virtue rudely strumpeted,  
And right perfection wrongfully disgraced,  
And strength by limping sway disabled*

*And art made tongue-tied by authority,  
And folly, doctor-like, controlling skill,  
And simple truth miscalled simplicity,  
And captive good attending captain ill:*

*Tired with all these, from these would I be gone,  
Save that, to die, I leave my love alone.*

Si ni bronze, ni pierre, ni terre, ni mer infinie,  
N'ont de la triste mortalité la vigueur,  
Comment, contre cett' rag', tiendra donc plaidoirie  
La beauté, dont n'est plus forte l'action qu'une fleur?

Comment tiendra le souffle de miel de l'été  
Contre l'assaut ravageur des jours harassants,  
Quand n'est si dur et invulnérable rocher,  
Si forte porte d'acier, que ne broie le Temps?

Oh las, effrayant penser! comment divertir  
Des coffres du Temps, du Temps la plus pure des gemmes?  
Ou quelle main forte peut son pas vif retenir?  
Ou qui interdire son sac de la beauté même?

Oh nul, à moins que n'ait ce miracle pouvoir:  
Que clair brille encor mon amour en encre noire.

Las de tout ça, j'aspire à la mort reposante:  
Comm' de voir né le mérite pour être mendiant,  
Et gaiement parées des nullités indigentes,  
Et la plus pur' loyauté trahie tristement,

Et l'honneur doré honteus' ment mal réparti,  
Et la vierge vertu crûment prostituée,  
Et le juste et parfait qu'à tort l'on disgracie,  
Et par un pouvoir boiteux la force entravée,

Et l'art à la langue liée par l'autorité,  
Et la science régie par la folie doctorale,  
Et le simple et vrai mal nommé simplicité,  
Et le Bien captif servant le capitain' Mal:

Las de tout ça, de tout ça je voudrais m'enfuir,  
Si laisser seul mon amour, n'était de mourir.



*Ah ! wherefore with infection should he live,  
And with his presence grace impiety,  
That sin by him advantage should achieve,  
And lace itself with his society ?*

*Why should false painting imitate his cheek,  
And steal dead seeming of his living hue ?  
Why should poor beauty indirectly seek  
Roses of shadow, since his rose is true ?*

*Why should he live, now Nature bankrupt is,  
Beggared of blood to blush through lively veins ?  
For she hath no exchequer now but his,  
And proud of many, lives upon his gains.*

*O ! him she stores, to show what wealth she had  
In days long since, before these last so bad.*

*Thus is his cheek the map of days outworn,  
When beauty lived and died as flowers do now,  
Before these bastard signs of fair were born,  
Or durst inhabit on a living brow ;*

*Before the golden tresses of the dead,  
The right of sepulchres, were shorn away,  
To live a second life on second head ;  
Ere beauty's dead fleece made another gay :*

*In him those holy antique hours are seen,  
Without all ornament, itself and true,  
Making no summer of another's green,  
Robbing no old to dress his beauty new ;*

*And him as for a map doth Nature store,  
To show false Art what beauty was of yore.*

Ah ! pourquoi donc vivrait-il avec l'infection,  
Et par sa présenc' gracierait-il l'impiété,  
Afin que le péché trouve en lui sa caution,  
Et s'adonne de dentelle en sa société ?

Pourquoi donc imit'raient sa joue de faux pastels,  
Et voleraient-ils aspect mort à son vif teint frais ?  
Pourquoi la pauvre beauté, biaisant, voudrait-elle  
Des ombres de roses, puisque sa rose est la vraie ?

Pourquoi vivrait-il, Nature étant là faillie,  
Mendiant le sang qui rougit les vaisseaux vivants ?  
Car plus aucun trésor ell' n'a là, sinon lui,  
Et fièr' de tant d'autres, vit de son excédent.

Oh lui, ell' retient, pour montrer quell' richesse eurent  
Ses jours lointains, bien avant ces derniers, si durs.

Ainsi est sa joue la carte des jours usés,  
Quand vivait et mourait beauté, comme là les fleurs,  
Avant que ces vils ersatzs de grâce soient nés,  
Ou osent un front vivant se donner pour demeure ;

Avant que soient les tresses en or de ces morts,  
Appartenant de droit aux sépulcres, tranchées,  
Pour second' vie sur seconde têt' vivre encor ;  
Que morte toison de beauté un autre égaie :

En lui l'on peut voir ces heures sacrées et antiques,  
De tout ornement dépourvues, elles-mêmes et vraies,  
Nul été ne faisant du vert d'un autre, uniques,  
Au vieux ne volant, leur beauté, nul neuf attrait ;

Et lui, comme un' carte, Nature retient là,  
Pour, à l'art faux, montrer la beauté d'autrefois.

*Those parts of thee that the world's eye doth view  
Want nothing that the thought of hearts can mend;  
All tongues, the voice of souls, give thee that due,  
Uttering bare truth, even so as foes commend.*

*Thy outward thus with outward praise is crown'd;  
But those same tongues, that give thee so thine own,  
In other accents do this praise confound  
By seeing farther than the eye hath shown.*

*They look into the beauty of thy mind,  
And that in guess they measure by thy deeds;  
Then, churls, their thoughts, although their eyes were kind,  
To thy fair flower add the rank smell of weeds:*

*But why thy odour matcheth not thy show,  
The soil is this, that thou dost common grow.*

*That thou art blamed shall not be thy defect,  
For slander's mark was ever yet the fair;  
The ornament of beauty is suspect,  
A crow that flies in heaven's sweetest air.*

*So thou be good, slander doth but approve  
Thy worth the greater, being wooed of time;  
For canker vice the sweetest buds doth love,  
And thou present'st a pure unstained prime.*

*Thou hast passed by the ambush of young days  
Either not assailed, or victor being charged;  
Yet this thy praise cannot be so thy praise,  
To tie up envy, evermore enlarged,*

*If some suspect of ill masked not thy show,  
Then thou alone kingdoms of hearts shouldst owe.*

Ces parts de toi que l'œil de ce monde aperçut,  
N'ont rien que pourrait la pensée des cœurs parfaire;  
Tout's langues, les voix des âm's, te l'accordent, ce dû,  
Leurs mots si nûment vrais que l'enn'mi y adhère.

L'élog' du dehors couronne ainsi tes dehors;  
Mais ces mêm's langu's, t'accordant ce qui est à toi,  
Défont cet éloge par d'autres accents encor,  
Plus loin voyant là que ce que l'œil ne montra,

Regardent en la beauté de ton bel esprit,  
Et elle, à tes actes au jugé la mesurent,  
Alors leur basse pensée, non leurs yeux, tes amis,  
Ajoute, à ta fleur gracieuse, odeur d'herbe sûre:

Mais si, ce que tu montres, dément ton parfum,  
La cause en est que tu crois en un sol commun.

Tu ne seras en défaut si tu es blâmé,  
Car toujours fut la grâce cible du libelle,  
Le soupçon étant l'ornement de la beauté,  
Un corbeau, volant dans l'air le plus doux du ciel.

Le libelle ne fait que prouver, si tu es bon,  
Ton plus grand prix, étant courtisé par le temps;  
Car aime le vers du vic' les plus doux des bourgeons,  
Et toi, tu présentes un pur et sans tache printemps.

Les embûches des jours de jeunesse tu traversas,  
Ou point attaqué, ou victorieux, assailli;  
Mais ton éloge, éloge si haut ne sera  
Qu'il puisse enchaîner l'envie, qui toujours grandit;

Si n'ombrait, ce que tu montres, soupçon malin,  
Alors les royaumes des cœurs ne seraient que tiens.

*No longer mourn for me when I am dead  
Than you shall hear the surly sullen bell  
Give warning to the world that I am fled  
From this vile world with vilest worms to dwell :*

*Nay, if you read this line, remember not  
The hand that writ it, for I love you so,  
That I in your sweet thoughts would be forgot,  
If thinking on me then should make you woe.*

*O ! if, I say, you look upon this verse,  
When I perhaps compounded am with clay,  
Do not so much as my poor name rehearse ;  
But let your love even with my life decay ;*

*Leſt the wiſe world ſhould look into your moan,  
And mock you with me after I am gone.*

*O ! leſt the world ſhould taſk you to recite  
What merit lived in me, that you ſhould love  
After my death, – dear love, forget me quite,  
For you in me can nothing worthy prove.*

*Unless you would devise some virtuous lie,  
To do more for me than mine own desert,  
And hang more praise upon deceased I  
Than niggard truth would willingly impart :*

*O ! leſt your true love may ſeem falſe in this  
That you for love ſpeak well of me untrue,  
My name be buried where my body is,  
And live no more to ſhame nor me nor you.*

*For I am ſhamed by that which I bring forth,  
And ſo ſhould you, to love things nothing worth.*

Ne pleure ſur moi plus longtemps quand je ſerai mort  
Que tu n’ouïras le glas taciturne et amer  
Au monde donner avis qu’aura fui mon corps  
Ce vil monde, pour demeurer près des plus vils vers :

Non, ſi tu liſ ces lignes, que ſoit oubliée  
La main qui les écrivit, car je t’aime tell’ment  
Que je préfère être abſent de tes douces penſées,  
Si alors penſer à moi doit t’être tourment.

Oh, je le diſ, ſi ces vers tu reviens ſcruter,  
Quand moi je ſerai peut-être diſſous en terre,  
Ne faiſ ſi peu que mon pauvre nom répéter,  
Mais laiſſe avec ma vie ton amour ſe défaire ;

De peur que ſcrute un monde trop fin ton chagrin,  
Et qu’il te moque avec moi quand je ſerai loin.

De peur que le monde exig’ que tu lui récites  
En moi quel mérite vivait que tu doives aimer  
Après ma mort – cher amour, oublie moi bien vite,  
Car en moi, rien de valeur tu ne peux montrer.

Sauf à commettre quelque menſong’ vertueux,  
Pour en fair’ plus qu’il n’eſt dû à mon peu de gloire,  
Et moi décédé, me donner pour plus précieux  
Que n’en voudrait convenir vérité avare.

De peur qu’un amour vrai ſemble faux en cela  
Que par amour tu me rends un éloge indû,  
Soit enterré mon nom où mon corps le ſera,  
Et honte pour moi ni pour toi, qu’il ne vive donc plus.

Car honte eſt pour moi cela que je faiſ paraître,  
Et pour toi, d’aimer des riens ſans valeur doit l’être.

*That time of year thou may'st in me behold  
When yellow leaves, or none, or few, do hang  
Upon those boughs which shake against the cold,  
Bare ruin'd choirs, where late the sweet birds sang.*

*In me thou see'st the twilight of such day  
As after sunset fadeth in the west,  
Which by and by black night doth take away,  
Death's second self, that seals up all in rest.*

*In me thou see'st the glowing of such fire  
That on the ashes of his youth doth lie,  
As the death-bed whereon it must expire  
Consumed with that which it was nourish'd by.*

*This thou perceiv'st, which makes thy love more strong,  
To love that well which thou must leave ere long.*

*But be contented when that fell arrest  
Without all bail shall carry me away,  
My life hath in this line some interest,  
Which for memorial still with thee shall stay.*

*When thou reviewest this, thou dost review  
The very part was consecrate to thee:  
The earth can have but earth, which is his due;  
My spirit is thine, the better part of me:*

*So then thou hast but lost the dregs of life,  
The prey of worms, my body being dead;  
The coward conquest of a wretch's knife,  
Too base of thee to be remembered.*

*The worth of that is that which it contains,  
And that is this, and this with thee remains.*

Ce temps de l'année tu peux observer en moi,  
Quand pendent des feuilles jaunies, ou aucune, ou guère,  
À ces rameaux qui tremblent transis par le froid,  
Chœurs nus en ruine où chantaient doux oiseaux hier.

En moi tu peux voir le crépuscul' d'un' journée  
Qui à l'ouest s'éteint au coucher du soleil,  
Étant, peu à peu, par la nuit noire emportée,  
Le double de la mort, scellant tout en sommeil.

En moi tu peux voir le rougeoiement d'un brasier  
Qui là, sur les cendres de sa jeunesse, gît,  
Ce lit de mort sur lequel il doit expirer,  
Consumé par cela par quoi il fut nourri.

Ceci tu perçois, qui rend ton amour plus haut,  
Pour aimer bien ce que tu dois perdre bientôt.

Mais pourtant, sois serein, quand ce légal arrêt  
Viendra m'emporter en refusant tout' caution,  
Ma vie attend de ces lignes quelque intérêt,  
Qui toujours, mon mémorial pour toi, resteront.

Quand ceci tu revois, tu passes en revue  
La part qui fut justement consacrée à toi:  
La terre ne peut avoir que la terr' – c'est son dû – ;  
Mon esprit est à toi, la meilleur' part de moi.

Ainsi tu ne perdras que la lie de la vie,  
La proie des vers que sera ma dépouille mortelle,  
La pleutre conquête du fer d'un vil bandit,  
Trop basse et indigne pour que tu t'en rappelles.

Le prix de cela est ce que cela contient,  
Et c'est ceci, cela, et ceci reste tien.



Le Caravage : *Saint Jérôme écrivant* (1607-1608)



*So are you to my thoughts as food to life,  
Or as sweet-season'd showers are to the ground;  
And for the peace of you I hold such strife  
As 'twixt a miser and his wealth is found.*

*Now proud as an enjoyer, and anon  
Doubting the filching age will steal his treasure;  
Now counting best to be with you alone,  
Then better'd that the world may see my pleasure:*

*Sometime all full with feasting on your sight,  
And by and by clean starved for a look;  
Possessing or pursuing no delight  
Save what is had, or must from you be took.*

*Thus do I pine and surfeit day by day,  
Or gluttoning on all, or all away.*

*Why is my verse so barren of new pride,  
So far from variation or quick change?  
Why with the time do I not glance aside  
To new-found methods, and to compounds strange?*

*Why write I still all one, ever the same,  
And keep invention in a noted weed,  
That every word doth almost tell my name,  
Showing their birth, and where they did proceed?*

*O! know sweet love I always write of you,  
And you and love are still my argument;  
So all my best is dressing old words new,  
Spending again what is already spent:*

*For as the sun is daily new and old,  
So is my love still telling what is told.*

Tu es à mes pensées comm' la chère à la vie,  
Ou comme au sol les ondées de douce saison,  
Et pour la paix de toi je subis le conflit  
Que l'on trouve entre un avare et ses possessions,

Tantôt fier, comme un jouisseur, et en moins de deux  
Craignant qu'aïlle un âge escroc son trésor cueillir,  
Tantôt jugeant qu'être seul avec toi est le mieux,  
Puis qu'est mieux, au monde, de montrer mon plaisir :

Parfois tout plein du festin de ton apparence,  
Et puis, peu à peu, d'un regard tout affamé;  
Ne possédant ou cherchant de réjouissance,  
Sinon ce que j'ai, ou que je dois te voler.

Ainsi donc, de jour en jour je jeûne et festoie,  
Ou je me gorge de tout, ou bien tout s'en va.

Pourquoi est mon vers si pauvre en nouvelle fierté,  
Si loin de la variation ou des vifs écarts ?  
Pourquoi ne lorgné-je ce qu'a ce temps trouvé  
De nouveaux procédés et de mélanges bizarres ?

Pourquoi donc écris-je tout un, et toujours ainsi,  
Et gardé-je à l'invention un habit connu,  
Si bien que mon moindre mot mon nom presque dit,  
Montrant là sa naissance, et d'où il est venu ?

Oh sach', doux amour, que j'écris sur toi encore,  
Et que toujours mes sujets sont l'amour et toi,  
Ainsi, tout au mieux, vieux mots de neuf je décore,  
Redépensant ce qui dépensé fut déjà :

Car comme est neuf et vieux le soleil tous les jours,  
Ainsi ce qui fut dit mon amour dit toujours.

*Thy glass will show thee how thy beauties wear,  
Thy dial how thy precious minutes waste ;  
The vacant leaves thy mind's imprint will bear,  
And of this book this learning mayst thou taste :*

*The wrinkles which thy glass will truly show  
Of mouthèd graves will give thee memory ;  
Thou by thy dial's shady stealth mayst know  
Time's thievish progress to eternity.*

*Look what thy memory cannot contain,  
Commit to these waste blanks, and thou shalt find  
Those children nursed, delivered from thy brain,  
To take a new acquaintance of thy mind.*

*These offices, so oft as thou wilt look,  
Shall profit thee and much enrich thy book.*

*So oft have I invoked thee for my Muse,  
And found such fair assistance in my verse  
As every alien pen hath got my use  
And under thee their poesy disperse.*

*Thine eyes, that taught the dumb on high to sing  
And heavy ignorance aloft to fly,  
Have added feathers to the learned's wing  
And given grace a double majesty.*

*Yet be most proud of that which I compile,  
Whose influence is thine, and born of thee :  
In others' works thou dost but mend the style,  
And arts with thy sweet graces graced be ;*

*But thou art all my art, and dost advance  
As high as learning, my rude ignorance.*

Ton miroir montrera comment tes beautés fuient,  
Ton cadran, comment tes précieuses minutes s'en vont ;  
Les blancs feuillets verront s'imprimer ton esprit,  
Et en ce livre ceci sera ta leçon :

Les rides que ton miroir fidèl'ment montrera  
Te remettront en mémoire les tombeaux béants ;  
Voyant au cadran l'ombre ramper tu sauras  
Qu'en voleur, s'encourt à l'éternité le temps.

Tout cela que ta mémoire ne peut contenir,  
Confie-le à ces vierges pages et bientôt  
Tu verras ces enfants de ton cerveau grandir,  
Pour faire de ton esprit connaissance à nouveau.

Ces devoirs, si souvent que tes regards s'y livrent,  
Feront ton profit et enrichiront ton livre.

Si souvent je t'ai invoqué comme ma Muse,  
Et pour mes vers ai trouvé si belle assistance  
Que tout comme moi, toute plume étrangère en use  
Et sa poésie sous ton égide dispense.

Tes yeux, qui apprirent aux muets à chanter haut  
Et à la lourde ignorance à voler dans l'air,  
Ajoutèrent, aux ails des savants, des plumes d'oiseau  
Et double majesté à la grâce octroyèrent.

Pourtant, soit plus fier de cela que je compile,  
Qui est sous ton influence, et de toi est né :  
D'œuvres d'autrui tu ne fais qu'amender le style,  
Et les arts en tes douces grâces grâce ont puisé ;

Mais tu es tout ce qui fait mon art, et amènes  
Si haut qu'au savoir mon ignorance si pleine.

*Whilst I alone did call upon thy aid,  
My verse alone had all thy gentle grace;  
But now my gracious numbers are decayed,  
And my sick Muse doth give an other place.*

*I grant, sweet love, thy lovely argument  
Deserves the travail of a worthier pen;  
Yet what of thee thy poet doth invent  
He robs thee of, and pays it thee again.*

*He lends thee virtue, and he stole that word  
From thy behaviour; beauty doth he give,  
And found it in thy cheek: he can afford  
No praise to thee, but what in thee doth live.*

*Then thank him not for that which he doth say,  
Since what he owes thee, thou thyself dost pay.*

*O! how I faint when I of you do write,  
Knowing a better spirit doth use your name,  
And in the praise thereof spends all his might,  
To make me tongue-tied speaking of your fame.*

*But since your worth, wide as the ocean is,  
The humble as the proudest sail doth bear,  
My saucy bark, inferior far to his,  
On your broad main doth wilfully appear.*

*Your shallowest help will hold me up afloat,  
Whilst he upon your soundless deep doth ride;  
Or, being wracked, I am a worthless boat,  
He of tall building, and of goodly pride:*

*Then if he thrive and I be cast away,  
The worst was this, my love was my decay.*

Quand moi seul, je venais ton aide demander,  
Mes vers seuls recevaient toute ta noble grâce;  
Mais à présent mes mètres gracieux sont fanés,  
Et ma Muse malade à une autre octroie sa place.

C'est vrai, doux amour, ton aimable thématique  
Mérite de plume de plus de valeur l'effort;  
Pourtant ce que ton poète, à ta gloire, fabrique,  
Il te dérobe, et puis là te repaie encor.

Il te prête vertu, et ce mot, il le vola  
À ton comportement; la beauté il octroie,  
Et en ta joue la trouva, et donc ne pourra  
Louer en toi que ce qui déjà vit en toi.

Alors, ne le remercie pour cela qu'il dit,  
Puisque ce qu'il te doit, tu le paies, et non lui.

Oh, quand j'écris sur toi, combien donc je perds cœur,  
Sachant qu'un meilleur esprit utilise ton nom,  
Et dépense, à le louer, toute sa vigueur,  
Afin de lier ma langue chantant ton renom.

Mais puisque est ta valeur comme un grand océan,  
Qui porte la voile humble tout comm' la plus fière:  
Bien inférieur au sien, mon esquif insolent  
Apparaît, obstiné, au large sur ta mer.

Tes eaux les plus basses m'aid'ront à rester à flot,  
Pendant qu'il navigu'ra sur tes fonds insondables;  
Ou bien, sombrant, sera sans valeur mon bateau,  
Le sien de haut bord, et d'un' fierté admirable:

Alors, s'il prospère et que moi je fais naufrage,  
Le pire sera que fut mon amour mon ravage.

*Or I shall live, your epitaph to make,  
Or you survive, when I in earth am rotten,  
From hence your memory death cannot take,  
Although in me each part will be forgotten.*

*Your name from hence immortal life shall have,  
Though I, once gone, to all the world must die.  
The earth can yield me but a common grave,  
When you entombèd in men's eyes shall lie.*

*Your monument shall be my gentle verse,  
Which eyes not yet created shall o'er-read,  
And tongues to be your being shall rehearse  
When all the breathers of this world are dead.*

*You still shall live — such virtue hath my pen —  
Where breath most breathes, ev'n in the mouths of men.*

*I grant thou wert not married to my Muse,  
And therefore mayst without attaint o'erlook  
The dedicated words which writers use  
Of their fair subject, blessing every book.*

*Thou art as fair in knowledge as in hue,  
Finding thy worth a limit past my praise;  
And therefore art enforced to seek anew  
Some fresher stamp of the time-bettering days.*

*And do so, love; yet when they have devised,  
What strained touches rhetoric can lend,  
Thou truly fair, wert truly sympathized  
In true plain words, by thy true-telling friend;*

*And their gross painting might be better used  
Where cheeks need blood; in thee it is abused.*

Ou je vais vivre, ton épitaph' pour graver,  
Ou toi survivre, en la terr' quand j'aurai pourri,  
D'ici ne peut la mort ta mémoire emporter,  
Si en moi, la moindre part ira à l'oubli.

Ton nom, par ces vers-ci, aura vie immortelle,  
Si je dois, un' fois loin, pour tout le monde mourir,  
La terre ne peut me donner que tombe usuelle,  
Quand tu vas, entombé dans les yeux des hommes, gésir.

Ton monument, il va être en mon tendre mètre,  
Que reliront tous les yeux point créés encor,  
Et rediront ton bel être les langues à être  
Quand ceux qui ont soufflé en ce monde seront tous morts.

Toujours tu vivras — ma plume ayant tant vertu —  
En bouche humaine, où le souffle souffle le plus.

Je le concède, tu n'es marié à ma Muse,  
Et donc tu peux bien, impunément, parcourir  
Les mots dont en dédicac' les écrivains usent  
Pour leur brillant sujet, et tout livre bénir.

Tu es aussi brillant en savoir que de teinte,  
Trouvant ma louange indigne de ta valeur;  
Et donc, tu dois te chercher à nouveau quelque empreinte  
Plus fraîche, en ces jours rendus par le temps meilleurs.

Et fais-le, amour, mais quand ils auront produit  
Ces traits outranciers dont peut rhétorique fair' prêt,  
Ô toi, vrai brillant, tu seras vraiment décrit  
En vrais mots simples, par ton ami qui dit vrai.

Et eux feraient mieux de leurs viles couleurs d'user  
Où de sang les joues manquent; pour toi c'est abuser.

*I never saw that you did painting need,  
And therefore to your fair no painting set ;  
I found, or thought I found, you did exceed  
The barren tender of a poet's debt :*

*And therefore have I slept in your report,  
That you yourself, being extant, well might show  
How far a modern quill doth come too short,  
Speaking of worth, what worth in you doth grow.*

*This silence for my sin you did impute,  
Which shall be most my glory being dumb ;  
For I impair not beauty being mute,  
When others would give life, and bring a tomb.*

*There lives more life in one of your fair eyes  
Than both your poets can in praise devise.*

*Who is it that says most, which can say more,  
Than this rich praise, that you alone, are you,  
In whose confine immured is the store  
Which should example where your equal grew ?*

*Lean penury within that pen doth dwell  
That to his subject lends not some small glory ;  
But he that writes of you, if he can tell  
That you are you, so dignifies his story.*

*Let him but copy what in you is writ,  
Not making worse what nature made so clear,  
And such a counterpart shall fame his wit,  
Making his style admired every where.*

*You to your beauteous blessings add a curse,  
Being fond on praise, which makes your praises worse.*

Jamais je n'ai vu que tu manquâs de couleurs ;  
Et donc, je n'ai ta brillance en couleurs refaite,  
Je t'ai trouvé, ou t'ai cru trouver, supérieur  
Au vide tribut de la dette d'un poète :

Et donc, sur ta description j'ai pu m'endormir,  
Que, par toi-même existant, tu montres bien là  
Comme est loin, trop court, un vers moderne de dire,  
Parlant de valeur, la valeur qui croît en toi.

Ce silence, tu m'as imputé comme un péché,  
Qui fera, plus que tout, ma gloire, me faisant taire,  
Car me faisant muet je n'âbim' la beauté,  
Quand d'autres veul'nt donner vie, et mettent en terre.

Il vit plus de vie dans l'un de tes brillants yeux,  
Qu'en peuvent produire, te louant, tes poètes à deux.

Qui est-il, qui le plus en dit, qui peut dir' plus  
Que ce riche éloge, que toi, toi seul, tu es toi,  
En les bornes de qui, emmuré, est contenu  
L'exemple à suivre pour ton égal, s'il en croît ?

La pénurie la plus maigre en cett' plume habite  
Qui ne prête, à son sujet, quelque peu de gloire ;  
Mais lui qui écrit sur toi, pour peu qu'il récite  
Que tu es toi, ainsi dignifie son histoire.

Qu'il copie juste ce qui en toi est écrit,  
Moins haut ne faisant ce qu'a fait nature si clair,  
Et un tel calque rendra fameux son esprit,  
Faisant son style admiré partout sur la terre.

Tu ajoutes, toi, un sort à tes dons si beaux,  
D'éloge étant fou, ce qui fait tes éloges moins hauts.



*My tongue-tied Muse in manners holds her still,  
While comments of your praise richly compiled,  
Reserve thy character with golden quill,  
And precious phrase by all the Muses filed.*

*I think good thoughts, whilst others write good words,  
And like unlettered clerk still cry 'Amen'  
To every hymn that able spirit affords,  
In polished form of well-refined pen.*

*Hearing you praised, I say 'tis so, 'tis true,  
And to the most of praise add something more;  
But that is in my thought, whose love to you,  
Though words come hindmost, holds his rank before.*

*Then others, for the breath of words respect,  
Me for my dumb thoughts, speaking in effect.*

*Was it the proud full sail of his great verse,  
Bound for the prize of all too precious you,  
That did my ripe thoughts in my brain inhearse,  
Making their tomb the womb wherein they grew?*

*Was it his spirit, by spirits taught to write  
Above a mortal pitch, that struck me dead?  
No, neither he, nor his compeers by night  
Giving him aid, my verse astonished.*

*He, nor that affable familiar ghost  
Which nightly gulls him with intelligence,  
As victors of my silence cannot boast;  
I was not sick of any fear from thence:*

*But when your countenance filled up his line,  
Then lacked I matter; that enfeebled mine.*

Polie, tient silence ma Muse à la langue liée,  
Quand des traités te louant, richement réunis,  
Préservent ton caractère avec plume dorée,  
Et précieux lais que les Muses ont toutes polis.

Je pens' bons pensers, quand d'autres écrivent bons mots,  
Et crie toujours Amen comme un clerc illettré  
À tous les hymnes produits par un esprit haut  
Sous la forme léchée d'un vers bien raffiné.

J'entends ton éloge et dis « c'est vrai, c'est bien ça »,  
Et ajoute, au plus grand éloge, un rien en plus,  
Mais ça, c'est en ma pensée, dont l'amour pour toi,  
Premier rang, si mot vient en plus, aura tenu.

Alors respecte chez d'autres leurs mots sonnants,  
Chez moi mes pensers muets, qui parlent vraiment.

Fut-ce donc, de son bel et grand vers, la pleine voil' fière,  
En cinglant vers ce prix en tout trop précieux, toi,  
Qui mon mûr penser en mon cerveau mit en bière,  
Qu'il gise en le giron en lequel il poussa?

Fut-ce donc son esprit, ayant appris des Esprits  
À écrire mieux qu'un mortel, qui vint me tuer?  
Non, ni par lui, ni par ses compèr's qui la nuit  
Leur aide lui donnent ne furent mes vers stupéfiés.

Ni lui, ni ce familier fantôme mielleux  
Qui le gava pendant la nuit d'un savoir trompeur,  
De mon silence ne peuv'nt se vanter, victorieux,  
De ceux-là, ne me rendit malade aucun' peur:

Mais quand tu laissas ton image emplir ses rimes,  
Là, j'ai manqué de matière, et les miennes s'abîment.

*Farewell! thou art too dear for my possessing,  
And like enough thou know'st thy estimate,  
The charter of thy worth gives thee releasing;  
My bonds in thee are all determinate.*

*For how do I hold thee but by thy granting?  
And for that riches where is my deserving?  
The cause of this fair gift in me is wanting,  
And so my patent back again is swerving.*

*Thy self thou gavest, thy own worth then not knowing,  
Or me to whom thou gav'st it else mistaking;  
So thy great gift, upon misprision growing,  
Comes home again, on better judgement making.*

*Thus have I had thee, as a dream doth flatter,  
In sleep a king, but waking no such matter.*

*When thou shalt be disposed to set me light,  
And place my merit in the eye of scorn,  
Upon thy side, against myself I'll fight,  
And prove thee virtuous, though thou art forsworn.*

*With mine own weakness being best acquainted,  
Upon thy part I can set down a story  
Of faults concealed, wherein I am attainted;  
That thou in losing me shalt win much glory:*

*And I by this will be a gainer too;  
For bending all my loving thoughts on thee,  
The injuries that to myself I do,  
Doing thee vantage, double-vantage me.*

*Such is my love, to thee I so belong,  
That for thy right, myself will bear all wrong.*

Adieu, trop cher pour que je te puiss' posséder,  
Et plus que probablement n'ignorant ton prix,  
La charte de ta valeur te donn' liberté,  
Les titres que j'ai sur toi, ils sont tous prescrits.

Car comment donc te garder, mais par ta bonté ?  
Et quelle est, pour tant de richesses, ma qualité ?  
En moi il n'est rien pour ce beau don justifier,  
Et ainsi, je dois ma patente restituer.

Ta propre valeur ignorant, tu t'es donné,  
Ou sur moi, à qui tu donnas, tu t'es trompé ;  
Ainsi donc, ton grand don, sur la méprise basé,  
Revient au foyer, après avoir mieux jugé.

Ainsi je t'eus, à un rêve flatteur pareil,  
En sommeil, un roi, mais rien de tel au réveil.

Quand tu seras en humeur de me déprécier,  
Et de placer mon mérite sous l'œil du mépris,  
À ta solde, contre moi-même je combattrai,  
Et prouv'rai ta vertu, bien que tu aies trahi.

Étant le mieux instruit de ma propre faiblesse,  
À ta décharge je peux conter telle histoire  
De fautes dissimulées montrant ma bassesse,  
Que beaucoup, me perdant, tu gagneras de gloire :

Et en ceci, je vais, moi, profiter de même ;  
Car mes pensers amoureux pointant tous vers toi,  
Les meurtrissures qu'ainsi je m'inflige à moi-même,  
T'avantageant, me font double avantage, à moi.

Mon amour est tel, et à toi j'appartiens si fort,  
Que, moi-même, je porterai pour ton bien tous les torts.

*Say that thou didst forsake me for some fault,  
And I will comment upon that offence :  
Speak of my lameness, and I straight will halt,  
Against thy reasons making no defence.*

*Thou canst not, love, disgrace me half so ill,  
To set a form upon desired change,  
As I'll myself disgrace ; knowing thy will,  
I will acquaintance strangle, and look strange,*

*Be absent from thy walks ; and in my tongue  
Thy sweet beloved name no more shall dwell,  
Lest I, too much profane, should do it wrong,  
And haply of our old acquaintance tell.*

*For thee, against my self I'll vow debate,  
For I must ne'er love him whom thou dost hate.*

*Then hate me when thou wilt ; if ever, now ;  
Now, while the world is bent my deeds to cross,  
Join with the spite of fortune, make me bow,  
And do not drop in for an after-loss :*

*Ah ! do not, when my heart hath 'scaped this sorrow,  
Come in the rearward of a conquered woe ;  
Give not a windy night a rainy morrow,  
To linger out a purposed overthrow.*

*If thou wilt leave me, do not leave me last,  
When other petty griefs have done their spite,  
But in the onset come : so shall I taste  
At first the very worst of fortune's might ;*

*And other strains of woe, which now seem woe,  
Compared with loss of thee, will not seem so.*

Dis que pour quelque faute tu m'as répudié,  
Et moi, je vais venir confirmer cette offense,  
Dis-moi boiteux, et sitôt je vais claudiquer,  
Contre tes arguments ne montant de défense.

Me disgracier autant, mon amour, tu ne peux,  
Pour recouvrir d'un vernis ton désir changeant,  
Que moi-même, me disgraciant ; sachant ton vœu,  
J'étranglerai nos liens, étranger et distant,

De tes marches absent, et en ma langue alors  
Ton nom, doux et aimé, n'aura plus sa maison,  
De peur que moi, trop impie, je lui porte tort,  
Et vienne à parler du vieux lien que nous avions.

Pour toi, je fais vœu d'un débat contre moi-même,  
Car moi, qui tu hais, jamais il ne faut que j'aime.

Alors hais-moi quand tu veux ; si un jour, aujourd'hui ;  
Aujourd'hui que le monde s'acharne à m'accabler,  
Joins-toi à ces torts du sort, ploie-moi toi aussi,  
Et ne viens, après-coup, aux pertes t'ajouter.

Ah ! quand mon cœur aura surmonté ces chagrins,  
Ne viens te faire arrière-garde d'un mal vaincu ;  
Ne donne à la nuit ventée un pluvieux matin,  
Pour prolonger un renversement attendu.

Ne me quitte en dernier si me quitter tu veux,  
Quand d'autres menus malheurs auront fait leur tort,  
Mais dès le prime assaut, que je goûte ainsi mieux  
En premier, le pire, vraiment, du pouvoir du sort.

Et d'autres chagrins, semblant aujourd'hui chagrins,  
Comparés à ta perte, tels ne sembleront point.

*Some glory in their birth, some in their skill,  
Some in their wealth, some in their body's force,  
Some in their garments though new-fangled ill;  
Some in their hawks and hounds, some in their horse;*

*And every humour hath his adjunct pleasure,  
Wherein it finds a joy above the rest:  
But these particulars are not my measure,  
All these I better in one general best.*

*Thy love is better than high birth to me,  
Richer than wealth, prouder than garments' cost,  
Of more delight than hawks and horses be;  
And having thee, of all men's pride I boast:*

*Wretched in this alone, that thou mayst take  
All this away, and me most wretched make.*

*But do thy worst to steal thyself away,  
For term of life thou art assured mine;  
And life no longer than thy love will stay,  
For it depends upon that love of thine.*

*Then need I not to fear the worst of wrongs,  
When in the least of them my life hath end.  
I see a better state to me belongs  
Than that which on thy humour doth depend:*

*Thou canst not vex me with inconstant mind,  
Since that my life on thy revolt doth lie.  
O what a happy title do I find,  
Happy to have thy love, happy to die!*

*But what's so blessed-fair that fears no blot?  
Thou mayst be false, and yet I know it not.*

Certains magnifient leur naissance, certains leur art,  
Certains leur force physique et certains leurs biens,  
Certains leurs habits à la mode qui les déparent ;  
Certains leurs faucons et chevaux, certains leurs chiens ;

Et chaque humeur a son propre plaisir associé,  
Trouvant en lui plus de joie que partout ailleurs :  
Mais le mien, à ces détails n'est point mesuré,  
J'ai mieux que tout ça, en un seul être meilleur.

Pour moi, ton amour a mieux que noble naissance,  
Plus de prix que tout bien, d'orgueil qu'habits coûteux,  
Plus que faucons et chevaux il a de prestance,  
Et t'avoir me rend plus que tout homme orgueilleux :

Misérable en cela seul que tu es capable  
De tout reprendre et me faire le plus misérable.

Mais vas, fais le pir' pour te déprendre de moi,  
Pour tout le temps de la vie tu seras bien mien ;  
Et la vie, plus que ton amour, ne durera,  
Car ell' dépend de cet amour-là qui est tien.

Ainsi je n'ai à craindre le pir' des malheurs,  
Quand dans le moindre d'entre eux ma vie sa fin prend.  
Je vois que m'appartient un état bien meilleur  
Que si de ton humeur il était dépendant.

Tu ne peux, d'esprit inconstant, me tourmenter,  
Puisque s'arrête ma vie si tu viens à trahir.  
Oh ! qu'est heureux le titre que là j'ai trouvé,  
Heureux d'avoir ton amour, heureux de mourir !

Mais qui est si bel et béni qu'il ne craint tache ?  
Tu peux être faux, et sans que moi je le sache.

*So shall I live, supposing thou art true,  
Like a deceived husband; so love's face  
May still seem love to me, though altered new;  
Thy looks with me, thy heart in other place:*

*For there can live no hatred in thine eye,  
Therefore in that I cannot know thy change.  
In many's looks, the false heart's history  
Is writ in moods, and frowns, and wrinkles strange.*

*But heaven in thy creation did decree  
That in thy face sweet love should ever dwell;  
Whate'er thy thoughts, or thy heart's workings be,  
Thy looks should nothing thence, but sweetness tell.*

*How like Eve's apple doth thy beauty grow,  
If thy sweet virtue answer not thy show!*

*They that have power to hurt, and will do none,  
That do not do the thing they most do show,  
Who, moving others, are themselves as stone,  
Unmoved, cold, and to temptation slow;*

*They rightly do inherit heaven's graces,  
And husband nature's riches from expense;  
They are the lords and owners of their faces,  
Others, but stewards of their excellence.*

*The summer's flower is to the summer sweet,  
Though to itself, it only live and die,  
But if that flower with base infection meet,  
The basest weed outbraves his dignity:*

*For sweetest things turn sourest by their deeds;  
Lilies that feſter, ſmell far worſe than weeds.*

Ainsi donc je vivrai, te supposant fidèle,  
En mari trompé; qu'encor de l'amour la face  
Me semble amoureuse, quoique altérée et nouvelle;  
Tes traits avec moi, ton cœur en une autre place.

Car ne vit, en tes yeux, de haine que l'on puiss' voir,  
Et donc, je ne peux par eux savoir si tu changes.  
Aux traits de beaucoup s'écrit d'un cœur faux l'histoire  
En humeurs, et sourcils froncés, et rides étranges,

Mais le ciel, à ta création, a décrété  
Qu'en ta face, toujours doux amour demeurerait;  
Que quels que soient tes passions de cœur ou pensers,  
Tes traits, la douceur et rien d'autre en montreraient.

Comm' c'est pareille au fruit d'Èv' que ta beauté croît,  
Si ta douce vertu ne répond à ton éclat!

Ceux-là qui pourraient blesser et n'en vont rien faire,  
La chose qu'ils font le plus craindre, qui ne font pas,  
Qui sont, émouvant les autres, eux-mêmes de pierre,  
Immuables, lents à la tentation et froids;

Ils sont de droit héritiers des célestes grâces,  
Et gardent les biens naturels de la dépense;  
Ils sont les seigneurs et les maîtres de leur faces,  
Les autres ne font que servir leur excellence.

La fleur de l'été n'est pour l'été que douceur,  
Si pour soi-même ell' ne fait que vivre et mourir,  
Mais si rencontre la vile infection cette fleur,  
La plus vile herbe a plus de grandeur à offrir:

Car tournent plus douces choses au plus acerbe,  
Lys qui pourrit sent bien pis que mauvaises herbes.



*How sweet and lovely dost thou make the shame  
Which, like a canker in the fragrant rose,  
Doth spot the beauty of thy budding name!  
O! in what sweets dost thou thy sins enclose.*

*That tongue that tells the story of thy days,  
Making lascivious comments on thy sport,  
Cannot dispraise, but in a kind of praise;  
Naming thy name blesses an ill report.*

*O! what a mansion have those vices got  
Which for their habitation chose out thee,  
Where beauty's veil doth cover every blot  
And all things turns to fair that eyes can see!*

*Take heed, dear heart, of this large privilege;  
The hardest knife ill-used doth lose his edge.*

*Some say thy fault is youth, some wantonness;  
Some say thy grace is youth and gentle sport;  
Both grace and faults are lov'd of more and less:  
Thou mak'st faults graces that to thee resort.*

*As on the finger of a throned queen  
The basest jewel will be well esteem'd,  
So are those errors that in thee are seen  
To truths translated, and for true things deem'd.*

*How many lambs might the stern wolf betray,  
If like a lamb he could his looks translate!  
How many gazers mightst thou lead away,  
If thou wouldst use the strength of all thy state!*

*But do not so, I love thee in such sort,  
As thou being mine, mine is thy good report.*

Combien tu fais douce et aimable l'abjection  
Qui telle un ver au cœur de la ros' parfumée,  
Fait tache à la beauté de ton nom en bouton!  
Ô toi! dans quelles douceurs est ta faute env'loppée!

Cett' langue qui vient conter l'histoir' de tes heures,  
Faisant de lascifs commentaires sur tes transports,  
Ne peut médire en fait qu'en disant ta valeur,  
Nommer ton nom rend béni un malin rapport.

Oh! dans quell' noble maison ces vices se cachent  
Qui t'ont là, pour leur habitation, choisi toi,  
Où beauté, de son voile, recouvre toute tache,  
Et tourne en clarté toute chose que l'œil aperçoit.

Ménage, cher cœur, ce privilège si grand;  
Mésusé, le plus dur couteau perd son tranchant.

Pour lui ton péché est jeunesse; pour lui, la chair;  
Pour lui est ta grâce jeunesse et tendre sport;  
Grâce et péché sont aimés des rois et des serfs:  
Tu fais gracieux le péché qui en toi ressort.

Comme est, au doigt de la reine qui trône aperçue,  
La pierr' la plus ordinaire haut' ment estimée,  
Ainsi ces erreurs, en toi qui ont été vues,  
Se font vérité, et pour chos's vraies sont comptées.

Que d'agneaux pourrait le loup sinistre tromper,  
Si d'un agneau il pouvait contrefaire l'aspect!  
Que d'yeux fascinés tu pourrais donc égarer,  
Si tu usais du pouvoir de tous tes attraits!

Mais n'en fais rien, mon amour pour toi est si fort  
Que toi étant mien, est mien ton flatteur rapport.

*How like a winter hath my absence been  
From thee, the pleasure of the fleeting year!  
What freezings have I felt, what dark days seen!  
What old December's bareness everywhere!*

*And yet this time removed was summer's time;  
The teeming autumn, big with rich increase,  
Bearing the wanton burden of the prime,  
Like widow'd wombs after their lords' decease:*

*Yet this abundant issue seemed to me  
But hope of orphans, and unfathered fruit;  
For summer and his pleasures wait on thee,  
And, thou away, the very birds are mute:*

*Or, if they sing, 'tis with so dull a cheer,  
That leaves look pale, dreading the winter's near.*

*From you have I been absent in the spring,  
When proud pied April, dressed in all his trim,  
Hath put a spirit of youth in every thing,  
That heavy Saturn laughed and leapt with him.*

*Yet nor the lays of birds, nor the sweet smell  
Of different flowers in odour and in hue,  
Could make me any summer's story tell,  
Or from their proud lap pluck them where they grew:*

*Nor did I wonder at the lily's white,  
Nor praise the deep vermilion in the rose;  
They were but sweet, but figures of delight,  
Drawn after you, you pattern of all those.*

*Yet seemed it winter still, and you away,  
As with your shadow I with these did play.*

Combien m'est tel un hiver mon absence parue  
De toi, toi le plaisir de l'année qui s'encourt!  
Quels frimas j'ai sentis, quels sombres jours j'ai vus!  
Quel vieux désert de décembre tout alentour!

Et pourtant, ce temps d'exil était temps d'été;  
D'automne opulent, si riche en croissance, aussi,  
Portant le fardeau de chair du printemps léger,  
Tels les seins veufs après que sont morts leurs maris:

Pourtant ces fruits abondants ne semblaient pour moi  
Qu'espoirs d'orphelins, et descendance sans père;  
Car l'été, et ses plaisirs, dépendent de toi,  
Et toi loin, les oiseaux eux-mêmes préfèrent se taire:

Ou alors, s'ils chantent, c'est avec joie si sévère,  
Que pâle paraît le feuillag', craignant proche hiver.

De toi j'ai été absent aux jours du printemps,  
Quand avril, diapré, paré fier de tous ses feux,  
Instille en le monde entier tel esprit d'enfant,  
Que rit et saute avec lui Saturne grincheux.

Pourtant ni les chants d'oiseaux, ni la douce fragrance  
De fleurs variées en odeurs et couleurs ne purent  
Me faire entonner d'aucun été la romance,  
Ni les cueillir au sein fier en lequel elles crûrent:

Ni je n'ai vu merveilleux ce blanc qu'a le lys,  
Ni loué, en la rose, un vermillon profond;  
Ils n'étaient que douceur, et qu'esquissés délices,  
Croqués d'après toi, toi qu'ils ont tous pour patron.

Pourtant ce semblait l'hiver toujours, et toi loin,  
Je jouais, comme avec ton ombre, avec ces riens.

*The forward violet thus did I chide :  
Sweet thief, whence didst thou steal thy sweet that smells,  
If not from my love's breath ? The purple pride  
Which on thy soft cheek for complexion dwells  
In my love's veins thou hast too grossly dy'd.*

*The lily I condemned for thy hand,  
And buds of marjoram had stol'n thy hair ;  
The roses fearfully on thorns did stand,  
One blushing shame, another white despair ;*

*A third, nor red nor white, had stol'n of both,  
And to his robbery had annexed thy breath ;  
But, for his theft, in pride of all his growth  
A vengeful canker eat him up to death.*

*More flowers I noted, yet I none could see,  
But sweet, or colour it had stol'n from thee.*

*Where art thou Muse that thou forget'st so long,  
To speak of that which gives thee all thy might ?  
Spend'st thou thy fury on some worthless song,  
Darkening thy power to lend base subjects light ?*

*Return forgetful Muse, and straight redeem,  
In gentle numbers time so idly spent ;  
Sing to the ear that doth thy lays esteem  
And gives thy pen both skill and argument.*

*Rise, resty Muse, my love's sweet face survey,  
If Time have any wrinkle graven there ;  
If any, be a satire to decay,  
And make Time's spoils despised every where.*

*Give my love fame faster than Time wastes life,  
So thou prevent'st his scythe and crooked knife.*

Ainsi j'ai grondé la violette présomptueuse :  
Où donc ta douceur odorante as-tu pu prendre,  
Qu'en le souffle de mon amour, toi douce voleuse ?  
Tu teins la pourpre fierté fardant ta joue tendre  
En les veines de mon amour, en trop vile copieuse.

Le lys j'ai condamné, qui ta main imitait,  
Et marjolaine en bouton volant tes cheveux ;  
Craintives, les roses sur leurs épin's se dressaient,  
L'une en blanc triste et l'autre en un rouge honteux ;

La troisième, ni rouge ni blanche, aux deux a volé,  
Et a ton souffle annexé à son exaction ;  
Mais alors, cela pris, croissant toute en fierté,  
Un ver vengeur la rongea jusqu'à l'extinction.

Plus de fleurs j'observai, pourtant je n'en vis pas  
Qui douceur ou couleur n'avaient volé en toi.

Où es-tu, Muse oubliant depuis si longtemps  
De parler de ce qui te donne tout ton pouvoir ?  
Vas-tu dépenser ta verve en quelque vain chant,  
Ta force éteinte éclairant des sujets sans gloire ?

Reviens, ô Muse oublieuse, et bien vite rédime  
En tendre mètre un temps dépensé pour si peu ;  
Chante donc pour l'oreille qui tes quatrains estime  
Et donne à ta plume et son art et ses enjeux.

Debout, Muse indolente, étudie le visage  
Si doux de mon amour ; si le Temps l'a ridé  
Si peu que ce soit, soit la satir' du ravage,  
Et fait le butin du Temps partout mépriser.

Donne honneur à l'amour plus vite que n'use la vie  
Le Temps : prévien sa faux et sa courbe faucille.

*O truant Muse, what shall be thy amends  
For thy neglect of truth in beauty dyed?  
Both truth and beauty on my love depends;  
So dost thou too, and therein dignified.*

*Make answer Muse: wilt thou not haply say,  
'Truth needs no colour, with his colour fixed;  
Beauty no pencil, beauty's truth to lay;  
But best is best, if never intermixed'?*

*Because he needs no praise, wilt thou be dumb?  
Excuse not silence so, for 't lies in thee  
To make him much outlive a gilded tomb  
And to be praised of ages yet to be.*

*Then do thy office, Muse; I teach thee how  
To make him seem, long hence, as he shows now.*

*My love is strengthened, though more weak in seeming;  
I love not less, though less the show appear;  
That love is merchandized, whose rich esteeming,  
The owner's tongue doth publish every where.*

*Our love was new, and then but in the spring,  
When I was wont to greet it with my lays;  
As Philomel in summer's front doth sing,  
And stops his pipe in growth of riper days:*

*Not that the summer is less pleasant now  
Than when her mournful hymns did hush the night,  
But that wild music burthens every bough,  
And sweets grown common lose their dear delight.*

*Therefore like her, I sometime hold my tongue:  
Because I would not dull you with my song.*

Ô toi, Muse errante, comment feras-tu amende  
Pour négliger vérité de beauté teintée ?  
Vérité et beauté de mon amour dépendent,  
Ainsi que toi, et par là tu es dignifiée.

Fais réponse, ô Muse : peut-être vas-tu me dire :  
« De couleur n'a besoin le vrai à couleur fixe,  
De plume le beau, vérité du beau pour décrire,  
Mais est meilleur le meilleur jamais qu'on ne mixe » ?

D'éloge s'il n'a besoin, ne vas-tu chanter ?  
N'excuse ainsi silence, c'est toi qui es maître  
De le fair' vivre plus vieux qu'un tombeau doré  
Et être louangé par les âges à être.

Donc Muse, officie ; je t'apprends comment longtemps  
Le faire paraître ainsi qu'il se montre à présent.

Mon amour forcit, s'il apparaît faiblissant ;  
D'amour je n'ai moins, si je le montre un peu moins ;  
Cet amour est marchand, dont est le prix si grand  
Partout publié par la langue de qui le détient.

Notre amour était neuf, et guère alors qu'au printemps,  
Quand l'accueillir était ma coutume, en mes vers,  
Ainsi Philomèle chantonne en l'été naissant,  
Et quand il vient jours plus mûrs fait sa flûte taire :

Non pas que soit à présent moins plaisant l'été  
Que quand ses hymnes plaintifs la nuit apaisaient,  
Mais tout rameau est de folle musique accablé,  
Et perd douceur qui devient commun' son attrait.

C'est pourquoi, tout comme elle, je tiens ma langue par-  
Car je ne veux que mon chant se ternisse pour toi. [fois.

*Alack ! what poverty my Muse brings forth,  
That having such a scope to show her pride,  
The argument all bare is of more worth  
Than when it hath my added praise beside !*

*O ! blame me not, if I no more can write !  
Look in your glass, and there appears a face  
That over-goes my blunt invention quite,  
Dulling my lines, and doing me disgrace.*

*Were it not sinful then, striving to mend,  
To mar the subject that before was well ?  
For to no other pass my verses tend  
Than of your graces and your gifts to tell ;*

*And more, much more, than in my verse can sit,  
Your own glass shows you when you look in it.*

*To me, fair friend, you never can be old,  
For as you were when first your eye I ey'd,  
Such seems your beauty still. Three winters cold,  
Have from the forests shook three summers' pride,*

*Three beauteous Springs to yellow autumn turned,  
In process of the seasons have I seen,  
Three April perfumes in three hot Junes burned,  
Since first I saw you fresh, which yet are green.*

*Ah ! yet doth beauty like a dial-hand,  
Steal from his figure, and no pace perceived ;  
So your sweet hue, which methinks still doth stand,  
Hath motion, and mine eye may be deceived :*

*For fear of which, hear this thou age unbred :  
Ere you were born was beauty's summer dead.*

Hélas, comme est pauvre ce que ma Muse produit,  
Quand un tel champ elle a pour montrer sa fierté,  
Et qu'est tout nu son sujet de bien plus de prix  
Que lorsqu'y est encor mon éloge ajouté !

Ne me blâme, oh non, si je ne peux plus écrire !  
Regarde en ta glace, et là apparaît une face  
Qui surpasse ma plate invention sans coup férir,  
Mes mètres ternissant et faisant ma disgrâce.

Alors ne serait-ce pécher, voulant le parfaire,  
Que de gâter l'objet qui d'abord était bon ?  
Car point ne prétendent à d'autre audace mes vers  
Qu'à témoigner de tes grâces et de tes dons ;

Et plus, bien plus, que mon vers n'en peut être garde,  
Te montre ta propre glac' quand tu t'y regardes.

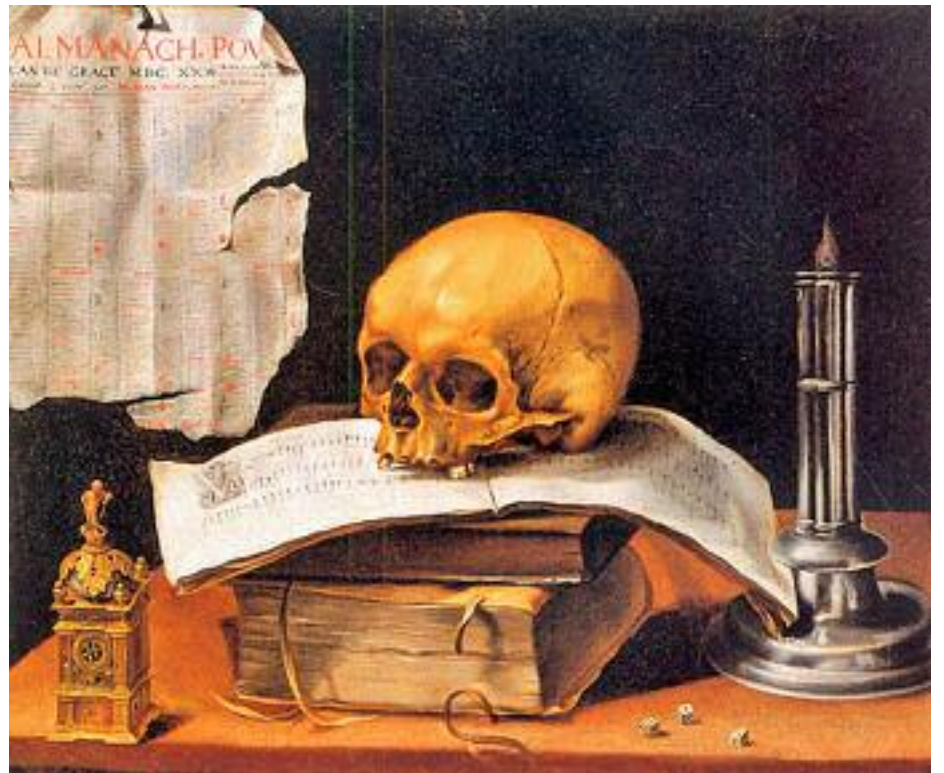
Bel ami, jamais tu ne peux vieillir pour moi,  
Car comme au premier jour où ton œil j'ai œillé,  
Encor semble tell' ta beauté. Trois hivers froids,  
De trois étés ont pris aux forêts la fierté,

Trois beaux printemps transformés en automnes jaunis,  
J'ai vus dans la marche des saisons, et brûlèrent  
Trois avrils parfumés en trois juins chauds depuis  
Que frais je te vis en premier, toi toujours vert.

Ah ! la beauté toujours, telle aiguille au cadran,  
S'enfuit de son ombre et l'on ne perçoit ses pas ;  
Ainsi ton doux teint, qu'encor j'ai cru persistant,  
Est mouvant, et mon œil peut-être se trompa :

Tu le crains ? Entends ceci, toi âge en latence :  
L'été de beauté est mort avant ta naissance.





Sébastien Stoskopff : *Vanité aux livres et à l'almanach*  
(1630)

*Let not my love be called idolatry,  
Nor my beloved as an idol show,  
Since all alike my songs and praises be  
To one, of one, still such, and ever so.*

*Kind is my love to-day, to-morrow kind,  
Still constant in a wondrous excellence;  
Therefore my verse to constancy confined,  
One thing expressing, leaves out difference.*

*Fair, kind, and true, is all my argument,  
Fair, kind, and true, varying to other words;  
And in this change is my invention spent,  
Three themes in one, which wondrous scope affords.*

*Fair, kind, and true, have often lived alone,  
Which three till now, never kept seat in one.*

*When in the chronicle of wasted time  
I see descriptions of the fairest wights,  
And beauty making beautiful old rhyme,  
In praise of ladies dead and lovely knights,*

*Then, in the blazon of sweet beauty's best,  
Of hand, of foot, of lip, of eye, of brow,  
I see their antique pen would have expressed  
Even such a beauty as you master now.*

*So all their praises are but prophecies  
Of this our time, all you prefiguring;  
And for they looked but with divining eyes,  
They had not skill enough your worth to sing:*

*For we, which now behold these present days,  
Have eyes to wonder, but lack tongues to praise.*

Qu' idolâtrie ne soit point nommé mon amour,  
Ni que ne soit mon aimé en idole montré,  
Si tous pareils sont mes chants et louanges toujours,  
Pour un seul, d'un seul, tel encor, pour l'éternité.

Bon aujourd'hui, mon amour sera bon demain,  
Toujours constant en une admirable excellence;  
Ainsi, confinés en constance vont mes quatrains,  
Une chose rendant, délaissant toute différence.

Le beau, le bon, et le vrai sont tout mon sujet,  
Le beau, le bon, et le vrai d'autres mots amènent,  
Et se dépense en ces variations mon sonnet,  
Trois thèmes en un, ouvrant admirable domaine.

Le beau, le bon, et le vrai vécur'nt seuls souvent,  
Tous trois jamais vus en un seul jusqu'à présent.

Quand ainsi, dans la chronique du temps qui se perd,  
Je vois décrits les êtres les plus adorables,  
Et la beauté faisant beaux de très anciens vers,  
Louangeant mortes dames et chevaliers aimables,

Alors, au blason du meilleur des beautés tendres,  
Des mains, des pieds, des lèvres, des yeux et du front,  
Je vois que leur plume antique aurait voulu rendre  
La beauté même à présent en ta possession.

Ainsi donc n'est tout leur éloge que prophétie  
De ceci, notre temps, en tout te présageant,  
Et comme ils ne voyaient qu'avec yeux de Pythie,  
Ils n'eurent, ton prix pour chanter, assez de talent.

Mais nous, nous n'avons, ces jours présents voyant là,  
Que l'œil pour admirer, pour louer point de voix.

*Not mine own fears, nor the prophetic soul  
Of the wide world dreaming on things to come,  
Can yet the lease of my true love control,  
Supposed as forfeit to a confined doom.*

*The mortal moon hath her eclipse endured,  
And the sad augurs mock their own presage;  
Incertainties now crown themselves assured,  
And peace proclaims olives of endless age.*

*Now with the drops of this most balmy time,  
My love looks fresh, and Death to me subscribes,  
Since, spite of him, I'll live in this poor rhyme,  
While he insults o'er dull and speechless tribes:*

*And thou in this shalt find thy monument,  
When tyrants' crests and tombs of brass are spent.*

*What's in the brain that ink may character  
Which hath not figured to thee my true spirit?  
What's new to speak, what now to register,  
That may express my love, or thy dear merit?*

*Nothing, sweet boy; but yet, like prayers divine,  
I must each day say o'er the very same;  
Counting no old thing old, thou mine, I thine,  
Even as when first I hallowed thy fair name.*

*So that eternal love in love's fresh case,  
Weighs not the dust and injury of age,  
Nor gives to necessary wrinkles place,  
But makes antiquity for aye his page;*

*Finding the first conceit of love there bred,  
Where time and outward form would show it dead.*

Ne peut 'nt ni mes propres peurs ni du monde immense  
L'esprit prophétique qui rêve à ce qui vient,  
Fixer encore à mon amour vrai d'échéance,  
Lui, supposé promis sans recours à sa fin.

La lune mortelle supporte l'éclipse et l'endure,  
Et les tristes augures moquent leurs propres présages,  
L'incertitude s'est là couronnée chose sûre,  
Et a la paix proclamé l'olivier sans âge.

Là, dans les gouttes d'un temps si doux et prospère,  
Frais est vu mon amour, et la mort je soumetts,  
Car je vivrai malgré elle en ces pauvres vers,  
Alors qu'elle insulte un peuple morne et muet.

Et tu vas, en ceci, trouver ton monument,  
Quand casque et tombeau de bronze perdront les tyrans.

Qu'y a-t-il au cerveau que l'encre pût révéler,  
Qui ne t'ait peint le vrai caractère' de mon cœur?  
Qu'y a-t-il de neuf à dire, et lors que noter,  
Qui puisse exprimer mon amour, ou ta chère valeur?

Ô rien, doux garçon; mais tels que répons divins,  
Chaque jour, je le dois, ces mêmes mots je redis,  
Pour vieux rien de vieux ne comptant, toi mien, moi tien,  
Comm' quand au premier jour ton beau nom j'ai béni.

Ainsi, l'amour éternel, voyant frais l'amour,  
Ne veut peser la poussière et l'injure de l'âge,  
Ni place accorder à ces rides qui viennent toujours,  
Mais sans fin, relit de l'antiquité les pages;

Le premier goût de l'amour trouvant là encor,  
Où temps et forme extérieure voudraient qu'il fût mort.

*O! never say that I was false of heart,  
Though absence seemed my flame to qualify,  
As easy might I from my self depart  
As from my soul which in thy breast doth lie:*

*That is my home of love: if I have ranged,  
Like him that travels, I return again;  
Just to the time, not with the time exchanged,  
So that myself bring water for my stain.*

*Never believe though in my nature reigned,  
All frailties that besiege all kinds of blood,  
That it could so preposterously be stained,  
To leave for nothing all thy sum of good;*

*For nothing this wide universe I call,  
Save thou, my rose, in it thou art my all.*

*Alas! 'tis true, I have gone here and there,  
And made my self a motley to the view,  
Gored mine own thoughts, sold cheap what is most dear,  
Made old offences of affections new;*

*Most true it is, that I have looked on truth  
Askance and strangely; but, by all above,  
These blenches gave my heart another youth,  
And worse essays proved thee my best of love.*

*Now all is done, have what shall have no end:  
Mine appetite I never more will grind  
On newer proof, to try an older friend,  
A god in love, to whom I am confined.*

*Then give me welcome, next my heaven the best,  
Even to thy pure and most most loving breast.*

Oh non, ne dis jamais qu'un cœur faux j'ai montré,  
Si a l'absence semblé ma flamme affaiblir;  
Cela me serait de moi-même aussi aisé  
Que de mon âme enclose en ton sein de m'enfuir.

C'est là mon foyer d'amour: si je fus errant,  
Tel qui voyage, à lui je retourne à nouveau;  
Exactement à temps, point changé par le temps,  
Pour ma souillure apportant moi-même ainsi l'eau.

Jamais ne crois donc, si règnent en ma nature,  
Assaillant toutes sortes de sang, toutes les faiblesses,  
Qu'elle aurait pu subir si absurde souillure,  
Que toute ta somme de grâce pour rien elle laisse;

Ce vaste, immense univers, je tiens pour un rien,  
Sauf toi, ô ma rose, en lui c'est toi tout mon bien.

Hélas, c'est vrai, ça et là j'ai vagabondé,  
Et fait de moi-même au yeux de tous un bouffon,  
Souillé mes propres pensées, le plus cher bradé,  
Fait de nouvelle affection ancienne infraction.

Oui c'est très vrai, du vrai je me fis spectateur  
Méfiant et comme étranger, mais par tous les cioux,  
Ces fautes autre jeunesse ont donné à mon cœur,  
Et pires essais t'ont prouvé que je t'aime le mieux.

À présent tout est fait, aie ce qui n'aura fin:  
Plus jamais ne va aiguïser mon appétit  
Neuve expérience, éprouvant l'ami plus ancien,  
Un dieu en amour, dans ses filets qui m'a pris.

Alors, le meilleur fors mon ciel, fais accueillant  
Pour moi ton sein même, si pur et très très aimant.

*O! for my sake do you with Fortune chide,  
The guilty goddess of my harmful deeds,  
That did not better for my life provide  
Than public means which public manners breeds.*

*Thence comes it that my name receives a brand,  
And almost thence my nature is subdued  
To what it works in, like the dyer's hand:  
Pity me, then, and wish I were renewed;*

*Whilst, like a willing patient, I will drink  
Potions of eisel 'gainst my strong infection;  
No bitterness that I will bitter think,  
Nor double penance, to correct correction.*

*Pity me then, dear friend, and I assure ye,  
Even that your pity is enough to cure me.*

*Your love and pity doth the impression fill,  
Which vulgar scandal stamped upon my brow;  
For what care I who calls me well or ill,  
So you o'er-green my bad, my good allow?*

*You are my all-the-world, and I must strive  
To know my shames and praises from your tongue;  
None else to me, nor I to none alive,  
That my steeled sense or changes right or wrong.*

*In so profound abysm I throw all care  
Of others' voices, that my adder's sense  
To critic and to flatterer stopped are.  
Mark how with my neglect I do dispense:*

*You are so strongly in my purpose bred,  
That all the world besides methinks th'are dead.*

Oh, pour mes torts, il te faut la Fortune gronder,  
La déesse à damner pour mes actions iniques,  
Qui rien de mieux pour ma vie ne m'a proposé  
Qu'argent public, qui engendre des mœurs publiques.

De là provient que mon nom reçoit déshonneur,  
Et presque est par là ma nature à ses travaux  
Asservie, ainsi que l'est la main du tanneur:  
En pitié prends-moi donc, et veuille mon renouveau,

Quand je vais boire, ainsi qu'un patient volontaire,  
Potions vinaigrées contre ma forte infection;  
Ni ne va être pour moi d'amertume amère,  
Ni double de peine, pour corriger correction:

En pitié prends-moi donc, ami cher, et je t'assure  
Qu'est suffisante ta pitié même à ma cure.

Ton amour et pitié, ils comblent à mon front  
La marque qu'y ont gravée les ragots vulgaires;  
Car n'est souci qui me dit ou mauvais ou bon,  
Si mon bien tu admets, mon mal couvres de vert.

Tu es mon tout-au-monde et il faut que j'arrive,  
À ta langue, à prendre ma honte et ma louange;  
Que pour nul autre, nul autre mien, je ne vive,  
Qu'en bien ni en mal mes sens endurcis ne changent.

L'âbîme où je jette d'autres voix tout souci  
Est si profond que mon sens de l'ouïe vipérin  
En est du critique et du flatteur prémuni.  
Entends comment je fais excuser mon dédain:

Tu es en mon dessein imprimé, et si fort,  
Que tout au monde, à part toi, pour moi semble mort.



*Since I left you, mine eye is in my mind ;  
And that which governs me to go about  
Doth part his function and is partly blind,  
Seems seeing, but effectually is out ;*

*For it no form delivers to the heart  
Of bird, of flower, or shape which it doth latch :  
Of his quick objects hath the mind no part,  
Nor his own vision holds what it doth catch ;*

*For if it see the rud'st or gentlest sight,  
The most sweet favour or deformed'st creature,  
The mountain or the sea, the day or night,  
The crow, or dove, it shapes them to your feature.*

*Incapable of more, replete with you,  
My most true mind thus maketh mine eye untrue.*

*Or whether doth my mind, being crowned with you,  
Drink up the monarch's plague, this flattery ?  
Or whether shall I say, mine eye saith true,  
And that your love taught it this alchemy,*

*To make of monsters and things indigest  
Such cherubins as your sweet self resemble,  
Creating every bad a perfect best,  
As fast as objects to his beams assemble ?*

*O ! 'tis the first, 'tis flattery in my seeing,  
And my great mind most kingly drinks it up :  
Mine eye well knows what with his gust is 'greeing,  
And to his palate doth prepare the cup :*

*If it be poisoned, 'tis the lesser sin  
That mine eye loves it and doth first begin.*

En mon âme est mon œil depuis que je t'ai quitté ;  
Et est cela qui gouverne mes déplac'ments  
Parti de son poste et en partie aveuglé,  
Il paraît voir, mais en fait est éteint pourtant.

Car rien il ne livre au cœur qui soit une image  
D'oiseau ou de fleur, ou de forme qu'il attrape :  
De ses vifs objets rien n'obtient l'âme en partage,  
Ni ne retient son propre regard ce qu'il happe ;

Car la plus dure ou plus tendre vision qu'il vit,  
Le profil le plus doux ou l'être le plus difforme,  
La montagne ou l'océan, le jour ou la nuit,  
Le freux, la colombe, à ton image il transforme.

Incapable de plus, et toute emplie de toi,  
Ma plus fidèle âme, infidèle mon œil rend là.

Ou bien mon âme, étant là couronnée par toi,  
Boit-elle la plaie du monarque, cette flatt'rie ?  
Ou dirai-je que fidèle, mon œil dit vrai en cela,  
Et apprit de ton amour par cette alchimie

À transformer les monstres et choses sans nom  
En tels chérubins qu'à ton doux être ils ressemblent,  
Faisant de tout mal la meilleure des perfections,  
Aussi vite que sous ses rais les objets s'assemblent ?

Oh, c'est flatt'rie en ma vue, c'est la prime idée,  
Et ma grande âme la boit, et le plus royal'ment :  
Mon œil sait très bien ce qui à son goût agréé,  
Et prépare la coupe pour son palais gourmand :

Si elle était de poison, c'est moindre péché  
Que l'aime mon œil et qu'il la boive en premier.

*Those lines that I before have writ do lie,  
Even those that said I could not love you dearer ;  
Yet then my judgment knew no reason why  
My most full flame should afterwards burn clearer.*

*But reckoning Time, whose million'd accidents  
Creep in 'twixt vows and change decrees of kings,  
Tan sacred beauty, blunt the sharp'st intents,  
Divert strong minds to the course of altering things ;*

*Alas, why, fearing of Time's tyranny,  
Might I not then say 'Now I love you best,'  
When I was certain o'er uncertainty,  
Crowning the present, doubting of the rest ?*

*Love is a babe ; then might I not say so,  
To give full growth to that which still doth grow ?*

*Let me not to the marriage of true minds  
Admit impediments. Love is not love  
Which alters when it alteration finds,  
Or bends with the remover to remove :*

*O no ! It is an ever-fixed mark  
That looks on tempests and is never shaken ;  
It is the star to every wandering bark,  
Whose worth's unknown, although his height be taken.*

*Love's not Time's fool, though rosy lips and cheeks  
Within his bending sickle's compass come :  
Love alters not with his brief hours and weeks,  
But bears it out even to the edge of doom.*

*If this be error and upon me proved,  
I never writ, nor no man ever loved.*

Ces mètres que j'ai naguère écrits mentent donc,  
Qui disaient que je ne pouvais plus fort t'aimer ;  
Pourtant ne voyait mon âme alors de raison  
Pour que plus clair doive un jour mon plein feu brûler.

Mais constatant que le Temps, aux millions d'accidents,  
Modifie les décrets des rois et aux vœux s'oppose,  
Désacre le beau, défait les plus hauts serments,  
L'esprit fort égare, altérant le cours des choses,

Hélas, redoutant du Temps la tyrannie rude,  
Pourquoi n'aurais-j' dit « Je t'aime à présent le mieux »,  
Alors que j'étais certain de l'incertitude,  
Couronnant l'instant, le reste pour moi douteux ?

L'amour est enfant ; pourquoi ne le dis-je alors,  
Qu'aie pleine croissance en mes vers ce qui croît encor.

Qu'il ne soit dit qu'à l'union de fidèles esprits  
J'admettrais d'obstacle. L'amour n'est pas l'amour,  
Trouvant une altération, qui s'altère aussi,  
Ou qui, trahi, se courbe et trahit à son tour.

Oh non ! Il est un fanal à jamais présent,  
Qui voit la tempête et n'est jamais ébranlé ;  
Il est l'étoile de tous les esquifs dérivants,  
Au prix inconnu, si pourtant sa hauteur l'on sait.

L'amour n'est jouet du Temps, si même il amène  
Lèvres roses et joues sous l'arc de sa courbe faux :  
L'amour ne s'altère en ses brèves heures et semaines,  
Mais il tient bon jusqu'au bord du dernier repos.

Si erreur c'était là, et qu'on me le prouvât,  
N'écrivis-je jamais, ni homme jamais n'aima.

*Accuse me thus : that I have scanted all,  
Wherein I should your great deserts repay,  
Forgot upon your dearest love to call,  
Whereto all bonds do tie me day by day ;*

*That I have frequent been with unknown minds,  
And given to time your own dear-purchased right ;  
That I have hoisted sail to all the winds  
Which should transport me farthest from your sight.*

*Book both my wilfulness and errors down,  
And on just proof surmise accumulate ;  
Bring me within the level of your frown,  
But shoot not at me in your wakened hate ;*

*Since my appeal says I did strive to prove  
The constancy and virtue of your love.*

*Like as, to make our appetites more keen,  
With eager compounds we our palate urge,  
As, to prevent our maladies unseen,  
We sicken to shun sickness when we purge ;*

*Even so, being full of your ne'er-cloying sweetness,  
To bitter sauces did I frame my feeding ;  
And, sick of welfare, found a kind of meetness  
To be diseased, ere that there was true needing.*

*Thus policy in love, to anticipate  
The ills that were not, grew to faults assured,  
And brought to medicine a healthful state  
Which, rank of goodness, would by ill be cured ;*

*But thence I learn and find the lesson true,  
Drugs poison him that so fell sick of you.*

Ainsi accus'-moi : d'avoir, pour tes grands mérites,  
En tout négligé de te payer en retour,  
Oublié à ton cher amour de faire visite,  
Auquel tous les liens m'attachent jour après jour ;

D'avoir souvent fréquenté d'inconnus esprits,  
Et au temps, donné tes droits acquis si chèrement ;  
D'avoir, pour hisser ma grand-voile, mis à profit  
Tous vents au plus loin de ta vue me transportant.

Prends note et de ma folie et de mes erreurs,  
Et viens ajouter les soupçons aux preuves certaines,  
Mets-moi en joue, tes sourcils froncés de fureur,  
Mais point ne tire sur moi en l'éveil de ta haine ;

Car dit mon appel que j'ai voulu éprouver  
La constance et la vertu de mon bien-aimé.

Tout comme, pour rendre son appétit plus ardent,  
D'aigres mélanges l'on vient son palais aiguïser ;  
Comm', pour combattre ses invisibles tourments,  
Par purge on se rend malade, au mal pour parer ;

Trop plein de ta douceur à jamais insatiable,  
De même, de sauces amères j'ai fait mon festin ;  
Et trouvai, malade de santé, agréable  
D'être souffrant, avant qu'il n'en soit vrai besoin.

Ainsi la tactique en l'amour anticipa  
Les maux qui n'étaient, faisant croître fautes plus sûres,  
Et mit sous médication un trop sain état  
Qui, saturé de biens, voulait maux pour sa cure.

Mais là j'ai appris, et trouve vraie la leçon :  
Pour lui qui malade est de toi, drogue est poison.

*What potions have I drunk of Siren tears,  
Distilled from limbecks foul as hell within,  
Applying fears to hopes, and hopes to fears,  
Still losing when I saw myself to win !*

*What wretched errors hath my heart committed,  
Whilst it hath thought itself so blessed never !  
How have mine eyes out of their spheres been fitted,  
In the distraction of this madding fever !*

*O benefit of ill ! now I find true  
That better is by evil still made better ;  
And ruined love, when it is built anew,  
Grows fairer than at first, more strong, far greater.*

*So I return rebuked to my content,  
And gain by ill thrice more than I have spent.*

*That you were once unkind befriends me now,  
And for that sorrow, which I then did feel,  
Needs must I under my transgression bow,  
Unless my nerves were brass or hammered steel.*

*For if you were by my unkindness shaken,  
As I by yours, you've passed a hell of time ;  
And I, a tyrant, have no leisure taken  
To weigh how once I suffered in your crime.*

*O ! that our night of woe might have remembered  
My deepest sense, how hard true sorrow hits,  
And soon to you, as you to me, then tendered  
The humble salve, which wounded bosoms fits !*

*But that your trespass now becomes a fee ;  
Mine ransoms yours, and yours must ransom me.*

Combien j'ai bu de philtres de pleurs de Sirènes,  
En alambics infects comm' l'enfer distillés,  
Peurs appliquant aux espoirs, et espoirs aux peurs vaines,  
Encor perdant quand je me voyais triompher !

Combien put commettre mon cœur d'erreurs maudites,  
Alors qu'il se pensait plus béni que jamais !  
Et comme mes yeux sont sortis de leurs orbites,  
Pendant qu'en cett' fièvre affolante ils déliraient !

Oh, le bienfait du mal ! Je sais vrai à présent  
Que le mieux, par le mal, est fait meilleur encor,  
Et que l'amour ruiné, rebâti, va croissant,  
Plus beau qu'au premier jour, bien plus grand et plus fort.

Ainsi je reviens, tancé, à ma préférence,  
Et par le mal regagne trois fois ma dépense.

Qu'un jour tu fus cruel vient m'aider à présent,  
Et pour ce chagrin, que j'ai alors éprouvé,  
Je dois me courber sous le poids de mes errements,  
Si mes nerfs ne sont d'airain ou d'acier trempé.

Car si de même ma cruauté t'ébranla  
Que moi la tienne, ce temps fut pour toi infernal ;  
Et moi, je fus un tyran qui ne s'arrêta  
Pour peser comme un jour ton crime lui fit du mal.

Oh ! qu'ait au fond de mon âme le deuil de nos nuits  
Rappelé combien dur peut frapper le vrai chagrin,  
Et vite alors t'ait offert, comme à moi tu le fis,  
Cet humble baume à un cœur blessé qui convient !

Mais ta faute, à présent, devient une dette pour toi ;  
La mienne t'absout, et la tienn' doit m'absoudre, moi.

*'Tis better to be vile than vile esteemed,  
When not to be receives reproach of being;  
And the just pleasure lost, which is so deemed  
Not by our feeling, but by others' seeing:*

*For why should others' false adulterate eyes  
Give salutation to my sportive blood?  
Or on my frailties why are frailer spies,  
Which in their wills count bad what I think good?*

*No, I am that I am, and they that level  
At my abuses reckon up their own:  
I may be straight though they themselves be bevel;  
By their rank thoughts, my deeds must not be shown;*

*Unless this general evil they maintain,  
All men are bad and in their badness reign.*

*Thy gift, thy tables, are within my brain  
Full charactered with lasting memory,  
Which shall above that idle rank remain,  
Beyond all date, even to eternity:*

*Or, at the least, so long as brain and heart  
Have faculty by nature to subsist;  
Till each to razed oblivion yield his part  
Of thee, thy record never can be missed.*

*That poor retention could not so much hold,  
Nor need I tallies thy dear love to score;  
Therefore to give them from me was I bold,  
To trust those tables that receive thee more:*

*To keep an adjunct to remember thee  
Were to import forgetfulness in me.*

Il vaut mieux être vil que vil être estimé,  
Quand ne point l'être fait que de l'être on nous blâme;  
Et qu'un juste plaisir se perd, ainsi jugé  
Par ce que voit autrui et non point par nôtre âme:

Car pourquoi donc devraient les yeux faux et pervers  
D'autrui saluer, complices, mon sang luxurieux?  
Ou espions de mes fautes de plus fautifs se faire,  
Qui pensent qu'est mal ce que je crois bon, ces vicieux?

Non, non! Je suis celui que je suis et ceux-là  
Qui ciblent mes abus font le compte des leurs:  
Peut-être sont-ils eux-mêmes tordus, et moi droit;  
Mes actes n'ont de leur piètres pensées la couleur.

À moins qu'ils soutiennent qu'est ce fléau général:  
Que tout homme est mauvais et règne dans son mal.

Il est dans mon cerveau, ton cadeau, ton journal,  
Par la durable mémoire inscrit tout entier,  
Qui survivra à ce piètre inventaire trivial,  
Au-delà de tout temps, pour toute éternité:

Ou tout du moins, si longtemps que cerveau et cœur  
Auront faculté de subsister par nature;  
Tant qu'aucun d'eux ne cède à l'oubli destructeur  
Sa part de toi, ton récit à jamais perdure.

Ce pauvre carnet n'eût pu garder tant de choses,  
Ni n'ai-j' besoin, pour noter ton amour, de livre;  
C'est pourquoi j'osai m'en passer et me propose  
À ce journal de me fier qui plus te fait vivre.

Un agenda conserver en mémoire de toi,  
Cela serait impliquer amnésie en moi.



*No ! Time, thou shalt not boast that I do change :  
Thy pyramids built up with newer might  
To me are nothing novel, nothing strange ;  
They are but dressings of a former sight.*

*Our dates are brief, and therefore we admire  
What thou dost foist upon us that is old ;  
And rather make them born to our desire,  
Than think that we before have heard them told.*

*Thy registers and thee I both defy,  
Not wondering at the present nor the past,  
For thy records and what we see doth lie,  
Made more or less by thy continual haste.*

*This I do vow and this shall ever be ;  
I will be true, despite thy scythe and thee.*

*If my dear love were but the child of state,  
It might for Fortune's bastard be unfathered,  
As subject to Time's love or to Time's hate,  
Weeds among weeds, or flowers with flowers gathered.*

*No, it was builded far from accident ;  
It suffers not in smiling pomp, nor falls  
Under the blow of thrall'd discontent,  
Whereto th' inviting time our fashion calls :*

*It fears not policy, that heretic,  
Which works on leases of short-number'd hours,  
But all alone stands hugely politic,  
That it nor grows with heat, nor drowns with showers.*

*To this I witness call the fools of time,  
Which die for goodness, who have lived for crime.*

Non, Temps, tu ne pourras te vanter que je change :  
Tes pyramid's, avec force neuve érigées,  
Pour moi ne sont rien de nouveau ni rien d'étrange,  
Ell's ne sont guère qu'habits de visions envolées.

Nos instants sont brefs, et c'est pourquoi l'on admire,  
Cela qui est vieux et qu'encor tu nous imposes,  
Et qu'on préfère les faire nées pour notre désir,  
Qu'admettre qu'on entendit déjà dire ces choses.

Ton registre et toi, tous les deux je vous défie,  
Du présent, du passé, ne m'émerveillant point,  
Car il ment, ton récit, et ce qu'on voit aussi,  
Faits par ta hâte incessante ou plus grands, ou moins.

Ceci je jure, et ceci à jamais sera :  
Je serai fidèle, malgré ta faucille et toi.

Mon cher amour, s'il n'était qu'enfant hasardeux,  
Bâtard de fortune, fort bien pourrait être soumis,  
Sans père, au Temps amoureux ou au Temps haineux,  
Ronc' parmi ronces ou fleur parmi fleurs cueillies.

Non, il fut érigé loin de tout accident ;  
Il ne s'émeut au sourire des rois, ni ne tombe  
Sous les coups du ressentiment asservissant,  
Auxquels la mode du temps voudrait qu'il succombe :

Il n'a peur de la politique, cette hérétique,  
Dont l'horizon de travail est de si peu d'heures,  
Mais tout seul, se dresse en très profond politique,  
Que ni ne noie la pluie, ni n'accroît la chaleur.

Ceci, j'en veux les bouffons du temps pour témoins,  
Ayant vécu pour le crime, qui meurent pour le bien.

*Were't aught to me I bore the canopy,  
With my extern the outward honouring,  
Or laid great bases for eternity,  
Which proves more short than waste or ruining?*

*Have I not seen dwellers on form and favour  
Lose all and more by paying too much rent  
For compound sweet, forgoing simple savour,  
Pitiful thrivers, in their gazing spent?*

*No; let me be obsequious in thy heart,  
And take thou my oblation, poor but free,  
Which is not mixed with seconds, knows no art,  
But mutual render, only me for thee.*

*Hence, thou suborned informer! a true soul  
When most impeached stands least in thy control.*

*O thou, my lovely boy, who in thy pow'r  
Dost hold time's fickle glass, his sickle, hour,  
Who hast by waning grown, and therein show'st  
Thy lovers with'ring, as thy sweet self grow'st,*

*If nature, sovereign mistress over wrack,  
As thou goest onwards still will pluck thee back,  
She keeps thee to this purpose, that her skill  
May time disgrace, and wretched minutes kill.*

*Yet fear her, O thou minion of her pleasure,  
She may detain, but not still keep, her treasure.  
Her audit, though delayed, answered must be,  
And her quietus is to render thee.*

( )  
( )

Que donc pourrait m'être le dais d'avoir porté,  
Par mes dehors honorant le superficiel,  
Ou larges assises posé pour l'éternité,  
Qui plus précaires que ruine ou déchet se révèlent ?

N'ai-j' vu celui qui s'attache à forme et faveur  
Tout perdre et plus en payant un loyer trop cher,  
Pour doux mélange, oubliant la simple saveur,  
Richard pitoyable, à contempler qui se perd ?

Non ; en dévot, à ton cœur que je m'asservisse,  
Et toi, ma pauvre mais libre oblation reçois,  
Que rien ne corrompt, qui ne connaît d'artifice,  
Mais bien reddition mutuelle, seul moi pour toi.

Va-t'en, informateur stipendié ! un esprit  
Fidèle, au plus on l'accuse, au moins t'est soumis.

Ô toi, mon aimable garçon, qui en ton pouvoir,  
Du temps tiens la faux, l'heure, et le traître miroir,  
Qui déclinant prit grandeur, et qui montre ainsi  
Tes amants flétris, quand ton doux être grandit,

Si Nature, en maîtresse régissant sur le chaos,  
Te tire en arrière quand avancer est ton lot,  
Ell' veut te garder pour mettre par son talent  
Le temps en disgrâce, et tuer ses piètres instants.

Mais crains-la, ô toi, favori de son plaisir,  
Ell' tient son trésor mais ne peut le retenir,  
Son audit se fera, si différé qu'il soit,  
Et ce sera son quitus de te rendre, toi.

( )  
( )



Lavinia Fontana : *Autoportrait au clavecin* (détail, 1577)

*In the old age black was not counted fair,  
Or if it were, it bore not beauty's name;  
But now is black beauty's successive heir,  
And beauty slandered with a bastard shame:*

*For since each hand hath put on Nature's power,  
Fairing the foul with Art's false borrowed face,  
Sweet beauty hath no name, no holy bower,  
But is profaned, if not lives in disgrace.*

*Therefore my mistress' eyes are raven black,  
Her eyes so suited, and they mourners seem  
At such who, not born fair, no beauty lack,  
Sland'ring creation with a false esteem:*

*Yet so they mourn becoming of their woe,  
That every tongue says beauty should look so.*

*How oft when thou, my music, music play'st,  
Upon that blessed wood whose motion sounds  
With thy sweet fingers when thou gently sway'st  
The wiry concord that mine ear confounds,*

*Do I envy those jacks that nimble leap,  
To kiss the tender inward of thy hand,  
Whilst my poor lips which should that harvest reap,  
At the wood's boldness by thee blushing stand!*

*To be so tickled, they would change their state  
And situation with those dancing chips,  
O'er whom thy fingers walk with gentle gait,  
Making dead wood more bless'd than living lips.*

*Since saucy jacks so happy are in this,  
Give them thy fingers, me thy lips to kiss.*

Le noir n'était jugé clair dans les temps passés,  
Ou s'il l'était, le nom de beauté n'avait pris;  
Mais le noir hérite aujourd'hui de la beauté,  
Et diffame le beau, lui fait honte, l'abâtardit:

Depuis qu'à Nature ont volé les mains son pouvoir,  
L'affreux faisant clair, fardant d'un faux art sa face,  
La douce beauté n'a ni nom, ni saint reposoir,  
Mais est profanée, ou sinon vit en disgrâce.

C'est pourquoi a ma maîtresse des yeux noir corbeau,  
Des yeux ainsi à la mode, et semblant en deuil  
Pour ceux qui ne sont nés clairs mais n'en sont moins beaux,  
La création diffamant par un faux trompe-l'œil.

Mais pourtant, leur deuil sied si bien à leur chagrin,  
Qu'ainsi doit se montrer la beauté, dit chacun.

Que de fois, quand toi, ma musique, musique tu tires  
Du bois béni du clav'cin dont l'élan résonne  
Quand tes doux doigts le font tendrement retentir,  
D'accords de cordes qui tant mon oreille étonnent,

Ai-je envié ces touches agiles qui font des bonds  
Pour embrasser de ta main le tendre intérieur,  
Mes pauvres lèvres auxquelles est due cett' moisson,  
Rougeant près de toi du cran du bois sans peur!

Pour être ainsi flattées, ell's troqu'raient leur état  
Et aussi leur demeure avec ces clés dansantes,  
Qu'effleurent avec leur tendre démarche tes doigts,  
Faisant bois mort plus béni que lèvres vivantes.

Puisque ces touches sans gêne ainsi tant se plaisent,  
Donn' leur tes doigts, et que moi, tes lèvres je baise.

*Th' expense of spirit in a waste of shame  
Is lust in action : and till action, lust  
Is perjured, murderous, bloody, full of blame,  
Savage, extreme, rude, cruel, not to trust ;*

*Enjoyed no sooner but despised straight ;  
Past reason hunted ; and no sooner had,  
Past reason hated, as a swallowed bait,  
On purpose laid to make the taker mad.*

*Mad in pursuit and in possession so ;  
Had, having, and in quest to have extreme ;  
A bliss in proof, and proved, a very woe ;  
Before, a joy proposed ; behind a dream.*

*All this the world well knows ; yet none knows well  
To shun the heaven that leads men to this hell.*

*My mistress' eyes are nothing like the sun ;  
Coral is far more red, than her lips red :  
If snow be white, why then her breasts are dun ;  
If hairs be wires, black wires grow on her head.*

*I have seen roses damasked, red and white,  
But no such roses see I in her cheeks ;  
And in some perfumes is there more delight  
Than in the breath that from my mistress reeks.*

*I love to hear her speak, yet well I know  
That music hath a far more pleasing sound :  
I grant I never saw a goddess go,  
My mistress, when she walks, treads on the ground :*

*And yet by heaven, I think my love as rare,  
As any she belied with false compare.*

La dépense, en un gâchis de honte, de l'âme,  
Est luxure en acte : et jusqu'à l'acte, luxure  
Est sans foi, meurtrière, sanglante et pleine de blâme,  
Sauvage, extrême, et rude, et cruelle, et parjure ;

Dès qu'on en a joui, aussitôt méprisée,  
Chassée plus que de raison, et dès qu'on l'a eue,  
Haïe plus que de raison, comme une esche gobée,  
Pour rendre fou qui y mord tout exprès tendue.

Folle en poursuite et en possession tout autant,  
Ayant eu, ayant, et en soif d'avoir, extrême ;  
Bénie quand on l'éprouve, éprouvée, vrai tourment ;  
Avant, joie offerte ; après, un rêve ou pas même.

Le monde sait bien tout ça, mais aucun ne sait bien  
Le ciel fuir, qui mène à cet enfer les humains.

Ma maîtresse a des yeux qui du soleil n'ont rien ;  
Rouge est sa lèvre, mais bien plus rouge est corail :  
Si blanche est la neige, alors ses seins sont gris-bruns ;  
Si paill' sont cheveux, croît noir' sur sa tête la paille.

J'ai vu des ros's damassées de rouge et de blanc,  
Mais point telle rose en ses joues je ne vois fleurir ;  
Et dans certains parfums il est plus d'agrément  
Que dans l'haleine que fait ma maîtresse sentir.

Je sais bien, pourtant, si j'aime l'entendre parler,  
Qu'à la musique un son bien plus digne de plaire :  
J'admets n'avoir jamais vu déesse avancer,  
Ma maîtresse, en marchant, pose ses pieds sur terre :

Et pourtant, je pense qu'est mon amour, par le ciel,  
Aussi rare qu'aucune affublée de faux parallèles.



*Thou art as tyrannous, so as thou art,  
As those whose beauties proudly make them cruel;  
For well thou know'st to my dear dotting heart  
Thou art the fairest and most precious jewel.*

*Yet, in good faith, some say that thee behold,  
Thy face hath not the power to make love groan;  
To say they err I dare not be so bold,  
Although I swear it to myself alone.*

*And to be sure that is not false I swear,  
A thousand groans, but thinking on thy face,  
One on another's neck, do witness bear  
Thy black is fairest in my judgment's place.*

*In nothing art thou black save in thy deeds,  
And thence this slander, as I think, proceeds.*

*Thine eyes I love, and they, as pitying me,  
Knowing thy heart torments me with disdain,  
Have put on black and loving mourners be,  
Looking with pretty ruth upon my pain.*

*And truly not the morning sun of heaven  
Better becomes the grey cheeks of the east,  
Nor that full star that ushers in the even,  
Doth half that glory to the sober west,*

*As those two mourning eyes become thy face:  
O! let it then as well beseem thy heart  
To mourn for me since mourning doth thee grace,  
And suit thy pity like in every part.*

*Then will I swear beauty herself is black,  
And all they foul that thy complexion lack.*

Tu es, comm' tu es, tyran aussi oppresseur  
Que celles que leurs beautés font cruell's, orgueilleuses,  
En effet, tu sais bien que pour mon tendre cœur  
Tu es la pierr' la plus claire et la plus précieuse.

Pourtant, j'en conviens, disent certains qui te voient  
Que ta face point ne peut faire râler d'amour;  
Point je n'ose, effronté, leur dire qu'ils se fourvoient,  
Bien que je me le jure, à moi seul, tous les jours.

Et pour prouver que cela que je jure n'est faux,  
Mes mille et un râles, en ne pensant qu'à ta face,  
L'un après l'autre, là n'en témoignent que trop:  
Ton noir est bien le plus clair, que si haut je place.

En rien tu n'es noire sinon de par tes actions,  
Et de là, je pense, provient ta diffamation.

Tes yeux j'aime, et eux, comme ayant pitié de moi,  
Sachant que ton cœur me tourmente avec dédain,  
En noir se sont mis et amants en deuil sont là,  
Voyant avec jolie compassion mon chagrin.

Et le soleil du matin, dans le ciel qui luit,  
En vérité ne sied mieux aux joues grises de l'Est,  
Ni ce plein astre non plus, qui le soir introduit,  
Ne fait moitié tant de gloire au blafard Ouest,

Que ces deux yeux en deuil qui siéent tant à ta face:  
Oh! que convienne alors aussi bien à ton cœur  
Pour moi d'être en deuil, puisque le deuil fait ta grâce,  
Et de vêtir de pitié tout ton intérieur.

Alors la beauté elle-mêm' je jurerais noire,  
Et laides toutes, ton teint qui ne font point voir.

*Beshrew that heart that makes my heart to groan  
For that deep wound it gives my friend and me !  
Is't not enough to torture me alone,  
But slave to slavery my sweet 'st friend must be ?*

*Me from myself thy cruel eye hath taken,  
And my next self thou harder hast engrossed :  
Of him, myself, and thee I am forsaken ;  
A torment thrice three-fold thus to be crossed.*

*Prison my heart in thy steel bosom's ward,  
But then my friend's heart let my poor heart bail ;  
Whoe'er keeps me, let my heart be his guard ;  
Thou canst not then use rigour in my jail :*

*And yet thou wilt ; for I, being pent in thee,  
Perforce am thine, and all that is in me.*

*So now I have confessed that he is thine,  
And I my self am mortgaged to thy will,  
Myself I'll forfeit, so that other mine  
Thou wilt restore to be my comfort still :*

*But thou wilt not, nor he will not be free,  
For thou art covetous, and he is kind ;  
He learned but surety-like to write for me,  
Under that bond that him as fast doth bind.*

*The statute of thy beauty thou wilt take,  
Thou usurer, that put'st forth all to use,  
And sue a friend came debtor for my sake ;  
So him I lose through my unkind abuse.*

*Him have I lost ; thou hast both him and me :  
He pays the whole, and yet am I not free.*

Maudit ce cœur qui mon cœur fait se lamenter,  
Blessant si profondément mon ami et moi !  
N'est-ce assez, moi seul, de venir me torturer,  
Faut-il que serf asservi mon plus doux ami soit ?

Moi et moi-même a ton œil cruel désunis,  
Et l'autre moi-même tu as soumis plus dur'ment :  
De lui, de moi-même et de toi je suis banni ;  
D'ainsi être en croix est trois fois triple tourment.

Cloître mon cœur en ton sein d'acier, mais qu'alors  
Mon pauvre cœur, du cœur de l'ami soit le gage ;  
Quiconque me tient, que mon cœur soit son garde encor,  
Qu'alors tu ne puiss's de rigueur user en ma cage :

Et pourtant tu le vas, car moi, reclus en toi,  
Je suis tien par force, et tout ce qui est en moi.

Ainsi à présent j'ai confessé qu'il est tien,  
Et moi-même, je suis hypothéqué à ton vœu,  
Moi-même j'abdique, qu'ainsi ce bel autre mien  
Tu veuilles me rendre, qu'encore il m'apaise un peu.

Mais tu ne veux, ni lui liberté ne veut là,  
Car toi tu es convoiteuse, et lui n'est sauvage ;  
Il n'a appris qu'en garant à signer pour moi  
Cet engag'ment qui lui-même aussi fort l'engage.

Tu veux les prendre, les titres de ta beauté,  
Ô toi usurière, qui use de tout dans ce but,  
Et cet ami poursuivre, pour moi endetté ;  
Ainsi lui je perds, de par mon sauvage abus.

Lui j'ai perdu, tous deux tu nous as, lui et moi :  
Il paie tout, et pourtant, libre je ne suis là.

*Whoever hath her wish, thou hast thy Will,  
And Will to boot, and Will in over-plus;  
More than enough am I that vexed thee still,  
To thy sweet will making addition thus.*

*Wilt thou, whose will is large and spacious,  
Not once vouchsafe to hide my will in thine?  
Shall will in others seem right gracious,  
And in my will no fair acceptance shine?*

*The sea, all water, yet receives rain still,  
And in abundance addeth to his store;  
So thou, being rich in Will, add to thy Will  
One will of mine, to make thy large will more.*

*Let no unkind, no fair beseechers kill;  
Think all but one, and me in that one Will.*

*If thy soul check thee that I come so near,  
Swear to thy blind soul that I was thy Will,  
And will, thy soul knows, is admitted there;  
Thus far for love, my love-suit, sweet, fulfil.*

*Will, will fulfil the treasure of thy love,  
Ay, fill it full with wills, and my will one.  
In things of great receipt with ease we prove  
Among a number one is reckoned none:*

*Then in the number let me pass untold,  
Though in thy store's account I one must be;  
For nothing hold me, so it please thee hold  
That nothing me, a something sweet to thee:*

*Make but my name thy love, and love that still,  
And then thou lovest me for my name is 'Will.'*

Quiconque ait ses vœux exhaussés, tu as ton vieux,  
Et ton vieux encore, et de ton vieux un surplus;  
Plus qu'assez je suis, qui t'agace toujours un peu,  
À tes doux vœux faisant là un ajout de plus.

Ne veux-tu, toi aux vœux larges et formidables,  
Une fois m'accorder de cacher mon vœu dans les tiens?  
Les vœux des autres te semblent bien agréables,  
Et à mon vœu bel accueil tu ne ferais point?

La mer, toute eau, pourtant prend toujours quand il pleut,  
Et à son stock elle ajoute tout un trésor;  
Ainsi toi, si riche en vœux, ajoute à tes vœux  
Un vœu mien, pour faire tes vœux plus larges encor.

Tes beaux soupirants, ne tue, sauvage, aucun d'eux;  
Comme un seul, vois les tous, et moi dans ce seul vœu.

Si te reproche ton âme que j'approche si près,  
Ton âme aveugle, jur'-lui que j'étais ton vœu,  
Et un vœu, ton âme le sait, en ce lieu s'admet;  
Pour l'amour, comble là, douce, mes plans amoureux.

Ton vieux veut combler le trésor de ton amour,  
Oui, le combler de vœux, et mon vœu n'est le seul.  
On prouve aisément qu'en ce qui prend tout labour,  
Parmi un nombre on n'est qu'un, et que vaut un seul?

Alors, dans le nombre, de moi ne viens rien dire,  
Pourvu que compté pour un dans ton stock je sois;  
Tiens-moi pour rien s'il te plaît pourtant de tenir  
Ce moi de rien pour un rien qui doux soit pour toi.

Fais mon seul nom ton amour, et toujours l'aime un peu,  
Et m'aime alors pour mon nom qui est « Je te veux ».

*Thou blind fool, Love, what dost thou to mine eyes,  
That they behold, and see not what they see ?  
They know what beauty is, see where it lies,  
Yet what the best is take the worst to be.*

*If eyes, corrupt by over-partial looks,  
Be anchored in the bay where all men ride,  
Why of eyes' falsehood hast thou forged hooks,  
Whereto the judgment of my heart is tied ?*

*Why should my heart think that a several plot,  
Which my heart knows the wide world's common place ?  
Or mine eyes, seeing this, say this is not,  
To put fair truth upon so foul a face ?*

*In things right true my heart and eyes have erred,  
And to this false plague are they now transferred.*

*When my love swears that she is made of truth,  
I do believe her though I know she lies,  
That she might think me some untutored youth,  
Unlearned in the world's false subtleties.*

*Thus vainly thinking that she thinks me young,  
Although she knows my days are past the best,  
Simply I credit her false-speaking tongue :  
On both sides thus is simple truth suppressed :*

*But wherefore says she not she is unjust ?  
And wherefore say not I that I am old ?  
O ! love's best habit is in seeming trust,  
And age in love, loves not to have years told :*

*Therefore I lie with her, and she with me,  
And in our faults by lies we flattered be.*

Toi fol aveugle, Amour, à mes yeux qu'as-tu fait,  
Pour qu'ils regardent et ne voient point ce qu'ils voient ?  
Ils savent ce qu'est la beauté, ils voient où elle est,  
Pourtant, ils prennent le meilleur pour le pire qui soit.

Si les yeux, que leur regard trop partial corrompt,  
Se sont, dans la baie où tout homme navigue, ancrés,  
Pourquoi, des fausses des yeux, forgeas-tu hameçons,  
Auxquels le jugement de mon cœur est accroché ?

Pourquoi doit penser mon cœur qu'est privé ce champ,  
Que sait mon cœur place ouverte du vaste monde ?  
Ou dire mon œil que cela n'est point, ce voyant,  
Clair et vrai, faisant un visage aussi immonde ?

Devant le très vrai, mon cœur et mes yeux errèrent,  
Et vers cette peste fausse à présent se transfèrent.

Quand faite de vérité mon amour se jure,  
Je la crois, alors qu'elle ment pourtant, je le sais,  
Qu'elle puisse penser que je suis un jeune immature,  
Qui point les faux sophismes mondains ne connaît.

Ainsi, pensant vainement qu'elle me pense un jeunôt,  
Alors qu'elle sait que mes meilleurs jours sont passés,  
Simplement, j'accrédite sa langue et ses faux mots,  
Le simple vrai est ainsi par tous deux caché.

Mais pourquoi donc ne dit-elle qu'elle est sans constance ?  
Et pourquoi donc ne me dis-je non plus vieillissant ?  
Oh, mieux vêtu est l'amour feignant vraie confiance,  
Et n'aime un grand âge aimant qu'on parle des ans.

C'est pourquoi au lit je lui mens, et elle à moi,  
Et nous mentant en fautant, nous nous flattons là.



Le Caravage : *Portrait d'une courtisane*



*O! call not me to justify the wrong  
That thy unkindness lays upon my heart;  
Wound me not with thine eye, but with thy tongue:  
Use power with power, and slay me not by art,*

*Tell me thou lov'st elsewhere; but in my sight,  
Dear heart, forbear to glance thine eye aside:  
What need'st thou wound with cunning, when thy might  
Is more than my o'erpressed defence can bide?*

*Let me excuse thee: ah! my love well knows  
Her pretty looks have been mine enemies;  
And therefore from my face she turns my foes,  
That they elsewhere might dart their injuries:*

*Yet do not so; but since I am near slain,  
Kill me outright with looks, and rid my pain.*

*Be wise as thou art cruel; do not press  
My tongue-tied patience with too much disdain;  
Lest sorrow lend me words, and words express  
The manner of my pity-wanting pain.*

*If I might teach thee wit, better it were,  
Though not to love, yet, love to tell me so;  
As testy sick men, when their deaths be near,  
No news but health from their physicians know;*

*For, if I should despair, I should grow mad,  
And in my madness might speak ill of thee;  
Now this ill-wresting world is grown so bad,  
Mad slanderers by mad ears believed be.*

*That I may not be so, nor thou belied,  
Bear thine eyes straight, though thy proud heart go wide.*

Oh, ne t'attends que je justifie tous les maux  
Dont est mon cœur accablé par ta sauvag'rie;  
Avec ton œil ne me bless', mais avec tes mots:  
Use avec force de force, et d'art ne m'occis.

Dis-moi que tu aimes ailleurs, mais sous mon regard,  
Évite, cher cœur, de jeter un œil de côté:  
Pour blesser, quel besoin de ruse, quand ton pouvoir  
Est plus que peut ma défense vaincue supporter?

Laisse-moi t'excuser: ah! mon amour sait clair'ment  
Que là ont été ses beaux yeux mes Némésis;  
Et donc, de ma face, détourne mes opposants,  
Afin que darder ailleurs leurs flèches ils puissent:

Mais puisque presque je meurs, pourtant n'en fais rien,  
Occis-moi, net, de regards, et clos mon chagrin.

Sois sage autant que cruelle et point ne provoque  
Ma patience, à langue liée, par trop de dédain;  
Que mots ne me prête douleur, que mots n'évoquent  
L'état, implorant la pitié, de mon chagrin.

Si je pouvais t'apprendre l'esprit, serait mieux,  
Sinon d'aimer, amour, de pourtant m'en conter;  
Quand proche est sa mort, l'homme malade et bilieux  
N'attend de ses docteurs que billets de santé;

Car je deviendrais fou si l'espoir je perdais,  
Et pourrais, en ma folie, mal parler de toi;  
Ce malin monde est là devenu si mauvais,  
Que les fous médisants, les folles oreilles les croient.

Qu'ainsi je ne sois, ni toi sur la croix clouée,  
Tiens tes yeux droits, si part ton cœur fier en virée.

*In faith I do not love thee with mine eyes,  
For they in thee a thousand errors note;  
But 'tis my heart that loves what they despise,  
Who, in despite of view, is pleased to dote.*

*Nor are mine ears with thy tongue's tune delighted;  
Nor tender feeling, to base touches prone,  
Nor taste, nor smell, desire to be invited  
To any sensual feast with thee alone :*

*But my five wits nor my five senses can  
Dissuade one foolish heart from serving thee,  
Who leaves unswayed the likeness of a man,  
Thy proud heart's slave and vassal wretch to be :*

*Only my plague thus far I count my gain,  
That she that makes me sin awards me pain.*

*Love is my sin, and thy dear virtue hate,  
Hate of my sin, grounded on sinful loving:  
O! but with mine compare thou thine own state,  
And thou shalt find it merits not reproving;*

*Or, if it do, not from those lips of thine,  
That have profaned their scarlet ornaments  
And sealed false bonds of love as oft as mine,  
Robbed others' beds' revenues of their rents.*

*Be it lawful I love thee, as thou lov'st those  
Whom thine eyes woo as mine importune thee:  
Root pity in thy heart, that, when it grows,  
Thy pity may deserve to pitied be.*

*If thou dost seek to have what thou dost hide,  
By self-example may'st thou be denied!*

Si je t'aime, au vrai, ce n'est point avec mes yeux,  
Car eux notent en toi des défauts par milliers;  
Mais c'est mon cœur, de ce qu'ils mépris'nt amoureux,  
Qui se plaît, au mépris de ma vue, à adorer.

Ni n'est, par le chant de ta langu', mon oreille séduite,  
Ni n'est enclin mon doux tact à des touchers veules,  
Ni goût, ni odorat, n'ont désir d'une invite  
À aucun sensuel festin avec toi seule :

Mais ne peuvent, mes cinq esprits ni tous mes cinq sens,  
Dissuader un cœur fou de servir sous toi,  
Qui laisse égaré un homme ou son apparence,  
Esclave et pauvre vassal de ton fier cœur froid;

Je compte en cela seul mon fléau pour mon gain,  
Que cell' qui me fait pécher m'accorde chagrin.

L'amour mon péché, et la haine ta chère vertu,  
Tu hais mon péché car ton amour est pécheur:  
Oh, mais au tien mon état comparerais-tu,  
Et tu verrais qu'il n'a mérité de rancœur;

Ou alors, s'il l'a, ce n'est de ces lèvres tiennes  
Qui ont profané leur écarlate ornement  
Et tant scellé de faux liens d'amour que les miennes,  
Volé du loyer des lits des autres l'argent.

Licite me soit de t'aimer comm' tu aimes ceux-là  
Qu'enjôlent tes yeux, quand les miens importuns sont pour  
Enracine en ton cœur la pitié, quand ell' croitra, [toi:  
Que digne soit ta pitié qu'on s'en apitoie.

Si ton désir est d'avoir ce qu'à moi tu dénies,  
Ton propre exemple soit donc ce qui t'en spolie!

*Lo, as a careful housewife runs to catch  
One of her feathered creatures broke away,  
Sets down her babe, and makes all swift dispatch  
In pursuit of the thing she would have stay;*

*Whilst her neglected child holds her in chase,  
Cries to catch her whose busy care is bent  
To follow that which flies before her face,  
Not prizing her poor infant's discontent;*

*So runn'st thou after that which flies from thee,  
Whilst I thy babe chase thee afar behind;  
But if thou catch thy hope, turn back to me,  
And play the mother's part, kiss me, be kind;*

*So will I pray that thou may'st have thy 'Will,'  
If thou turn back and my loud crying still.*

*Two loves I have of comfort and despair,  
Which like two spirits do suggest me still:  
The better angel is a man right fair,  
The worser spirit a woman coloured ill.*

*To win me soon to hell, my female evil,  
Tempteth my better angel from my side,  
And would corrupt my saint to be a devil,  
Wooing his purity with her foul pride.*

*And whether that my angel be turned fiend,  
Suspect I may, yet not directly tell;  
But being both from me, both to each friend,  
I guess one angel in another's hell:*

*Yet this shall I ne'er know, but live in doubt,  
Till my bad angel fire my good one out.*

Vois, comme court la soigneus' ménagère attraper  
L'un de ses animaux emplumés qui s'en va,  
Son bébé pose, et fait tout pour se dépêcher,  
Aux trouss's de la chos' qu'ell' voudrait tant garder là,

Quand son bambin négligé, en pleurs, la pourchasse  
Pour rattraper l'affairée dont le soin ne tend  
Qu'à suivre cela qui s'envole devant sa face,  
Ne donnant prix au dépit de son pauvre enfant ;

Ainsi tu courses ce qui s'envol' devant toi,  
Quand moi, ton bébé, je te chasse bien loin derrière ;  
Mais reviens, si ton espoir tu attrapes, vers moi,  
Et m'embrasse, sois bonne, joue donc ton rôle de mère ;

Ainsi je prierai que tu veuilles avoir ton v(i)œu,  
Si tu reviens, et calmes mes pleurs de furieux.

Deux amours j'ai, mon confort et mon désespoir,  
Tels deux esprits, toujours les objets de mes vœux :  
Le meilleur ange est un homme à la beauté rare,  
Le pire esprit est un' femme au teint vénéneux.

Pour vite à l'enfer me gagner, mon mal féminin,  
Invite mon meilleur ange à quitter mon côté,  
Et veut corrompre et changer en diable mon saint,  
Courtisant sa pur'té de son immonde fierté.

Et que devient de ce fait mon bon ange enn'mi,  
Je le peux soupçonner, pas le prouver pourtant,  
Mais tous deux étant loin de moi, tous deux amis,  
Je crois un ange en l'enfer d'un autre à présent :

Pourtant je n'en suis jamais sûr, mais vis dans le doute,  
Tant que le feu, au bon ang', le mauvais ne boute.

*Those lips that Love's own hand did make,  
Breathed forth the sound that said 'I hate',  
To me that languished for her sake :  
But when she saw my woeful state,*

*Straight in her heart did mercy come,  
Chiding that tongue that ever sweet  
Was used in giving gentle doom ;  
And taught it thus anew to greet ;*

*'I hate' she altered with an end,  
That followed it as gentle day,  
Doth follow night, who like a fiend  
From heaven to hell is flown away.*

*'I hate', from hate away she threw,  
And saved my life, saying 'not you.'*

*Poor soul, the centre of my sinful earth,  
Feeding these rebel powers that thee array  
Why dost thou pine within and suffer dearth,  
Painting thy outward walls so costly gay ?*

*Why so large cost, having so short a lease,  
Dost thou upon thy fading mansion spend ?  
Shall worms, inheritors of this excess,  
Eat up thy charge ? Is this thy body's end ?*

*Then soul, live thou upon thy servant's loss,  
And let that pine to aggravate thy store ;  
Buy terms divine in selling hours of dross ;  
Within be fed, without be rich no more :*

*So shall thou feed on Death, that feeds on men,  
And Death once dead, there's no more dying then.*

Ces lèvres qu'Amour fit de sa main  
Le son exhalèrent qui dit « je hais »,  
Vers moi qui languissait d'être sien :  
Mais quand ell' vit mon état défait,

Sitôt la merci vint en son cœur,  
Tança cett' langue, qui tendre toujours,  
Rendait plutôt sentence en douceur,  
Et lui apprit ce nouveau bonjour :

« Je hais » ell' changea et fin lui mit,  
Qui le suivit comme un doux jour d'or  
Suit une nuit qui telle un enn'mi  
Du ciel vers l'enfer s'éloigne alors.

« Je hais », loin de la haine ell' jeta,  
Et ma vie sauva, disant « pas toi ».

Pauvre âme, le centre même de ma terre de péché,  
Nourrissant ces pouvoirs rebelles qui te font tort  
Pourquoi languir en toi et souffrir pauvreté,  
Peignant d'un luxe si gai tes murs au dehors ?

Pourquoi, ayant bail si court, un luxe si grand  
Sur ta maison de chair dépenser, qui vieillit ?  
Vont-ils, les vers seuls, de cet excès héritant,  
Manger ton fonds ? Ton corps n'a de fin que ceci ?

Alors, âme, vis sur les pertes de ton valet,  
Et le laisse, accroissant ton bien, languir en friche ;  
Acquiers divin bail en vendant heures de déchet ;  
En toi sois nourrie, au dehors ne sois plus riche :

Et ainsi, la Mort, nourrie d'hommes, te nourrira,  
Et morte la Mort, alors plus rien ne mourra.

*My love is as a fever longing still,  
For that which longer nurseth the disease;  
Feeding on that which doth preserve the ill,  
Th' uncertain sickly appetite to please.*

*My reason, the physician to my love,  
Angry that his prescriptions are not kept,  
Hath left me, and I desperate now approve  
Desire is death, which physic did except.*

*Paſt cure I am, now Reason is paſt care,  
And frantic-mad with evermore unreſt;  
My thoughts and my diſcourſe as madmen's are,  
At random from the truth vainly expreſſed;*

*For I have ſworn thee fair, and thought thee bright,  
Who art as black as hell, as dark as night.*

*O me ! what eyes hath Love put in my head,  
Which have no correſpondence with true ſight;  
Or, if they have, where is my judgment fled,  
That cenſures falſely what they ſee aright ?*

*If that be fair whereon my false eyes dote,  
What means the world to ſay it is not ſo ?  
If it be not, then love doth well denote  
Love's eye is not ſo true as all men's : no,*

*How can it ? O ! how can Love's eye be true,  
That is ſo vexed with watching and with tears ?  
No marvel then, though I miſtake my view ;  
The ſun itſelf ſees not, till heaven clears.*

*O cunning Love ! with tears thou keep'ſt me blind,  
Leſt eyes well-ſeeing thy foul faults ſhould find.*

Mon amour, comme un' fièvre, se languit sans cesse  
Après ce qui nourrit l' infection plus longtemps,  
Se gorge de ce qui fait que le mal progresse,  
Afin de plaire au morbide appétit changeant.

Ma raison, qui est de mon amour le méd'cin,  
Fachée que ses prescriptions je n' aie point suivi,  
M' a fui, et sans espoir à présent j' en conviens :  
Désir n' est que mort, qu' avait la méd' cine banni.

Sans cure, à présent qu' est la Raison incurable,  
Et fou frénétique et toujours plus enfiévré,  
Mes pensées et mes mots, à ceux des fous semblables,  
Loin de la vérité sont en vain exprimés ;

Car claire je t' ai jurée, et pensée lumineuse,  
Qui noire est comme l' enfer, comm' la nuit ténébreuse.

Ô moi, quels yeux l' amour dans ma tête a-t-il mis,  
Avec la vraie vision qui n' ont point de rapport ?  
Ou s' ils en ont, où s' est donc mon jug' ment enfui,  
Qui évalue fauss' ment ce qu' ils voient, s' ils n' ont tort ?

Si clair est cela sur quoi mes yeux faux s' émeuvent,  
Qu' implique le monde en disant que ce ne l' est point ?  
Si ce ne l' est, alors fait l' amour bien la preuve  
Que l' œil d' Amour n' est si vrai que tout œil humain :

Comment peut, oh, comment peut l' œil d' Amour qu' ont  
Et veille ainsi troublé, être vrai et sincère ? [pleurs  
Point n' est merveille alors que ma vue fasse erreur ;  
Soleil lui-même ne voit, tant que ciel ne s' éclaire.

Ô fin Amour, par les pleurs toujours m' aveuglant,  
Sachant immonde ta faute pour l' œil bien-voyant !



*Canst thou, O cruel ! say I love thee not,  
When I against myself with thee partake ?  
Do I not think on thee, when I forgot  
Am of my self, all tyrant, for thy sake ?*

*Who hateth thee that I do call my friend,  
On whom frown'st thou that I do fawn upon,  
Nay, if thou lour'st on me, do I not spend  
Revenge upon myself with present moan ?*

*What merit do I in myself respect,  
That is so proud thy service to despise,  
When all my best doth worship thy defect,  
Commanded by the motion of thine eyes ?*

*But, love, hate on, for now I know thy mind,  
Those that can see thou lov'st, and I am blind.*

*O ! from what power hast thou this powerful might,  
With insufficiency my heart to sway ?  
To make me give the lie to my true sight,  
And swear that brightness doth not grace the day ?*

*Whence hast thou this becoming of things ill,  
That in the very refuse of thy deeds  
There is such strength and warrantise of skill,  
That, in my mind, thy worst all best exceeds ?*

*Who taught thee how to make me love thee more,  
The more I hear and see just cause of hate ?  
O ! though I love what others do abhor,  
With others thou shouldst not abhor my state :*

*If thy unworthiness raised love in me,  
More worthy I to be beloved of thee.*

Peux-tu donc dire, ô cruelle, que point je ne t'aime,  
Alors que ta cause, contre moi-mêm' je soutiens ?  
À toi ne pensé-je, alors qu'en tout pour moi-même  
Je suis un vrai tyran, m'oubliant pour ton bien ?

Qui te hait, que j'appell'rais pourtant mon ami ?  
Sur qui s'est froncé ton sourcil, que je flatterais ?  
Et de plus, lorsque tu m'as menacé, n'ai-je pris  
Vengeanc' de moi-même en gémissant sans délai ?

Oh, quel mérit' voudrais-tu qu'en moi-même j'honore,  
Si fier que de ton service il soit dédaigneux,  
Alors que tout ce que j'ai de meilleur adore  
Tes défauts, dompté par le mouv'ment de tes yeux ?

Mais hais, amour, je connais ton âme à présent :  
Tu aimes ceux-là qui voient, et je vais m'aveuglant.

Oh, quel pouvoir t'a donné cette haute puissance,  
Avec l'insuffisanc' de mon cœur gouverner ?  
De faire ainsi que je mente au vu d'évidences,  
Et jure que pour le jour n'a de grâc' la clarté ?

D'où vient que t'est cela qui est mal si seyant  
Que dans le rebut mêm' de tes actes infâmes  
Se montrent tell' force et garantie de talent,  
Qu'excède ton pire tout le meilleur pour mon âme ?

Qui t'a appris à me faire t'aimer plus encore,  
Au plus, juste cause de haine j'entends et vois là ?  
Oh, bien que j'aime cela que les autres abhorrent,  
Avec les autres n'abhorre donc point mon état :

Si leva ton indignité l'amour en moi,  
Plus digne cela me fait d'être aimé de toi.

*Love is too young to know what conscience is,  
Yet who knows not conscience is born of love ?  
Then, gentle cheater, urge not my amiss,  
Lest guilty of my faults thy sweet self prove :*

*For, thou betraying me, I do betray  
My nobler part to my gross body's treason ;  
My soul doth tell my body that he may  
Triumph in love ; flesh stays no farther reason,*

*But rising at thy name doth point out thee,  
As his triumphant prize. Proud of this pride,  
He is contented thy poor drudge to be,  
To stand in thy affairs, fall by thy side.*

*No want of conscience hold it that I call  
Her "love", for whose dear love I rise and fall.*

*In loving thee thou know'st I am forsworn,  
But thou art twice forsworn, to me love swearing ;  
In act thy bed-vow broke, and new faith torn,  
In vowing new hate after new love bearing :*

*But why of two oaths' breach do I accuse thee,  
When I break twenty ? I am perjured most ;  
For all my vows are oaths but to misuse thee,  
And all my honest faith in thee is lost :*

*For I have sworn deep oaths of thy deep kindness,  
Oaths of thy love, thy truth, thy constancy ;  
And, to enlighten thee, gave eyes to blindness,  
Or made them swear against the thing they see ;*

*For I have sworn thee fair ; more perjured eye,  
To swear against the truth so foul a lie !*

Trop jeune est amour pour savoir ce qu'est conscience,  
Pourtant, que d'amour naît conscience, qui ne le sait ?  
Alors ne relève, tendre tricheus', mon offense,  
De mes fautes coupable, ma douce, on te prouv'rait :

Car toi, en me trahissant, tu me fais trahir  
Ma noble part pour mon traître corps répugnant ;  
Mon âme, qu'il peut triompher en amour vient dire  
À mon corps ; la chair, entendant cette adresse, n'attend,

Mais se dressant à ton nom vient pointer vers toi  
Comm' son prix triomphant. Si fière de cet' fierté,  
Il lui suffit que ta pauvre servante elle soit,  
Debout pour ta cause et tombant à ton côté.

Ne me croyez inconscient si amour je l'appelle,  
Qui me dresse et retombe, par amour pour elle.

En t'aimant, tu sais que je suis parjure, ma belle,  
Mais toi, ton parjure est double en jurant m'aimer,  
Brisant les vœux de ta couche et reniant foi nouvelle,  
Vouant haine neuve après qu'amour neuf fut goûté :

Mais pourquoi, de briser deux serments, t'accuser toi,  
Quand c'est vingt que j'en brise ? C'est moi qui ment le plus ;  
Car tous mes vœux sont serments d'abuser de toi,  
Et tout, de ma foi honnête, en toi est perdu.

Car j'ai juré sur ta grande bonté grands serments,  
Serments sur ton amour, vérité et constance ;  
Et t'éclairant, donné yeux à l'aveuglement,  
Ou là les fis jurer contre vue d'évidence ;

Car claire je t'ai jurée ; plus menteurs sont mes yeux,  
Jurant contre vérité boniment si honteux !

*Cupid laid by his brand and fell asleep :  
A maid of Dian's this advantage found,  
And his love-kindling fire did quickly steep  
In a cold valley-fountain of that ground ;*

*Which borrowed from this holy fire of Love,  
A dateless lively heat, still to endure,  
And grew a seething bath, which yet men prove  
Against strange maladies a sovereign cure.*

*But at my mistress' eye Love's brand new-fired,  
The boy for trial needs would touch my breast ;  
I, sick withal, the help of bath desired,  
And thither hied, a sad distempered guest,*

*But found no cure, the bath for my help lies  
Where Cupid got new fire ; my mistress' eyes.*

*The little Love-god lying once asleep,  
Laid by his side his heart-inflaming brand,  
Whilst many nymphs that vowed chaste life to keep  
Came tripping by ; but in her maiden hand*

*The fairest votary took up that fire  
Which many legions of true hearts had warmed ;  
And so the General of hot desire  
Was, sleeping, by a virgin hand disarmed.*

*This brand she quenched in a cool well by,  
Which from Love's fire took heat perpetual,  
Growing a bath and healthful remedy,  
For men diseased ; but I, my mistress' thrall,*

*Came there for cure and this by that I prove,  
Love's fire heats water, water cools not love.*

Éros déposa sa torche et il s'endormit :  
Une vierge de Diane trouva cette belle occasion,  
Et son feu attisant l'amour vite elle enfouit  
En source froide d'un val de ces environs,

Qui emprunta à ce feu sacré de l'amour  
Chaleur vivante et pérenne encor qui perdure,  
Et, devenue bain bouillant, fait ses preuves toujours,  
Contre les troubles étranges un' souv'rain' cure.

Mais torche d'Amour prit feu neuf aux yeux de ma dame,  
L'enfant voulut en touchant mon sein l'essayer ;  
Moi, j'eus désir qu'un bain m'aide, malade de l'âme,  
Et y courus, un triste patient tourmenté,

Mais cur' n'y trouvai, du bain qui m'aide est le lieu  
Où prit feu neuf Éros, en ma dame, en ses yeux.

Le petit dieu de l'amour, un jour endormi,  
Posa sa torche qui met au cœur l'étincelle,  
Quand maintes nymphes, vouées à garder chaste vie,  
S'en vinr'nt approchant ; mais dans sa main de pucelle

A pris la plus adorable vestale ce feu  
Qui maints cœurs vrais, par légions, avait enflammés ;  
Et ainsi, le Général du désir fiévreux  
A été, dormant, par vierge main désarmé.

Elle éteignit cette torche dans un puits frais,  
Qui prit au feu de l'amour éternelle chaleur,  
Devenant bain et salubre remède parfait  
Pour les souffrants ; mais moi, de ma dam' serviteur,

J'y vins en cure et prouvai ceci pour toujours,  
Feu d'amour réchauff' l'eau, l'eau n'affraîchit l'amour.



Le Caravage : *Cupidon endormi* (1608)

*Ce livre a été composé en garamond,  
mis en page & achevé d'imprimer  
en novembre 2016  
par Ressouvenances  
à Villers-Cotterêts  
(02600).*